

SOMMAIRE

Yann Lozac'h	1 - <i>Culture et volonté d'être.</i>
Gwenc'hlan le Scouëzec	13 - <i>Histoire, visage du peuple.</i>
J. Lughan	28 - <i>Quelques réflexions sur la Chouannerie.</i>
Jean Merrien	36 - <i>Enrichissez-vous !</i>

CHRONIQUES DU TROISIEME GEIL

T. O. B.	48 - <i>Nos Actualités.</i>
Per Bolazeg	50 - <i>Les Tricheurs.</i>
G. Le Nantais	54 - <i>Bretagne et Tiers Monde.</i>
P. P.	59 - <i>Gwynfor Evans.</i>
	62 - <i>Où va l'Irlande du Nord ?</i>
Meavenn	67 - <i>Une petite Irlande d'été.</i>

BARZAZ-BREIZ

La Villemarqué	74 - <i>Diougan Gwenc'hlan.</i>
----------------	---------------------------------

DOCUMENTS	80 - <i>A. Brizeux. — Notice sur Le Gonidec.</i>
LES LIVRES	93 - <i>A. Le Braz - G. le Scouëzec. - C. Le Mercier d'Erm - R. Huon.</i>
REVUE DE PRESSE	103
NOUVELLES	111
NOTES DE LA DIRECTION	117

CULTURE ET VOLONTÉ D'ÊTRE

YANN LOZAC'H

Les pages qui suivent sont extraites d'un ouvrage en cours intitulé : " Comment peut-on être Breton ? " Dans cet ensemble de souvenirs, portraits et réflexions nous avons choisi ce qui se rapportait plus spécialement à la culture.

N. D. L. R.

I

Toute patrie se fonde sur une idée autant que sur une réalité géographique. Le corps naît par hasard sur un sol mais c'est l'esprit qui le nomme et en dispose. Ainsi Napoléon et a contrario Chateaubriand. Deux créateurs : mais le premier invente sa patrie et la projette sur l'univers tandis que le second méconnaît la sienne.

A un an près, Napoléon naissait Gênois. Au lendemain de Thermidor il songe à prendre du service chez le Grand Turc ; pendant la campagne d'Égypte il rêve de se faire musulman et de régner sur quelque Orient docile ; à l'île d'Elbe, il se constitue sérieusement un royaume entre deux chevauchées ; à Sainte-Hélène, enfin, il se demande s'il n'eût pas été plus heureux en se faisant simplement roi de Corse... De tels aveux signent une évidence : Napoléon n'était pas Français. J'entends qu'il ne l'était pas au sens où l'était par exemple Louis XVIII qui ne pouvait concevoir sa destinée qu'en rapport strict avec le « pré carré » de ses ancêtres. Pour Louis XVIII, la France était un territoire, pour Napoléon une disponibilité. Ce champ inaliénable et défini auquel le Roi

réfère tous ses actes, Napoléon le distend, l'étire, le dénature à volonté ; insoucieux de ses frontières soi-disant « naturelles », il l'investit comme un terrain neutre, l'utilise comme un champ de manœuvres, plie ses habitants à sa règle, les transforme en soldats de son ambition : bref, un étranger rapté. Or, considérons le résultat : il n'est rien resté de Louis XVIII qui incarnait la terre-mère ; mais *Buonaparte*, que ses adversaires regardaient à bon droit comme un aventurier hors-venu, a fondé le nationalisme français jusqu'à nos jours.

En face de Napoléon, Chateaubriand se dresse comme un génie d'égale envergure : ce que l'un accomplit dans le politique et le militaire, l'autre est destiné à l'accomplir dans l'art et dans les mœurs. Songeons à la puissance intuitive de ce Breton qui invente un style, une sensibilité et de nouvelles mesures d'espace et de temps. Car enfin, son œuvre l'atteste : Chateaubriand a transformé la prose française ; il a ouvert la France au romantisme ; premier voyageur-poète à la dimension du globe, il a suscité la passion de l'univers ; quant au temps, il a été aussi le premier à le briser, à jouer de lui dans tous les sens, à remplacer l'ordre chronologique par l'ordre intérieur de la mémoire, révolution capitale des *Mémoires d'Outre-tombe* qui aboutit à Proust (1) et pratiquement à toute la littérature d'aujourd'hui. Et pourtant, quand on énumère ces trouvailles, elles provoquent un mouvement sceptique : c'est que Chateaubriand n'est Chateaubriand qu'en puissance ou pour mieux dire *inachevé*. Tout son génie ne fait pas de lui un Poète majeur mais seulement un écrivain « important » et d'ailleurs difficilement classable, entre l'accessoire et l'essentiel. La raison en est simple : Chateaubriand a été aveuglé par des étoiles mortes au lieu de suivre, comme Napoléon, sa propre Etoile. Breton mais Français d'expression et de carrière, en outre attaché aux Bourbons, Chateaubriand demeure captif de tous les liens que Napoléon a ignorés. Au cœur du merveilleux voyage américain où son génie se découvre, la simple nouvelle de la fuite à Varennes le ramène en Europe ; pour des princes futiles et des principes périmés Chateaubriand oublie Chateaubriand, se fait soldat de Coblenz, gueusard en exil, ambassadeur, libelliste, politicien, courtisan ; cet orgueilleux célèbre manque d'orgueil profond, cet acteur aux poses étudiées joue une pièce qu'il n'a pas écrite ; par-dessus tout, ce

(1) Lequel reconnaît expressément sa dette dans *le Temps retrouvé*.

précurseur s'enferme dans le passé. Le résultat est pour une carrière heurtée, rancuneuse (« *Inutile Cassandre* », etc.) et pour l'artiste une œuvre dispersée, bourrée d'ouvrages de circonstance (*De Buonaparte et des Bourbons*), voire franchement alimentaires (*Les Martyrs*). Et bien sûr, d'admirables éclairs illuminent cette œuvre ; mais toujours l'homme retient et assombrit le poète. Les audaces de René et le frisson nouveau qu'elles apportent, il les tempère et même s'en effraie, apaisez-vous, orages désirés ! ; le jeu sublime avec le temps des *Mémoires*, il le plie à ses vaines justifications de vieux Jérémie politique ; l'appel des espaces, il le dilue en exotisme. *Atala, les Natchez ? Du Bernardin de Saint-Pierre par un Celte inspiré*. Que vaut dès lors une tombe tragique ? Napoléon a mérité le rocher brûlant de Marius, Chateaubriand a usurpé le rocher de Gwenc'hlan.

Chateaubriand s'est trompé de patrie. Celle de Napoléon n'était ni la France ni la Corse géographique, mais son âme corse de condottiere et de César : ainsi, sa France, fruit d'une idée forçant le réel, est devenue réalité. Mais la patrie — la vraie — de Chateaubriand ? Ni la France ni la Bretagne limitée au seul champ breton — mais la Bretagne qu'il portait en lui et qu'il avait reçu pouvoir d'élever à l'universel.

Deux fausses patries guettaient Chateaubriand, celle des Bourbons et son terroir. Serviteur de MM. les Princes, carriériste forcené et soucieux du bruit de sa personne à Paris, il était quoiqu'il fit *autre*, réussissant dans la mesure où il tuait cet *autre*, le Celte précurseur que la nature avait formé. Mais que fût-il devenu s'il était resté en Bretagne, enfouissant son génie au fond de quelque malouinière ? Rien de plus, étant donné la minorisation culturelle de la Bretagne, qu'une perle de folklore, un de ces poètes de petites nations que leur repliement amoindrit, tout de même que si Napoléon avait choisi de régner sur son village, il n'eût été en effet qu'un pauvre « roi de Corse », quelque chef de clan pittoresque dans les chroniques. La vraie patrie de Chateaubriand était la solitude. Mais pas n'importe quelle solitude : celle du créateur universel œuvrant sur terrain neutre. Rêvons — puisqu'il est ici permis de rêver — d'un Chateaubriand idéal assumant son héritage breton, le reconnaissant dans les nouveautés qui frémissent sous sa plume, conscient (comme il le fut par éclairs) de porter en lui une « matière de Bretagne » capable non seulement de s'adapter à l'époque mais

de la colorer. Il est clair qu'un tel dépositaire du génie de sa race ne se fût pas encombré de desseins secondaires : il se fût entièrement voué à son œuvre comme Jean-Jacques Rousseau, autre apatride utilisant le champ français pour labourer le monde. Mais il est vrai aussi que la Bretagne eût existé à travers lui, qu'elle fût devenue une réalité spirituelle, qu'il l'eût enfin rendue au circuit universel. Elle eût signé le romantisme et toutes ses façons de voir, de sentir, de se souvenir qui ont perçuré jusqu'à nous. Fatale absence de signature ! Dans l'éternel affrontement de la celtité et de la latinité, ce fut la latinité (juridisme, centralisation, conquête militaire, *imperium*) qui l'emporta une fois de plus, grâce à Napoléon. Mais la celtité ne fut même pas nommée et les courants qu'elle suscita demeurent non-identifiés des Bretons eux-mêmes. Cet anonymat, le gisant du Grand-Bé en porte partiellement la responsabilité. Il n'a pas cristallisé la Bretagne, il l'a privée d'être une référence ; il n'est lui-même en fin de compte qu'un « auteur breton » auquel le Dictionnaire des Idées Reçues daigne accorder « ce penchant à la mélancolie si naturel aux gens d'Armor ». Et la plus haute leçon, il ne l'a pas donnée : la patrie est d'abord une idée conquérante. Une culture fondée sur une volonté d'être.

II

Cette volonté d'être, cette vision dimensionnelle de leur culture, cette capacité de la transmuier en Idée-force et de la projeter sur l'univers, voilà ce qui manque assurément aux Bretons. Et ce, quel que soit leur choix éternel : la fuite en avant vers la France ou le repliement sur le terroir.

Double voie, double aliénation. Ils mériteraient une étude exhaustive, les Bretons de la diaspora qui, ou bien « en remettent » sur la latinité, ou bien apportent en France la rébellion, le trouble, je ne sais quel refus polémique, quelle difficulté à vivre. Il faut aimer ces ratés virulents qui s'appellent Lamennais, Villiers de L'Isle Adam, Corbière, car leur ratage est la mesure de notre honneur : révolte du croyant devant un Dieu défiguré, du prince devant la société bourgeoise, du clown devant l'esprit de sérieux. Ils foncent, ils extravaguent, ils inventent des formes impossibles, versets en prose, théâtre mystique, alexandrins tordus — ah, qu'ils

sont mal dans leur peau, et comment y seraient-ils à l'aise ? Leur sincérité se fracasse à l'impossibilité d'être admis sans jouer le jeu : il faut biaiser, « faire comme si », truquer ses cartes, ruser et au besoin pourrir à défaut de convaincre : la France ne les adoptera que s'ils sont à la fois singuliers et ordinaires, que s'ils font retentir une voix étrangère et compréhensible. En revanche, M. Renan a, lui, parfaitement réussi le tour de force. Cet épais Trégorrois qui n'a pas plus longtemps cru en Dieu que le très-raisonnable M. Dupont-Durand d'Asnières, la Bretagne des Idées Reçues lui a fourni le soufre qui lui manquait : il est Breton et il apostasie, quelle merveille ! Renan renie, pleurez dans les chaumières ! Ce transfuge de la « terre des prêtres » devant qui les âmes pieuses profèrent l'exorcisme — car, bien sûr, elles n'en ratent pas une — ce clergeon bas-breton qui défroque les clochers à jours, la France voltairienne ébahie l'accueille avec transport, le serre dans ses bras puissants et bannière en tête, comme un village reçoit son nouveau recteur, l'installe au presbytère de la Raison : il y coulera des jours prospères, les mains croisées sur sa bedaine épiscopale. Qu'on se rassure : il paiera son écot en sermons, voire — puisqu'il est celté — en prophéties : on lui devra les ceux qui en remettent, et de l'office en latin passera à l'office en grec : sur les ruines de l'Acropole, ce gros curé scientifique célébrera la messe des Lumières sans même savoir ce que tout le monde sait, que Dyonisos était double et que la barbarie achéenne nourrissait le feu clair d'Athènes. Et pourtant, pour rassurant qu'il soit en effet, deux fois au moins il inquiètera ses paroissiens : quand en pleine sacralisation du sol natal il leur parlera à voix basse d'une certaine volonté d'être ensemble, fondement réel de la patrie, et quand en plein délire revancharde de 70 il lancera sa seule prédiction sérieuse : « Heureux les peuples vaincus ! ». Mais ce ne sont là que bouffées de celtisme passées par profits et pertes : ainsi d'un vieux juif depuis longtemps intégré, reçu dans la meilleure société et dont le petit-fils est à Saint-Cyr, on feint de ne pas entendre quelque propos douteux soudain ressurgi du plus profond de l'altérité.

Juif ? Ah, il n'y manque ni la diaspora ni le ghetto — mais là, hélas, s'arrête la ressemblance. Le peuple breton n'a pas traversé le désert, pas fait alliance avec un dieu personnel ; il n'expie pas dans les bûchers d'Auschwitz la gloire immor-

telle d'être Autre. Il faut qu'il en prenne son parti : sa mesure n'est pas tragique. Il n'incarne pas une Idée en éternel conflit avec l'histoire, mais au contraire un bon serviteur de cette histoire qui l'ignore. Incorporé de longue date au personnel domestique, le Breton vit dans les communs de l'événement : la plus forte proportion de morts en 14-18 ne lui a pas valu l'auréole du martyr mais un remerciement distrait de son employeur : c'était normal, c'était des Bretons, pour convaincre ils doivent toujours en faire un peu plus que les autres. Quant au ghetto, il ne suscite ni haine ni pogrom, mais le sourire indulgent de l'employeur en visite. C'est un ghetto avec fenêtre sur la mer que l'on fréquente à la belle saison et qui d'ailleurs se met en frais pour recevoir : un ghetto fleuri d'hortensias et meublé de stands en plein air, stands de la Coiffe, de la Crêpe, de la Dentelle, de la Crêpe-Dentelle, stands de la Mer Bretonne, de l'Ame Bretonne, etc. On y vient par familles placides dont les gosses piétinent dans les couloirs les jours de pluie. On y déguste la langoustine flanquée de mayonnaise blanchâtre et le cher camembert-plâtre du Celtic-Hôtel. De temps en temps on a droit à la représentation locale : alors, provoquant un aimable reflux de la plage vers le terre-plein d'Âvel-Vor (guigné comme futur champ de tir par l'autorité militaire), se déroulent le Pardon, le Bagad, voire, avec un peu de chance, le Gorsedd. Rien ne manque à ces cérémonies, pas un ruban, pas un bouton de guêtre — rien, sinon, hélas, de gêner. Car faute d'Idée-force oppositionnelle, ces singularités ne dérangent personne. Introduit par hasard dans l'altérité de la synagogue, le non-juif a beau observer que ces nobles israélites en chapeau haut-de-forme portent des chaussures Pillot sous le châle rituel, le sacré l'investit : il croit à ces mains de tailleurs qui brandissent la Torah, à ces voix de boutiquiers qui chantent à pleine gorge devant l'Éternel ; il est fasciné par cette Affirmation inapaisable. Tout autre est le destin des chaussures Pillot sous la robe blanche des Druides : elles provoquent le coup de coude et le clin d'œil. La corne celtique n'est pas le *shofar*, le sacré vire à la kermesse ; et lorsque le *rener* du bagad annonce à la foule que l'on va jouer maintenant le *Bro-goz*, que c'est l'hymne breton et qu'il convient de se lever, des ricanements se font entendre. Ils ont raison, cette cérémonie n'avait pas de *présence*. On jouait seulement à la Celtie.

Qu'on m'entende bien, je n'ai qu'estime et tendresse pour

le barde Kalon-Dir, pharmacien à Landerneau, qui à ce moment descend de l'estrade, retrousse sa robe et sort sa bonne pipe de sa poche. Et je sais aussi que sous ces couleurs sans danger le miracle breton existe : un miracle, c'est-à-dire quelque chose d'impossible, cette langue qu'on n'arrive pas à tuer, cette notion-Bretagne qui survit à une terre aliénée, ces gars qui de génération en génération continuent d'écrire *BREIZH* sur les murs et même ces dispersés qui soudain réfèrent à la Bretagne et non à l'« Ouest » l'enseignement du siècle. Mais justement, le drame breton est que ce miracle passe inaperçu de tant de Bretons et singulièrement de ceux qui campent sur le territoire. Défendant pied à pied la Bretagne, ils en oublient sa dimension majeure. Ils se veulent assiégés, économisant les vivres, battant de la monnaie de cuir, alors que des armées amies bivouaquent à leur porte.

Exemple parfait de monnaie de cuir, Jean-Pierre Calloc'h. Chacun se réjouit qu'il ait existé, mais enfin ce n'est qu'un poète mineur dont pas une ligne ne nous vaudra l'écoute universelle. Or, peu de temps après sa mort tragique — au service, qui s'en étonnera ? de l'Employeur — naquit un mouvement gigantesque qui s'appelle le surréalisme et qui gouverne encore la culture mondiale. Je ne m'attarderai pas sur l'origine de ce mouvement qui doit tant à Nantes — Nantes, lieu de la rencontre capitale (1) de Breton et de Vaché, Nantes où éclata le premier geste surréaliste — le coup de feu historique de l'Hôtel de France — Nantes, patrie de Benjamin Péret et de Julien Gracq — Nantes où André Pieyre de Mandiargues retourne aux sources du baroque (2) — Nantes, enfin, qui est, si je ne m'abuse, en Bretagne. Non : plus importante encore que cette naissance géographique dont pourtant tout Breton devrait être fier, songeant à l'expansion mondiale du surréalisme et que c'est d'une ville bretonne qu'il est parti, une évidence s'impose : le surréalisme naquit à bon droit chez nous car il reprend et renouvelle l'éternelle revendication des Celtes, le refus de la rhétorique et de la logique latines, le besoin de significations symboliques et même d'intersignes — *Nadja* — l'affirmation de « nouveaux droits de l'homme » basés sur la conscience obscure, bref la liberté — « liberté grande » (3) — cette

(1) Et naturellement, ce ne sont pas des Bretons qui le disent, mais le très officiel *Dictionnaire des Lettres de Laffont-Bompiani* !

(2) *Le Passage Pommeraye*, dans *Le Soleil des Loups*.

(3) Julien Gracq.

idée-force qui justement nous fait défaut. Or, cette évidence, on l'ignore : il faut vivre à Paris ou à New-York pour rencontrer un essayiste qui étudie les rapports du surréalisme et de la Celtité : rien ne manifeste ici que la Bretagne a été le berceau du surréalisme comme elle a été celui du romantisme occidental avec Chateaubriand. Faut-il s'en étonner ? Jules Verne aussi est né à Nantes, mais l'année même de son centenaire personne ne songe à célébrer en tant que Breton cet autre précurseur qui inspira Rimbaud : sa propre patrie, loin de le comprendre exhaustivement, le réduit à sa fonction la plus simpliste (on pourrait dire : à son *camouflage*) celle d'un amuseur enfantin.

On pourrait croire que cette méconnaissance des valeurs n'est qu'un refus inavoué de la culture « française » des Marches ; malheureusement, on la retrouve dans la Bretagne de l'intérieur. Nul exemple plus frappant à cet égard que le canton de Pont-Aven qui a élevé un faux menhir à Botrel mais pas un seul monument au *Barzaz-Breiz* conçu pourtant ici, à Nizon. Or, le *Barzaz* est un chef-d'œuvre qu'il suffirait de publier, c'est-à-dire de proclamer au monde — et d'abord, tout bêtement, aux touristes — pour faire éclater ses vertus. Publier égale nommer et une patrie n'existe que si on la nomme. Mistral a nommé la Provence : le résultat est que les Français reconnaissent le provençal comme une *langue*, alors que n'importe lequel d'entre eux est capable, ou de peu s'en faut, de lire *Mireio* à livre ouvert ; en revanche, faute de Mistral, ou plutôt de la publicité accordée à Mistral, le breton qu'aucun Français n'est capable de déchiffrer passe encore pour un *patois*. Mais que parlons-nous de proclamer le *Barzaz* — et par lui, la langue et la patrie bretonnes — de l'analyser comme œuvre vivante, d'organiser en sa faveur fêtes, récitations publiques, éditions, discographies ? Des querelleurs érudits nous crient : Halte ! Ils nous informent que nous magnifierions une supercherie : le *Barzaz* n'est pas l'œuvre des siècles, mais du seul La Villemarqué. O surprenants Bretons qui réagissent comme des latins sorbonnards ! C'est justement dans la mesure où La Villemarqué l'a « inventé » que le *Barzaz* est notre Livre. La fraude qu'ils lui reprochent a un nom, elle s'appelle *l'art* sans quoi il n'y a pas d'affirmation culturelle. Car c'est beaucoup que d'extraire de la mémoire d'un peuple une œuvre brute ; mais forcer cette mémoire, la recréer, la mettre en forme dans une langue elle-même refondue — en l'occurrence, par Le Gonidec — et

finalement l'accomplir dans un chef-d'œuvre personnel qui constitue une littérature, voilà précisément l'exemple à suivre. La grandeur du *Barzaz*, c'est d'avoir un auteur.

Est-ce donc le goût du malheur, ce refus de toute grandeur vraie ? Croyons plutôt à une timidité — et bien spécifiquement bretonne, la timidité de l'amateur. Timide parce que doutant de sa valeur, l'amateur s'enferme dans sa coquille, se produit devant un cercle rassurant de parents et d'amis, préfère l'auto-satisfaction à l'affrontement d'un vrai public ; cependant, comme il lui faut justifier cette paresse, il se proclame pur et couvre de raisons morales la médiocrité de son entreprise. Il a tort, bien sûr : la moralité n'a rien à voir là-dedans et au surplus, on ne lui demande pas d'être Shakespeare ou Michel-Ange, mais lui-même ; seulement, il ne le sera qu'à sa plus haute dimension, dans son effort le plus tendu et en prenant les plus grands risques ; il ne le sera en définitive qu'en se *mesurant*, quoiqu'il en ait, à Shakespeare et à Michel-Ange. Pareillement, toute œuvre issue du pays breton dépassera le stade amateur, non forcément parce qu'elle sera géniale, mais parce qu'elle refusera le provincialisme. Il est hélas trop clair que l'inverse se produit : incertain de convaincre le monde, on ne cherche plus qu'à se convaincre entre soi, c'est-à-dire entre convaincus ; on moralise, on met son honneur à de nobles refus ou à des vanités assez sinistres ; on excommunie le « traître » qui projette la Bretagne hors du village intellectuel. *Kentoc'h mervel !* Malheureusement l'important n'est pas de mourir — nous avons eu assez de belles morts comme cela en Bretagne — mais de vivre. Et le pire mal de la Bretagne, en culture comme en politique, demeure la manie du clan.

Encore une fois, il ne s'agit pas de rejeter Yeun Ar Gow, Abeozen, le théâtre d'Hélias ou les chansons de Milik — *gwiziennou hor brasa Spi int*. Ce que nous devons récuser n'est que le ghetto dans le ghetto : la sacralisation de valeurs mineures, la puérilisation de la culture et pour finir l'insincérité de l'amateur. Car c'est bien dans l'insincérité qu'il achève sa course, ce soi-disant pur : à force de repli sur soi il copie un acquis sans le renouveler ; il miniaturise le « fonds breton », il l'empêche de devenir adulte ; et comme tout cela n'ouvre sur rien faute de dimension, il est fatalement conduit à feindre d'y croire pour lui donner une existence ; au « faire-comme-si » tragique de l'exilé répond le « faire-

comme-si » gratuit du Breton à domicile. Qu'est-ce, par exemple, que le folklore, sinon pour une grande part un « faire-comme-si » ? Rien de plus respectable que le folklore, et pourtant quelle ambiguïté ! J'ai dit plus haut qu'il ne gênait personne : c'est peu dire, il rassure et fait le jeu du pouvoir centralisateur. Laissez ses danses, ses costumes et ses « contes de veillées » à un peuple et il se figure qu'il est libre — ou plutôt non, il *feint* de le croire, il joue à le croire, il est Acteur en représentation de sa nationalité : comédien en chapeau à guides, il se contente du théâtre qu'on lui offre et martèle de ses pieds cadencés le sol *figuré* de sa patrie, un plancher de scène. Dès lors, la représentation tenant lieu de réalité et la comédie à costumes remplaçant l'Histoire, la liberté politique se traduit en liberté de danser la gavotte et c'est le Pouvoir qui bat la mesure : M. Debré, qui souhaite la mort de la langue bretonne, sourit de tendresse à la vue d'un biniou. Or, cette confusion est entretenue par les Bretons eux-mêmes : dans leur ardeur de se proclamer *autres* ils se réfugient dans des œuvres purement locales ou passéistes sans comprendre que seule une transcendance de la culture bretonne peut sauver de Botrel — et j'entends par *Botrel* non seulement le guignol montmartrois de ce nom mais de très farouches nationalistes qui font du Botrel sans le savoir. Que doit donc être le folklore ? La réponse est claire, *une piste d'envol*.

On joue *Gurvan* à Locronan : une fois par an, quelques centaines de Bretons mêlés à des touristes de hasard s'assemblent devant un portail, écoutent une Légende, puis se répandent sur la place où quelques Celtes astucieusement chevelus leur proposent des magots contestables. *Mat-tre !* J'ai choisi cet exemple parce qu'il est plus noble que d'autres : il convient d'estimer l'entreprise d'un Breton de Paris qui ne craint pas d'intégrer les non-bretons à sa troupe pour donner enfin en public un spectacle *professionnel*. Et pourtant cette manifestation dont l'ambition passe le folklore traditionnel, finalement s'y enlise : elle rejoint ces « reconstitutions » que Tanguy Malmanche lui-même déplorait. Que fallait-il donc faire ? L'opération contraire, bien sûr. Ou bien s'en tenir au sol breton et s'appuyer sur lui, mais en projetant dans le public une de ses réalités aiguës, contemporaines, connues de tous ; ou bien projeter dans le monde une réalité Bretagne-théâtre inédite et prestigieuse. Dans le premier cas on eût représenté à Locronan une tragédie ou un jeu drama-

tique sur la ruine des Forges d'Hennebont, par exemple — quelque chose comme un *Lehrstück* brechtien appelant l'auditoire à une prise de conscience et non à un divertissement « pittoresque » et mineur. Dans le second cas, on eût constitué une troupe hautement professionnelle créatrice d'un style, s'imposant par lui (comme se sont imposés dans le monde entier le T.N.P., le *Piccolo Teatro*, le *Workshop*, le *Living Theatre*, etc.) et jouant sous pavillon breton non seulement en Bretagne mais à Paris et à New-York. Jouant quoi ? Tanguy Malmanche, bien sûr, mais aussi Shakespeare dont la celtité (le *Roi Lear*, les féeries) eût été mise en évidence — et les grands dramaturges passés et présents, choisis sans distinction de nationalité mais en fonction de ce style de jeu et de mise en scène référé au génie de notre race.

On l'a compris, le débat est entre une culture réactionnaire et une culture de liberté. La culture réactionnaire vit en autarcie : c'est une culture bien pensante et chauvine qui économise, copie, censure, ne transforme aucun produit, n'invente aucune technique et s'enferme dans ses frontières. Signe particulier : elle manque totalement d'humour. La culture de liberté, au contraire, bouscule ses limites géographiques et s'intègre à l'universel : c'est une culture comparative, toujours prête à donner mais aussi à recevoir, une culture efficace n'hésitant pas à requérir — et au besoin à inventer — les moyens de sa diffusion.

Aux partisans d'une culture de liberté d'imaginer l'œuvre à accomplir. Ce ne peut être qu'une œuvre puissamment subtile — la subtilité est efficace ; il lui appartient de reconnaître et récupérer tout le « fonds breton » dispersé, de le confronter aux courants mondiaux, d'en faire une Idée-force en marche ; le résultat en sera un nouveau « climat » qui nommera enfin la Bretagne. Mais l'opération contraire mérite-t-elle notre effort ? Si le réveil breton se borne à un repli, s'il perpétue le moralisme du calfeutrement et du clan, s'il se réfugie dans le bien-penser et le refus des audaces (alors que le simple fait de penser la Bretagne en tant qu'entité nationale est une audace qui ne peut se justifier qu'en se prolongeant par l'audace culturelle) — eh bien ! (je m'adresse ici aux nationalistes) il faudra remettre en question l'intérêt qu'il y a à se vouloir maître de son destin si c'est pour aboutir à un nouvel exil. Commettez-vous l'erreur de l'Irlande qui n'a été géographiquement reconnue que pour exiler l'Idée-

Irlande en se séparant des meilleurs de ses fils, Joyce, O'Casey, Beckett ? En ce cas, on aurait le droit de récuser et cette culture et cette patrie, et de les emporter, non à la semelle de ses souliers, mais dans son cœur. Car l'homme n'est pas fait pour la loi, mais la loi pour l'homme. Et pareillement, une patrie ne vaut que si elle place ses fils devant leur plus haut destin.

Prochain article : HAUTE ET BASSE-BRETAGNE :
Une contradiction dépassée.

HISTOIRE, VISAGE DU PEUPLE

GWENC'HLAN LE SCOUZEC

Que l'histoire du peuple breton n'ait jamais été écrite, voilà qui surprend : il suffit de le signaler à l'attention pour provoquer des réactions diverses. Les érudits verront dans cette affirmation une méconnaissance de tous les travaux historiques que l'on a consacrés à l'Armorique depuis plusieurs siècles. De moins savants s'étonneront d'une semblable carence : comment cela a-t-il pu se faire ? Pourquoi un tel sujet n'a-t-il jamais tenté personne ? Plus rarement surgira la meilleure des questions : de quelle manière concevoir une œuvre de cette complexité et la réaliser ? Il y a là en effet matière à réflexion et, si l'on veut aller plus loin, tout un programme de travail à tracer.

Insistons d'abord sur l'importance politique de l'histoire. Son rôle, en tous points capital, demeure souvent incompris pourtant, sauf, bien entendu, par ceux-là même qui trouvent intérêt à maintenir cette ignorance. L'existence des peuples, comme toute manifestation de la vie, est en effet soumise à des lois, les unes générales que nous révèle la comparaison des phénomènes économiques, sociaux et politiques au cours des âges et à travers le monde, les autres particulières qui tiennent aux conditions de développement d'une population. La science de ce déterminisme apparaît donc indispensable à toute action politique, de même que la connaissance de soi est, pour l'individu, la clef de tout progrès.

Seule, elle permet d'apprécier, en fonction du but à atteindre, les moyens d'y parvenir. Elle résulte d'une analyse exacte et précise des faits, succès ou échecs, et des conditions qui leur ont donné naissance. Certaines attitudes, certaines démarches de l'esprit permettent ainsi aux hommes de devenir

les maîtres de leur destin : discerner ses modes propres de réaction, évaluer les forces encore indifférenciées en soi, prévoir la manière dont on les canaliserait pour leur donner leur pleine efficacité, telles sont les principales étapes de cette prise en mains. Un effort de ce genre peut être comparé au travail de l'ouvrier qui apprend le fonctionnement d'une machine compliquée.

Un peuple doit ainsi considérer l'histoire comme la matière d'un enseignement sur lui-même et sur les autres et par là, comme le trésor où est caché la clef de son avenir. Un peuple qui ignore son passé est condamné à errer en aveugle et à se heurter à tous les obstacles. Il est remarquable que tous les Etats conquérants l'aient compris : l'histoire des nations minoritaires et coloniales ne figure sur aucun programme scolaire ou universitaire. Mais il y a plus, et la conspiration du silence s'étend à toute publication historique qui échappe un tant soit peu à l'emprise des habitudes, c'est-à-dire des dominations. Aussi l'histoire des peuples reste-t-elle encore à écrire.

Depuis longtemps, l'attention des chercheurs s'est appliquée à étudier les chroniques, les mémoires, les actes officiels, à en rapprocher les données pour établir l'authenticité des faits, puis à relier ceux-ci entre eux par une chronologie et à restituer le visage des chefs de guerre et des hommes d'Etat, protagonistes des querelles. On a déterminé ainsi un enchaînement de phénomènes où s'expriment les vicissitudes de la classe dirigeante, l'heur et le malheur de ses représentants, de leurs croyances, de leurs coutumes : c'est la raison pour laquelle nous désignons encore sous le nom de Grand Siècle une époque où, selon les dires de La Bruyère, les conditions d'existence des paysans les faisaient ressembler plutôt à des bêtes fauves qu'à des êtres humains. L'Histoire, telle qu'elle a été conçue depuis quelques centaines d'années, — et à cet égard, elle reflète fidèlement les situations sociales et économiques régnantes, — fut rédigée comme une *Vie des hommes illustres* et comme l'exposé de leurs différends. Du simple soldat, de l'humble sujet, voire du modeste citoyen, elle ne nous apprend à peu près rien.

*

Non plus qu'une autre en Occident, l'histoire du peuple breton n'a été écrite. Celle que l'on dit de Bretagne, a cependant fait l'objet de nombreux travaux. Pour ne citer que les plus importants d'entre eux, citons ceux de Dom Lobineau, de Dom Morice, d'Arthur de la Borderie, de Barthélémy Pocquet et plus récemment de Durtelle de Saint-Sauveur. Leur œuvre, d'un intérêt incontestable, relève néanmoins de cette conception dont nous venons de dénoncer le caractère exclusif et limité. Cela explique d'ailleurs que les livres publiés depuis le siècle dernier s'arrêtent le plus souvent à la Révolution Française, au moment où disparaît l'autonomie bretonne. Lorsqu'ils dépassent les derniers sursauts de la Chouannerie, c'est pour consacrer quelques pages à La Villemarqué et à Le Gonidec, quelques lignes au camp de Conlie et une mention brève au XX^e siècle.

Durtelle de Saint-Sauveur, après avoir traité son sujet en deux volumes, n'hésite pas à écrire : « Ces pages pourraient s'arrêter en 1914, au seuil de la grande guerre », et s'il ne le fait pas, c'est pour rappeler tout de même l'effroyable tuerie et effleurer, en bref résumé, les problèmes qui se sont posés depuis 1918.

Le fait est banal. Il montre bien l'intérêt démesuré que les historiens portent aux actes politiques marquants et aux Grands de ce monde qui en sont les auteurs. L'Histoire leur semble disparaître d'un lieu dès lors qu'il ne s'y trouve plus quelque personnage pour s'y affirmer. Lorsqu'ils décrivent la « société » d'une époque, ils accordent la plus grande part de leur texte aux mœurs et au mode de vie des princes, ainsi qu'aux institutions. La majeure partie de la population n'existe pas pour eux.

Bien entendu, le peuple breton n'a pas cessé d'exister le 4 août 1789, lorsque Le Chapelier sacrifia ses privilèges à la tribune de la Constituante, ni le jour où fut guillotiné Cadoudal. Son histoire, déjà ancienne alors, se continue sous nos yeux et par nos gestes ; elle nous concerne au plus haut point, parce qu'à la suite de nos parents, nous en sommes nous-mêmes participants et que notre avenir et celui de nos enfants s'y trouve lié. L'histoire n'est pas un musée, mais la continuité de la vie. Elle nous importe à tous, de ce fait.

*

Par quels moyens allons-nous donc tenter de reconstituer ce visage, non plus celui d'un duc ou d'un roi, mais le nôtre, celui du peuple breton ? Si nous voulons bien y réfléchir, nous allons nous trouver en présence d'une masse d'informations assez importante, et de sources qui, pour ne pas coïncider toujours avec celles de l'histoire traditionnelle, n'en sont que plus abondantes.

Un premier ordre de faits est constitué par certaines données géologiques et géographiques, auxquelles les historiens n'accordent le plus souvent qu'un coup d'œil distrait et qui nous paraissent, au contraire, primordiales.

C'est ainsi, par exemple, que le granit a pris une part essentielle à la formation de l'ethnie bretonne. Entre lui et elle, s'est établie une intimité millénaire : s'il a profondément modelé son esprit, à son tour elle l'a magnifié en lui donnant à exprimer ses aspirations les plus profondes. Cette réciprocité des échanges entre le sol et l'homme est certes constante. Mais elle prend en Bretagne une ampleur d'autant plus grande que le caractère de l'un et de l'autre y sont plus marqués qu'en bien des régions.

Cet agrégat de quartz et de feldspaths, d'origine volcanique et d'âge hercynien, est formé soit par solidification du magma, soit par métamorphisme de roches voisines. À cette constitution, le granit doit l'une de ses singularités : la manière très particulière dont il se détruit. Sous l'action de l'eau, les feldspaths s'altèrent, notamment dans les zones de moindre densité, et la masse, ainsi fissurée, se transforme progressivement en un amoncellement d'énormes blocs, d'entre lesquels le sable résiduel est dégagé sans tarder. Ainsi se sont formés les Chaos de la Bretagne intérieure, tels celui de la Rivière d'Argent à Huelgoat et celui de Toul Goulig près de Lanrivain. Ces amas gigantesques, parmi d'autres phénomènes naturels, ont suggéré l'intervention de puissances supérieures, engendré l'effroi et les légendes qui tentent de l'exorciser.

Imperméable, le granit donne en outre naissance, en se décomposant, aux argiles qui vont s'accumuler dans les fonds et sont elles aussi réfractaires à la pénétration de l'eau. De là, en Armorique, cette abondance de ruisseaux et de rivières que l'humidité de l'air marin entretient. Les deux facteurs, l'un géologique, l'autre climatique, donnent à la Bretagne sa verdure, et aux Bretons la possibilité de développer leur individualisme au maximum.

L'observation géographique montre en effet que les sols perméables, entraînant rapidement l'eau vers une nappe phréatique profonde, déterminent en surface une occupation humaine très groupée en de gros villages que séparent de grandes distances : la rareté de l'eau et la cherté des puits provoquent cette concentration des habitations. À l'opposé, lorsque la roche sous-jacente refuse l'eau, celle-ci coule en surface, rejaillit de terre en sources multiples, permettant ainsi une dispersion de la vie. Il en résulte en Bretagne le nombre des villages, foyers autonomes dispersés autour d'un centre paroissial. La commune apparaît ici non comme une cité dont les hommes exploitent les terres environnantes, mais comme une fédération de hameaux dont chacun possède sa personnalité et ses traditions propres.

Ceci est capital et nous éclaire sur l'un des aspects profonds du peuple breton. Individualisme et goût de la communauté étroite à la base de l'édifice social ; puis insertion dans un système plus vaste, par l'intermédiaire d'échelons successifs. C'est parce qu'il est né et qu'il habite au hameau de Poulfoën que l'homme est de Plouescat, donc qu'il se dit Léonard, Breton, citoyen français. Bien sûr, le granit en cette affaire n'est pas seul en cause, mais il y joue un rôle de premier plan.

Poursuivons. La coloration générale du granit est noire. Sous un ciel souvent couvert, quelle sombre vision que celle de ces rochers noirs, de ces maisons noires, seulement agrémentées d'un entourage de chaux aux portes et aux fenêtres, de ces églises noires, de ces calvaires noirs ! L'influence sur l'esprit et sur le cœur, au long des générations, de telles visions, a certainement contribué chez les Bretons à bien des expressions sombres, tragiques, douloureuses. Kalloc'h est l'un de ceux peut-être qui a le mieux traduit cette nostalgie sans cause, non désespérée certes, mais combien poignante :

... me zo lan a velkonî dalbêh. Perak ta ? Doue e o'ar. Pe grouéas er Breton, Ean lakas en dristé é chom én é galon.

(... je suis plein de mélancolie toujours. Pourquoi donc ? Dieu le sait. Quand il créa le Breton, il fit demeurer la tristesse dans son cœur.)

Ceci mérite toutefois une mise au point. En effet, si les circonstances et les conditions mêmes du développement du

pays suffisent largement à expliquer le sanglot breton, s'il est difficile d'en nier l'existence au long des siècles, on en a cependant trop parlé. On a exploité cette tendance pleurarde pour prêcher la soumission, entretenir un masochisme néfaste et ressasser de sempiternels couplets sur la tristesse de ce monde. Le Breton, à croire certains de ceux-ci, ne devait avoir d'autre occupation ici-bas que de gémir et d'espérer de Dieu un monde meilleur dans l'au-delà.

D'ailleurs, Dieu lui-même était en granit : noir et dur. L'homme breton a pris la matière-mère, cet âpre et rude rocher pour y modeler les visions de son esprit, les mouvements de son cœur. L'homme breton ne se reconnaît-il pas dans ce Christ aux outrages de Saint-Thégonnec ? N'est-ce pas lui-même qu'il a sculpté ainsi, les yeux bandés, les mains liées, giflé par deux valets dont la grimace est d'un réalisme bouleversant ? L'histoire du peuple breton, la voici, répétée à bien des exemplaires, dans ces théories de personnages qui ceinturent et surmontent la mace des calvaires : le voici lui-même, digne à Plougastel, hautain à Pleyben, fantastique à Saint-Thégonnec, tragique à Guéhenno, mouvementé à Guimiliau.

Le sacre du granit, il est vrai, datait de loin. Lorsque les croix de Tronoën surgirent sur la dune bigoudène, vers l'an 1500 de notre ère, elles répétaient simplement le geste qu'ébauchaient quatre mille ans plus tôt les premiers menhirs levés vers les nuages du ciel. Quelles étonnantes relations l'homme d'Armorique avait déjà lié avec la pierre de son sol, lorsqu'il y planta entre la rivière d'Auray et la grève d'Erdeven les cinq mille masses brutes qui s'y alignent encore ! Et ces milliers de signes dressés et de tombeaux où reposèrent mortels, héros ou dieux, toujours là malgré le vandalisme des missionnaires et des pillards, si nous nous penchions vers leur surface rugueuse, non point seulement en purs archéologues, mais aussi pour en ausculter le cœur et essayer d'en comprendre le langage, nous apprendrions certainement sur nous-mêmes des maîtres-mots oubliés.

Mégalithes et calvaires marquent un temps essentiel auquel l'historien doit s'arrêter. Il y a là deux périodes, l'une longue, l'autre courte, où le peuple a rendu au granit sa dette de reconnaissance, où l'échange entre l'homme et la pierre atteignit une tension encore jamais connue.

On voit quelle place, à notre avis, doit tenir dans une histoire du peuple breton, l'analyse de ces relations et de

leurs expressions. Ajoutons que le granit, personnage principal du drame, n'en est pas le seul. D'autres roches existent en Bretagne qui participent à l'alchimie de l'homme. Le schiste — encore une pierre sombre — se laisse déchiqûeter en dents de scie : de là cette arête aiguë des Kragou qui domine le marais de Botmeur. Il s'effrite sur la butte de Callac, en Trédion, où un sculpteur moderne a planté un sublime chemin de croix. Surtout, l'ardoise qui couvre maisons et églises, qui apaise de sa douceur la brutalité du granit, en accentue encore la noirceur. Le grès, lui, a donné aux montagnes de l'Arrez leurs dômes arrondis ; et les sanctuaires rouges, dans la vallée de la Vilaine, en amont de Redon, doivent à cette pierre, leur étrange couleur de sang.

*

Disons un mot du rôle de l'eau. Que ce soit en pluie, ou en nuages ou en ce crachin si particulier au climat du massif armoricain, que ce soit en rivières ou sous l'aspect de l'océan, l'eau est un élément prépondérant dans la vie du peuple breton. On me permettra à ce sujet un souvenir personnel. Me trouvant en Grèce, j'eus l'occasion d'entendre une très jolie chanson, d'un air gracieux et de paroles comme ensoleillées, dont le titre dit tout : " Thalassaki mou ", *ma petite mer*. Je fis remarquer, non sans étonner d'ailleurs, combien ce diminutif et ce possessif paraissaient insolites à un Breton pour qui la mer est avant tout « ar mor bras », la puissante, la coléreuse, l'invaincue...

Qui ne verrait ici qu'un détail géographique, se tromperait lourdement : sous ces mots, rien moins que deux civilisations s'opposent. La merveilleuse nappe d'eau, d'un azur aux nuances multiples, propice aux bateaux cabotant d'île en île, aujourd'hui aux bains et aux jeux de vacances, comment la comparer à la mangeuse d'hommes, « *bered ar wazed* », cimetière des hommes. Quand le Breton dit *ar mor*, et le Grec *thalassa*, ou lorsque tous deux disent *la mer*, leur regard intérieur se pose sur des images si totalement différentes qu'on peut parler de mondes dissemblables. Il faut y prendre garde, car le langage ne traduit point toujours ces divergences. Il est plus grave que l'Histoire ne s'en préoccupe pas.

Les relations entre la mer et d'une façon plus générale, l'eau, et le peuple breton doivent être contées. Ce serait dire les sources (et Dieu sait quelle place elles tiennent en Bre-

tagne !), les vallées (« an traoniennou didrouz », les vallées silencieuses des chansons populaires), les abers, avec l'alternance qu'y font régner le flux et le reflux (ce « chal ha dichal » qui s'exprime sur la même mode que le « kan ha diskant »), les passes, les îles, les tempêtes, la mort, les corps noyés, l'angoisse et l'attente des femmes.

L'histoire de la mer et du peuple breton, c'est aussi l'Émigration, les saints d'Irlande, le retour du duc Jean

Eun alarc'h, eun alarc'h tre mor...

Un cygne, un cygne d'outre-mer...

l'épopée des Malouins et tant d'autres faits que font surgir à l'esprit la notion majeure d'une *civilisation de la mer*. Vers l'Irlande, vers la Grande-Bretagne, vers l'Espagne, vers les Amériques et vers la terre entière, le peuple breton n'a cessé d'aller et de venir. Est-ce parce qu'au-delà de la mer, il cherchait le paradis, l'autre Bretagne des poètes... ?

*

Un autre groupe de faits nous est apporté par les documents de l'histoire traditionnelle. Ces éléments nous permettent en effet de reconstituer l'évolution des structures économiques et sociales et celle des conditions politiques au cours des âges. Pour la Bretagne, il devient ainsi possible de reconnaître trois grandes périodes depuis le IV^e siècle jusqu'à nos jours. Durant chacune d'elles, on assiste à la mise en place progressive, à l'acmé, puis à la décadence d'un système d'organisation sociale. D'une de ces époques à l'autre se modifie le mode d'exploitation et de répartition des richesses naturelles, ainsi que les types de relations humaines.

Le premier temps de développement du peuple breton, après l'émigration, correspond, semble-t-il — car nos renseignements n'abondent pas — à un ordre tribal, en lutte avec les principes territoriaux des cités gallo-romaines, dont trois au moins, Rennes, Nantes et Vannes, se maintiendront par la suite. Mais peut-être dès Nominoë, certainement après les invasions normandes, l'Armorique est entrée dans le second stade d'évolution. Les clans, comme les *civitates*, ont mué pour fonder la société féodale. Les communautés celtiques primitives ten-

dent de plus en plus à s'effacer derrière la personne de leurs chefs, devenus maîtres et possesseurs des terres et des individus. Ces seigneurs vont nouer entre eux des rapports d'homme à homme dont la conséquence inéluctable sera l'établissement progressif du pouvoir d'un seul. C'est ainsi qu'un jour le roi de France se trouvera parler, selon son bon plaisir, aux lieux et places du peuple breton.

Ici intervient la donnée historique la plus constamment manifestée depuis quinze cent ans sur la terre armoricaine : la nécessité de faire face, encore et toujours, à la guerre étrangère et au risque d'absorption par les princes voisins, le refus perpétuellement renouvelé de renoncer au titre de Breton. De là, ce continuel regimbement contre les conséquences des défaites subies. L'affirmation de la personnalité bretonne s'est répétée tout au long des siècles, en dépit de tous les échecs et au-delà des soumissions apparentes.

*

Nous nous arrêterons plus longuement à faire ressortir quelques traits qui marquent la troisième période, celle qui vient jusqu'à nous et se traduit par la naissance et l'expansion du capitalisme. L'apparition de la bourgeoisie dans la société européenne et sa montée progressive au rang dirigeant a causé au peuple breton des torts irréparables. Cette classe nouvelle a bien vite pactisé en effet avec le centralisme destructeur des rois de France, puis de l'Empire et des républiques. À l'inverse, il est assez remarquable que la petite noblesse bretonne soit restée souvent attachée aux paysans, d'une manière qui rappelle encore, en plein XIX^e siècle, l'organisation tribale. Elle a soutenu, dans bien des cas, les intérêts d'un monde agricole que les bourgeois grugeaient et trahissaient.

Certes, l'alliance n'était que partielle et il y aurait un certain nombre de réserves à formuler. En particulier, il convient de noter que les droits féodaux furent aussi exécrés aux XVII^e et XVIII^e siècles dans la péninsule armoricaine que dans le reste de l'Europe. Dès la révolte du papier timbré, des manifestations se font jour qui traduisent l'horreur des paysans pour ce genre d'impôt, avant même les pillages d'archives de la Révolution. Si la rébellion de Pontkallek échoua, ce fut en partie parce qu'il ne jouissait d'aucun appui populaire, et cela parce qu'il était détesté.

Mais il n'en reste pas moins — et maints faits le prouvent en 1793 — que la noblesse bretonne avait gardé le plus souvent un contact étroit avec les gens de la terre. Alors que l'aristocratie locale s'opposait très nettement à l'entreprise de colonisation dont la Bretagne a été la victime depuis le XVI^e siècle, la classe bourgeoise, gagnée à l'idée française, soutenait de tout son pouvoir l'effort centralisateur, à la recherche d'intérêts personnels au-delà de toute frontière.

Une grande partie du clergé suivit la même politique. Si certains ecclésiastiques en effet, depuis cent ans, ont compris la nécessité de l'esprit breton pour le peuple breton et ont servi l'un et l'autre avec éclat et courage, nombreux furent ceux, surtout dans les siècles précédents, qui prêchèrent une soumission inconditionnelle. Ainsi par exemple, lors des événements de 1675, le Père Julien Maunoir se signala par son activité en faveur de l'ordre à rétablir : « Parallèlement à l'œuvre de répression, écrit Durtelle de Saint-Sauveur, à laquelle s'employèrent soldats et magistrats, le P. Maunoir exerça son action apostolique pour ramener la paix dans les esprits. Avec deux autres prêtres, il accompagna le gouverneur « soit pour persuader aux peuples de s'abandonner à la clémence du roi, soit pour résoudre et assister aux supplices ceux qui y seraient condamnés ». Son zèle ne fut pas vain. « Dieu, dit le père lui-même dans ses Mémoires, bénit ces missions militaires et la crainte de Dieu servit autant que la terreur des armes à réduire les révoltés » (1).

Ceci nous amène à discuter l'un des problèmes les plus complexes de l'histoire du peuple breton : celui posé par la chouannerie. Comment expliquer ce mouvement qui ne manque pas d'apparaître à plusieurs égards comme paradoxal ? Diverses causes s'imbriquèrent pour le provoquer. D'une part, le sort du clergé, dans un pays où les recteurs représentaient une puissance incontestée, ne pouvait manquer d'émouvoir cette population formée de longue date à la crainte du sacrilège. Par ailleurs, toute levée d'hommes dans la péninsule était contraire aux principes de l'Union et de ce fait presque inconnue en Bretagne : la réaction en faveur de « Dieu et le Roi » fut certainement facilitée, sinon déterminée, par la conscription militaire.

Le mouvement, si vif en Vendée, se manifesta en Bretagne

(1) Durtelle de Saint-Sauveur - *Histoire de Bretagne*, 4^e édition, Plihon, Rennes 1957 - t. II, p. 108.

principalement dans le Pays gallo et la Terre de Vannes. La Basse-Bretagne, à l'exclusion du Morbihan, participa assez peu à la « Grande Guerre » et cela met en relief le caractère révolutionnaire du Bas-breton, trop rarement signalé. Rappelons d'ailleurs à ce propos que si le club des Jacobins s'appela d'abord club Breton, c'est qu'il dut son existence aux députés bretons du Tiers.

Ces années de 1789 à 1815 furent sans doute les plus tragiques de l'histoire d'Armorique. Le drame ici en effet apparaît au vif. Une partie de la population soutient le mouvement révolutionnaire et cette République naissante, qui ne lui saura aucun gré d'avoir sacrifié les privilèges de la province, mais continuera à ses dépens la politique des Bourbons. Par une apparente inconséquence dont personne ne semble avoir pris conscience, une Assemblée qui voulait apporter — et apporta réellement — plus de libertés dans le Royaume, supprima les libertés que la Bretagne avait eu tant de mal à se conserver et dont tous les Cahiers de doléances, dans la province, réclamaient le maintien.

D'autres parmi ces hommes qui supportaient si impatiemment avant 1789 les empiètements du pouvoir royal, prennent fait et cause pour le souverain déchu et se soulèvent dans le dessein de le rétablir sur le trône. Lorsqu'il s'y trouvera remis par les armées de l'Alliance, le descendant de Louis XIV se gardera bien de rétablir les franchises que ses ancêtres s'étaient, par tous les moyens, efforcés de faire disparaître. En somme, personne d'autre que les Bretons ne voulait de l'autonomie bretonne et quel que fût le parti qui triomphât, les Bretons étaient vaincus d'avance.

*

Ne nous cachons donc pas la vérité : le peuple breton apparaît comme un peuple de vaincus. Trois défaites majeures : en 537, Camlann ; en 1488, Saint-Aubin-du-Cormier ; en 1795, Quiberon. Trois paroxysmes de l'errance : l'émigration des V^e et VI^e siècles, la fuite devant les Normands au IX^e, l'exode vers Paris et l'outre-mer depuis le XVIII^e.

Tantôt courbant la tête, tantôt la relevant, tantôt s'accrochant à son sol et tantôt le fuyant, allant de l'accablement et de la résignation au sursaut inopportun ; maladroit, mais fier ;

susceptible, sentimental et violent, passionné, l'Armoricaïn a subi son compte d'opprobre et de mépris. Cet aspect doit être mis en pleine lumière et enfin analysé.

Le mépris d'ailleurs n'est-il pas l'une des manifestations du colonialisme ? Tous les peuples qui ont subi l'un, ont connu l'autre. Le Noir, le Juif, le Nord-Africain le savent aussi bien que celui au nez duquel on chantait naguère la *Nigousse* :

Les pommes de terre pour les cochons,
les épluchures pour les Bretons...

Si le mépris suscite, lorsque la coupe déborde, les révoltes les plus explosives, il provoque de façon plus commune des réactions de fuite, des tentatives pour échapper à son emprise. Il faut voir là, avec la misère, avec une propension à l'anxiété, avec l'appel constant à la résignation et avec les intérêts économiques les plus sordides, l'une des causes de l'alcoolisme, plaie du peuple breton.

Même dans une brève étude, il est impossible de passer le fait sous silence, tant les motifs qui l'engendrent sont profonds et primordiaux, tant son rôle et ses effets sont immenses. L'alcool est l'une des armes les plus puissantes pour asservir en abêtissant. L'alcoolique, superficiellement violent, est un faible et un soumis comme tout drogué. L'ampleur du problème est telle qu'il vaudrait certainement la peine d'y réfléchir.

En outre, l'alcoolisme entraîne l'existence d'une pathologie particulière. C'est le lieu de remarquer ici que la Bretagne, pour des raisons encore mal élucidées, possède des manifestations morbides qui lui sont propres. En dehors des maladies engendrées par la boisson, notons un terrain particulièrement sensible aux localisations osseuses de la tuberculose, coxalgie et mal de Pott, et l'importance de certaines affections cancéreuses rares dans d'autres régions d'Europe. La péninsule fut également l'un des derniers repaires de la lèpre autochtone en Occident ; quelques cas en existeraient encore dans la Brière.

Tout cela est peu connu et encore moins étudié. Mais c'est une direction à suivre pour de futures recherches, de l'ordre de celles qui tentent actuellement d'édifier une *pathologie de l'environnement*, en reliant les faits morbides aux conditions d'existence des individus et des collectivités.



En somme, tout ce qui caractérise l'homme — et pour notre propos, l'homme breton — mérite d'être examiné en vue de l'histoire. Nous sommes donc amenés à considérer une nouvelle catégorie de données, celle des productions même du peuple. Nous avons déjà évoqué le monde des créations artistiques dans leurs rapports avec la matière première. Il nous faut maintenant élargir notre horizon et porter notre intérêt sur tout mode d'expression, et en particulier sur cet ensemble de faits, plus ou moins arbitrairement groupés sous le nom de folklore. Les costumes traditionnels, leur évolution du XVI^e au XX^e siècle, les danses, la musique et le chant, les traditions et les croyances, tout comme l'art de la pierre, les concepts architecturaux ou les principes décoratifs, manifestent à une époque l'esprit du peuple et en conditionnent en partie le développement ultérieur.

Mais ce peuple breton lui-même, quel est-il ? De quelles convergences ethniques est-il né ? Des apports successifs ne l'ont-ils pas en effet modelé ? Il nous est impossible, dans l'état actuel des questions, de remonter plus haut que six mille ans, mais nous savons qu'à cette époque éloignée, la race de Tevieg habitait la région vannetaise, sinon la totalité de l'Armorique. Vers 3000 avant Jésus-Christ, les Atlantoméditerranéens, qui devaient bâtir les mégalithes, s'installèrent dans cet Extrême-Occident. Yannik Rolando a bien mis en évidence la persistance dans la Bretagne d'aujourd'hui des types anthropologiques de ces deux populations différentes.

Entre 1000 et 500 avant notre ère, les Gaulois, à leur tour, vinrent s'ajouter aux occupants précédents. Aux V^e et VI^e siècles après Jésus-Christ, ce furent les Celtes émigrés de Grande-Bretagne. Des Irlandais, des Espagnols — surtout sur la côte sud —, des Français, bien entendu, se sont depuis lors, sporadiquement, mais de façon continue, agrégés à la communauté armoricaine, dont l'unité et le particularisme ne peuvent cependant être mis en doute.

Ici comme ailleurs, on le voit, la notion de race, au sens qu'on voulait donner à ce terme il y a encore vingt-cinq ans, est largement dépassée. Mais l'ethnie, fruit d'une longue civilisation commune et fondée sur un même système d'éducation, n'en a pas moins de force.

La disparité même des langues entre le haut et le bas pays, conséquence de cette convergence des traditions qui a fait

la Bretagne, n'apparaît pas comme un facteur de désunion. Alors qu'en d'autres régions d'Europe, d'origine plus artificielle il est vrai, le problème linguistique a créé des haines inexpiables, l'opposition du français et du breton en Armorique n'a jamais provoqué de scission. Au contraire, la Marche francophone a mis de tous temps à défendre la cause bretonne une ardeur que la Basse-Bretagne peut lui envier.

Le caractère frontalier de la contrée a certainement joué un rôle : que l'on songe à ces clochers léonards élevés au XIX^e siècle dans des communes limitrophes du Maine, comme La Guerche ou Le Pertre, pour se distinguer du bourg voisin, non breton. Mais en outre, le fait de ne point parler l'idiome du bas pays a engendré le sentiment d'un manque, d'une infériorité, que les Hauts-Bretons compensèrent par un patriotisme démonstratif.

Quant à la langue d'Armorique, où se sont ajoutées dans une structure brittonique des traces du parler pré-gaulois, des survivances gauloises dont l'importance est discutée — parfois avec passion —, d'importants apports latins et français, des créations récentes d'un purisme louable, elle apparaît comme un miroir fidèle du peuple breton, de ses désirs, de ses souffrances et de sa formation. Elle mériterait, elle aussi, d'être étudiée sous ce rapport.

*

Bien, diront les historiens, mais tout cela, c'est de la linguistique, de la littérature, de la sociologie, de la géographie, tout sauf de l'histoire. Certes, nous voilà loin des récits de bataille et des combinaisons diplomatiques. Mais c'est précisément en cela que nous voulons nous séparer des habitudes établies. L'histoire du peuple exige des méthodes différentes de celles qui ont cours pour établir la chronologie et les modalités du développement des grands États et de leur classe dirigeante.

Il est bien évident que nous devons nous servir des travaux réalisés jusqu'à présent, spécialement des recherches sur les conditions d'existence des populations, la tenue du sol, les modes d'exploitation, l'organisation sociale. Mais il nous faut dépasser ces résultats et, parce que nous voulons dessiner le visage d'un peuple, en faire ressortir les traits constants et en signaler les expressions mouvantes, il convient que nous

examinions toutes les images qu'il a laissées de lui-même au cours des siècles, afin de comprendre, au travers d'elles, le motif de ses émotions, de ses pensées, de ses actes. C'est à une histoire profonde de ce que d'aucuns appellent l'âme, mais que nous préférons pour notre part nommer tantôt le cœur et tantôt l'esprit, que nous nous efforçons d'atteindre par tous les moyens à notre disposition.

Nous avons tout à l'heure prononcé le mot d'*alchimie*. C'est bien à une transmutation en effet qu'assiste l'historien qui considère le développement des sociétés humaines. Avec du granit, l'homme a fait des dieux dont l'image se perpétue dans la vision intérieure de tous ceux qui les ont contemplés. Plus prosaïquement, l'homme s'est fait lui-même d'une certaine terre, d'une certaine nourriture produite par cette terre, d'une certaine eau bue, d'une certaine mer affrontée. Et les créations les plus hautes de l'art sont finalement le résultat de cette alchimie. L'histoire, c'est pour nous d'abord l'étude de ces transmutations : nous nous trouvons en pleine conformité d'esprit avec les anciennes traditions celtiques où se manifeste si vivement la magie des métamorphoses.

Les phénomènes économiques et sociaux, les rapports de production entre les hommes, qui entrent en jeu pour faire l'être et son évolution, ne peuvent s'entendre que dans un environnement, celui du terroir. La géographie physique constitue le fondement sur lequel s'édifie l'économie d'un pays : celle-ci, à son tour, commande le développement des communautés humaines qui, par leur travail, modifieront les conditions même de leur naissance. Il ne peut donc y avoir d'histoire, selon notre conception, si n'est pas réalisée d'abord une analyse de tous les facteurs en cause.

Ne craignons point d'aller résolument de l'avant et de laisser derrière nous les notions périmées et les formes sclérosées. Ne soyons pas tributaires des systèmes philosophiques, politiques, sociaux, scientifiques que d'autres nous présentent, mais sachons trouver notre propre chemin, sans pour cela refuser les apports utiles et assimilables ; et puisqu'il s'agissait ici d'histoire, sachons dans ce domaine nous façonner notre méthode et nous y exprimer d'une manière neuve et efficace.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA CHOUANNERIE

J. LUGAN

« Il ne s'agit plus de faire le triage des bons et des méchants ; dans ce pays maudit, il n'y a, il ne peut y avoir que des coupables. Vous aurez à votre disposition l'emprunt forcé, le séquestre, la loi des otages et la force armée... vous devez employer sans ménagement la loi des otages... Cette loi est large, élargissez-la encore selon les besoins de la situation ; prenez sur vous, le pouvoir vous soutiendra dans vos efforts révolutionnaires. Sévissez avec fermeté. Il est à craindre que beaucoup de ceux qui seront déclarés otages ne cherchent un refuge dans les bandes ; qu'ils soient au premier soupçon de fuite frappés de mort. »

Voilà les instructions envoyées par le ministre de l'Intérieur Fouché aux administrations de Bretagne en 1799, après quelque sept ans de soulèvement populaire.

Les délits de fuite furent largement utilisés. Un des plus exemplaires fut celui du frère de Cadoudal, Julien, qui, bien que n'ayant pas repris les armes depuis la pacification, fut arrêté sur dénonciation, emprisonné, et abattu à Corohan à quelques kilomètres d'Auray. Quant à la loi des otages qu'il s'agissait d'« élargir » encore, rappelons qu'elle ne permettait rien moins que d'emprisonner, à défaut des coupables ou même des suspects, tous les membres de leurs familles « aïeules, aïeuls, pères, mères, frères et sœurs ». Méthodes qui depuis ont servi à bien d'autres dans bien des pays. En cette fin du XVIII^e siècle, elles étaient relativement neuves, au moins officiellement, et assez inattendues de la part d'un gouvernement issu d'une Révolution qui proclamait les droits inaliénables de l'homme et du citoyen. D'autant plus inattendues que les idées de réforme du début de la Révolution

avaient été fort bien accueillies en Bretagne tant par la noblesse que par les paysans, et pour des raisons différentes d'ailleurs.

A l'aube du Consulat, à l'heure où « dans ce pays maudit il n'y a, il ne peut y avoir que des coupables », il y en a encore pour six ans de guerre. Après tous les désastres militaires : Savenay en 93, Quiberon en 95 (1), et les attermolements répétés du triste Comte d'Artois, la situation est encore la suivante : toute la Bretagne et la plus grande partie des Marches sont en fait aux mains des Chouans. Le pouvoir central ne tient que les villes qui sont si bien isolées qu'il suffira aux Chouans de se décider à les attaquer pour qu'elles tombent l'une après l'autre : Nantes, Pont-Château, Guérande, Saint-Brieuc, Ancenis, Château-Gontier, Laval, Mayenne, Le Mans. Pas question pour le gouvernement de lever des impôts dans de pareilles conditions. Le moindre transfert de fonds est attaqué. Le courrier officiel lui-même arrive avec difficulté. Les troupes n'osent guère sortir des garnisons et les désertions sont courantes. Voici quelques exemples de correspondance officielle cités par Sageret (2) : « Les seules nouvelles qui nous arrivent sont transmises par quelques voyageurs... » (lettre du 27 Nov. à l'Administration de la Loire-Inférieure) — « En portant les yeux autour de nous, nous voyons le département presque en entier aux mains des insurgés. Harty ne peut rien faire. Taponnier ne bouge pas de son quartier général de Pontivy. Quant au général Michaud, il n'a semblé connaître que les dangers dont il était lui-même environné à Rennes. Nous avons le droit de penser que nous avons été trahireusement délaissés et le Républicain abattu ne sait plus sous quel joug il doit courber la tête ... » (lettre du 29 Nov. aux Consuls) — « Les rebelles sont maîtres de toute la campagne et d'une très grande partie des côtes. Pénurie complète de fonds... » (lettre du 5 Déc. au général Hédonville) — « Le Morbihan contient plus de

(1) Rappelons à propos de Quiberon que les troupes de la République firent trois mille cinq cents prisonniers qui furent victimes de la boucherie du Champs des Martyrs à Auray ou abattus dans les prisons de Vannes. L'Amiral Warren avait proposé un échange de prisonniers qui fut refusé alors qu'aucun prisonnier républicain n'avait été fusillé sur la surface des territoires tenus par les royalistes. Le général Charette en avait deux mille depuis quatre mois, qu'il traitait humainement.

(2) *Le Morbihan et la Chouannerie Morbihannaise sous le Consulat* - Tome II (Picard, 1911).

trente mille insurgés en armes soutenus par cent mille hommes qui les aident, les servent et les favorisent de tous leurs moyens. » (lettre du 7 Déc. aux ministres de la Police et de la Guerre) — « Mouvements continuels des insurgés qui augmentent en nombre, en audace et en moyens ; débarquements continuels ; nous n'avons jamais pu attirer sur cet objet l'attention des généraux ; soit impéritie, soit trahison, ils ne prennent aucune mesure et nos forces se paralysent dans leurs mains. La désertion diminue la troupe qui ne sait que piller. » (lettre du 10 Déc. au général Hédonville) — « Si tant de plaintes ne sont entendues que comme des importunités, si nous n'obtenons aucun secours, nous pourrions dire, si nous n'étions décidés à périr autrement, nous n'avons plus qu'à nous envelopper la tête », écrit le 6 décembre la municipalité de Pontivy.

*

Au point de vue des forces respectives de chacun on s'aperçoit avec étonnement que Bonaparte, même au début de 1799, ne disposait que de 170.000 hommes répartis sur tous les fronts et que l'armée royaliste en alignait tout autant : 120.000 hommes pour les quatre armées de Bretagne, auxquelles il faut ajouter celles du pays de Nantes, qui n'en faisait pas partie officiellement, de l'Anjou et de la Normandie, soit un total que le Comte de Vauban estime à 196.000 hommes (3). S'il est vrai que seuls 100.000 d'entre eux étaient bien armés, tous étaient de réels combattants, célibataires, de dix-sept à quarante ans, et ne figurent pas à l'effectif tous ceux qui ne marchent « que pour quelques jours seulement et dans leur arrondissement » (4).

Comment une armée de cette importance, décidée à vaincre et bien encadrée, opérant dans son propre pays avec l'appui de presque toute la population — répondant donc aux normes de la guerre psychologique moderne — a-t-elle pu être vaincue par un ennemi très inférieur en nombre, ne disposant que de garnisons isolées dans les villes ? Comment expliquer qu'à plusieurs reprises elle n'a eu en face d'elle que de très

(3) Quiberon : *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de Vendée*. - Réédition. Paris 1941.

(4) id.

faibles effectifs adverses qui avaient d'ailleurs ordre de se replier en cas d'attaque généralisée ?

La réponse n'étant ni dans l'armement, ni dans l'importance, ni dans le manque de mordant des troupes, se trouverait-elle dans la personnalité même des chefs chouans ?

*

Bonaparte n'est pas encore consul : général, il n'a pour lui que son armée. L'Europe est contre lui ; à l'intérieur, le pays est divisé, le Midi révolté, l'Ouest en armes. Il choisit pour son premier gouvernement Fouché d'une part, Talleyrand de l'autre. « L'un garde ma gauche, l'autre ma droite. J'ouvre une grande route où tous peuvent aboutir ». Il devait fort habilement se débarrasser des républicains et des royalistes successivement, quitte à se servir des complots des uns pour abattre les autres en cas de besoin. Il sait que ses généraux sont aussi peu sûrs que ses ministres, mais rien ne l'arrêtera car il sait aussi qu'il peut compter sur lui-même. Il croit en son destin.

*

En face de ce génial savoir-faire, voici Cadoudal, qui est à nous, de chez nous, qui est nous au plus profond de nous-mêmes. Cadoudal, lui, revendique. Il va en Angleterre chercher le Comte d'Artois ; de colères en sarcasmes, il essaie de remuer ce futile couard. Mais l'échec ne vient pas de la lâcheté du prince, il vient de l'esprit divisé du paysan breton. Il lutte pour la Royauté et il sait que ni le roi ni aucun prince ne viendra prendre la tête des combattants. Il lutte pour l'Eglise alors que celle-ci trahit son fier combat par de secrètes transactions pour arriver à un Concordat sans doute indispensable. Il se bat pour la Bretagne, il est le chef bretonnant des seules divisions bretonnantes de la Chouannerie mais il n'a jamais, comme un La Rouërie, posé comme condition de sa lutte pour la restauration du régime ancien la reconnaissance des droits du duché de Bretagne, si longtemps, si durement attaqués par la monarchie française. Il est traité en bon domestique par ces princes qui voient en lui le roturier de service, et jamais il ne lui viendra à l'idée de leur parler à égalité alors même qu'il est le seul à pouvoir disposer des troupes de ces princes, qu'il méprise comme

hommes mais qu'il révère comme symboles d'un monde dont il ne voit pas qu'il disparaît.

Georges arrive quand tout semble terminé. 1793 a vu la fin de l'Armée de la Loire à Savenay, et le lamentable débarquement de Quiberon en Juillet 95 a fait dire à tout le monde que la Chouannerie était vaincue. Cadoudal est nommé général de l'Armée de Bretagne en août 95 et, lourd de ces échecs, il va, jusqu'à sa mort en 1804, mettre et remettre le régime de Bonaparte en péril. Il secouera sans se lasser Monsieur et les émigrés, obtiendra non sans peine l'aide réticente des Anglais, cimentera sans relâche la cohésion des troupes, grâce à un service de renseignements et de liaison hors pair. Il est bientôt l'ennemi numéro un de la Révolution et réussit à liguer contre lui des forces de plus en plus nombreuses. Il devra à plusieurs reprises déposer les armes, mais toujours le dernier, attendant, suscitant l'occasion de reprendre la lutte : en 93 après Savenay, en 94 après son emprisonnement à Brest, en 95 après la « paix » de La Prévalaye, en 99 à la Jonchère, entraînant avec lui les autres chefs chouans, après avoir dû s'incliner devant Hoche. En janvier 1800, forcé d'accepter la trêve de Pouancé, il doit plier devant Brune en février, mais le 6 juin il débarque en Morbihan, venant d'Angleterre, pour amorcer un nouveau soulèvement. Les troupes doivent suivre. Un groupe est déjà à Paris pour essayer de s'emparer de Bonaparte, contre lequel tout le monde conspire, Jacobins, Royalistes, et jusqu'à ses propres ministres.

Bonaparte, qui est plus conscient que tout autre de la précarité de son pouvoir, semble sentir de loin les plans de Georges et quitte Paris. Laissant croire qu'il part pour Dijon, il rejoint son armée rassemblée au pied des Alpes et envahit l'Italie. Le 14 juin, c'est Marengo. L'Angleterre décommande aussitôt le débarquement prévu.

Après la paix de Lunéville et le Concordat (Février et Août 1801), Bonaparte a réussi la paix à l'extérieur comme à l'intérieur. Seul reste Cadoudal qui, avec une poignée d'hommes, va continuer la lutte jusqu'au jour de sa mort sur l'échafaud, le 25 juin 1804. La veille de son exécution, le paysan breton qu'il est refuse la grâce qu'on lui propose, à lui, mais pas à ses onze fidèles compagnons. « Me promettez-vous, dit-il, une plus belle occasion de mourir ? ». Et il meurt, comme d'autres avant lui, comme d'autres après lui, sur un malentendu.

*

De quel malentendu s'agit-il ? Tout au long de ce combat sans cesse repris à zéro on retrouve la même idée dans l'esprit de Cadoudal : si un des princes, n'importe lequel du reste, ne vient prendre la tête de l'armée on ne peut compter sur aucune victoire. Pourquoi ? Il s'agit sans doute d'abord d'avoir un chef dont le nom seul supprimerait les rivalités personnelles que tous les chefs chouans déplorent sans avoir appris à les maîtriser. Ensuite, c'est probablement l'espoir qu'un prince rallierait dans un grand élan tout ce que le pays conserve d'opposants silencieux au régime révolutionnaire, alors qu'il sait depuis l'Île-Dieu, et mieux encore depuis son séjour à Londres au début de 1800, que jamais le Comte d'Artois ne quittera son exil douillet pour se commettre avec les Chouans dans une guerre qui n'est qu'une guérilla.

En janvier 1804, à la veille du dernier combat, au débarquement des derniers conjurés, apprenant que le Prince n'est pas à bord, il n'a qu'un mot : « Nous sommes perdus ». Seul, il a tout préparé, tout organisé et l'opération ne dépend, en fait, que de lui.

Méfiance innée de sa propre valeur ? Réflexe du roturier devant ces nobles qui commandent de naissance ? Acceptation fondamentale d'une hiérarchie sociale où la révolte n'est concevable que dans un certain cadre mais où il est impossible d'imaginer que certaines valeurs essentielles soient mises en doute ? Comme d'autres Bretons avant lui, c'est un esprit en révolte, ce n'est pas un esprit révolutionnaire. Il se bat comme un lion, il est un lion, et l'égal en tous points de son dernier ennemi : mais c'est un lion conservateur. Son courage, qui ne mourra qu'avec lui-même, ne va pas jusqu'à la liberté de se penser, lui et la mission qu'il a assumée. Il ne s'est jamais pensé seul, pensé libre : libre de tenir le sens, la direction du combat comme il tenait le sens de son déroulement.

*

La Bretagne a perdu son indépendance en 1532 et son autonomie en 1789.

Ces dates sont des conséquences. Elles sont les signes visibles, l'aiguille de la balance de l'Histoire. C'est ce qui faisait le poids sur les plateaux qu'il nous faut découvrir. On expliquera Saint-Aubin-du-Cormier en termes de puissance. Mais la notion de puissance c'est le visible, c'est l'aiguille de la balance. Le poids ne serait-il pas l'esprit, celui des êtres humains qui, à un moment de l'Histoire, vivent dans un

certain lieu ? Les rois de France avaient depuis longtemps profité des querelles des nobles bretons et des luttes de succession en Bretagne pour y insérer progressivement une « influence » qui prenait, peu à peu, le caractère d'une inévitabilité voulue par la géographie et la logique.

Le traité de 1532 fut une digue longuement cogitée. Les Etats étaient là pour le faire respecter. Rennes devint le G. Q. G. de cette ligne Maginot, qui tiendra bon devant le pouvoir royal pendant deux siècles et demi. Le Comte de Botherel, président-syndic du Parlement de Bretagne, sera le dernier à rappeler solennellement, et jusqu'en février 1791, que la Bretagne n'est pas la France et que rien ne peut lui être imposé sans l'accord des Etats, qui en sont le véritable gouvernement. Il émigre à Londres et là il déploiera une grande activité pour aider cette armée de Bretagne qui, de Puisaye à Cadoudal, va être le seul espoir militaire de tous les émigrés. Il sera rapporteur du conseil chargé d'obtenir de Pitt et de Wyndham les armes et les bateaux nécessaires. Il est avec la Rouërie une des figures essentielles qui permettent de comprendre la Chouannerie.

Car celle-ci est née de l'idée d'un Breton : La Rouërie. Ancien officier de la guerre d'Indépendance américaine, partisan des réformes et des idées nouvelles, après avoir lutté contre la monarchie vieillissante pour revendiquer les droits de la Bretagne (1), il avait prévu les événements, et, devant une constitution républicaine qui supprimait purement et simplement les droits et même l'existence de la Bretagne (2), il avait posé comme condition absolue à l'aide de la Bretagne à la monarchie la reconnaissance de ces droits. Revenu en Bretagne, il crée de toutes pièces un réseau de responsables dans toutes les paroisses, organise les liaisons avec les émigrés, met au point une tactique de guérilla. Tous les hommes, ou presque, qui seront les chefs de la Chouannerie sont mis en place par lui. La conscription décrétée par la Convention lui donne des troupes et l'appui populaire, mais qu'eût été cet appui s'il n'avait auparavant pensé et préparé les événe-

(1) Il fut, on le sait, emprisonné à la Bastille en 1788 avec 12 autres gentilhommes bretons venus apporter les remontrances des Etats de Bretagne, qui accusent le roi de violer le contrat d'union de 1532.

(2) Notons que, à notre connaissance, dans la minorité de Bretons partisans de la révolution et qui sera à l'avant-garde des « clubs » révolutionnaires, personne n'a posé la notion de Bretagne dans ce cadre nouveau.

ments ? C'est toujours l'idée stratégique de la Rouërie qui sera reprise plusieurs fois, celle de Paris pris en tenaille entre l'armée des Princes et l'armée de Bretagne. Son œuvre c'est l'« Association Bretonne », bretonne seulement, pas royale ni catholique.

On ne peut que rêver sur ce qu'aurait été la Chouannerie si la Rouërie n'était mort à la veille du soulèvement qu'il avait préparé, le 30 janvier 1793. Mais on se demande pourquoi il n'a pas, lui qui, à la différence de Cadoudal, avait su poser, comme condition de sa collaboration, la reconnaissance des droits de la Bretagne, franchi le Rubicon et levé son armée pour la seule défense de ces droits.

S'agit-il encore une fois du respect de tout un ordre dont la Bretagne n'était que partie ? Quoiqu'il en soit, la Chouannerie, qui fut organisée et faite par des Bretons, ne fut pas signée clairement du nom de guerre de Bretagne qu'elle était à sa naissance. Elle devait rester dans l'Histoire comme la preuve même de la fidélité des populations de l'« Ouest » à la monarchie, cette monarchie qui en 1788 faisait embastiller la Rouërie venu réclamer le respect de l'autonomie et en 1790 négociait avec lui cette même autonomie en contrepartie de l'aide militaire de la Bretagne. C'est de cette alliance avec la monarchie que devait découler le malentendu qui n'a cessé de s'aggraver, le lent pourrissement de l'esprit et du sens d'un combat.

Il faut qu'un combat reste simple et clair. Une alliance, quelle qu'elle soit, peut être un moyen de le servir : elle ne doit pas en brouiller la signification.

On mesure le chemin parcouru quand, après une guerre de onze années et tant de courage dépensé en vain, le nom de Bretagne sera si bien absent qu'au retour de Louis XVIII personne ne se lèvera pour en parler.

Faut-il en déduire que les petits pays, qui ont toujours été jusqu'à présent la proie des grands, n'avaient aucune chance devant l'Histoire ? Ou faut-il penser que les alliances les plus logiques, les plus évidentes, ne sont pas toujours les plus efficaces ?

C'est un problème que l'étude des points charnières de l'histoire de la Bretagne, et des autres pays celtiques, aurait des chances de nous permettre de résoudre pour notre propre compte.

ENRICHISSEZ-VOUS !

JEAN MERRIEN

Ce mot célèbre de Guizot était en vérité une boutade, une galipette : le cens électoral ayant été relevé, à ceux qui se trouvaient éliminés il donnait ce conseil, sous-entendant sans doute aussi, malicieusement : déclarez plus de revenus !

Les ennemis de la monarchie voulurent, par la suite, y faire voir l'appel scandaleux, lancé aux gens en place, d'en profiter pour se remplir les poches.

Faudrait-il donner ce dernier conseil aux Bretons ? Ma foi, si c'était « sur le dos » de nos exploités et obstrués de Paris, je n'y verrais nul inconvénient : outre que la reprise serait bienvenue, ce sont les gens riches qui sont puissants, les gens riches qu'on écoute, les gens riches auxquels on obéit ; nous avons bien besoin de puissance, d'être écoutés et obéis...

Hélas, pour le moment, la question ne se pose guère : les Bretons convaincus ne sont pas souvent en place. Le problème est de les y mettre.

Naturellement, c'est à ces Bretons convaincus, et à eux seuls, que je m'adresse ici. Non pas seulement parce que la noble fin justifie les moyens, mais parce que les autres... Les autres, ceux qui, d'abord, ne voient pas que notre pays existe, que nous avons réellement des intérêts pratiques et moraux différents de ceux de nos voisins (et non pas une rêverie nostalgique, une survivance historique) ; ceux qui, ensuite, ne constatent pas que ce pays est brimé, matériellement et spirituellement, par un pouvoir « central » (sic ; il est pour nous externe) obtus, ou égoïste, de parti-pris contre nous, appliquant à nos problèmes, sans se soucier de les approfondir, des idéologies technocrates immatures (« gratuites »... pas pour nous) ; ceux-là, parmi nous, sont des

aveugles, des attardés, à moins qu'ils ne se bouchent, par faux intérêt, les yeux et les oreilles, ou des gens sans pensée ni jugement (cela ne manque pas). Ou, de fait — chacun son tour ! — des « rêveurs », figés dans leur touchante espérance d'un Pouvoir amical, d'un Paris « bienfaisant », auxquels, en parlant bien poliment, en rappelant ceux de nous qui sont morts pour les défendre, en invoquant nos fraternités (à sens unique) et notre « dévouement » (mot abominable), nous pouvons espérer, nous pauvres provinciaux sans grandeur et sans esprit, arracher un peu de divine manne. Ou bien les éternels vaincus, tournant dans leur tête leurs regrets (bien plus beaux, chacun sait cela, d'être « désespérés ») et même leur masochisme : d'avoir toujours été vaincu et rampant, on n'en prend pas seulement l'habitude, mais souvent le goût.

C'est fini, tout cela. Même le peuple, pourtant intoxiqué de radio, le sent, commence à se le formuler. Le dieu « petit drapeau » est usé jusqu'à la trame, d'avoir trop servi à essuyer toutes sortes de souliers, de crachats, et (si mal) de larmes. Le dieu Paris a perdu, par abus d'emploi, son auréole : d'autres pays, qui n'ont pas de « Paris, reine du monde », vont manifestement mieux.

Tout cela est acquis pour quiconque porte un rudiment de pensée. Même à Paris, et c'est pourquoi l'oppression se fait plus brutale. Chez nous, cela reste à faire comprendre à la masse ; mais, en celle-ci, le terrain est maintenant favorable. Nos ennemis, eux, sont démoralisés, rongés par l'inéluctable évidence qu'il va leur falloir passer la main à l'Europe, dont ils savent bien qu'elle ne sera pas tout à leur avantage. C'est donc le moment de « mettre le paquet » à la propagande. Chez nous : éclairer, convaincre ; à l'extérieur : « jeter le poids dans la balance ». Quel poids ?

*

Toute révolution, toute revendication collective, notamment nationale, passe par les mêmes phases.

Apparaissent d'abord les « poètes », les imaginatifs. Ceux qui, tout seuls ou en groupuscules, perçoivent que l'état de choses est mauvais, ou qu'il va le devenir, qu'il y a danger de mort (la variété Cassandre, la plus honnie), mais qu'on peut en établir un autre. Ceux-là sont traités par les leurs

d'illuminés (mot superbe : la lumière !), de fous ou de doux rêveurs, ou d'agents de subversion. Faut-il dire : « le grain qu'ils sèment lève toujours » ? Certes non. La petite histoire est pleine de leurs échecs, des inconcordances de temps (prématurés ou trop tardifs) qui les ont empêchés de passer dans la grande, de devenir des « héros nationaux ». Il faut que, de leurs idées, de leur vision d'un autre possible, s'emparent des successeurs (quelquefois eux-mêmes, cela nous est arrivé), pour passer au second stade.

Stade qui est celui des intellectuels et des artistes. Leur rôle est de faire connaître les idées nouvelles, ou résurgies, de les « traduire » (ce mot latin signifie : « conduire à travers » ; oui, à travers l'énorme masse d'indifférence, d'incompréhension, de résistance) ; de les présenter au public, non plus comme une illumination fugitive, mais comme une pensée motrice, dense, mûrie, vue sur toutes ses faces, discutable, et, par les artistes, représentable et inspiratrice. D'en montrer les possibilités de réalisation comme parfaitement sérieuses, crédibles, avantageuses (même pour les sordides) en divers domaines. De démythifier la mystique, de faire désirer qu'elle passe dans la vie.

Bretons, peuple considéré comme celui de la poésie immatérielle, de l'espoir et du désespoir flous, nous avons eu la chance (ou, plutôt, la légitimation : un pays a les héros qu'il mérite — la France a M. De Gaulle —, un pays secrète ses valeurs) que surgissent plusieurs de ces constructeurs, à la fois convaincus, clairs, courageux et tenaces. Cumulant du génie (mais oui), du talent d'écrivain ou d'artiste (un génie qui ne sait pas « exposer », mettre ses trouvailles à la portée d'autrui, avortera), le « feu sacré », du courage, notamment financier, l'acceptation d'échanger une vie simple contre d'effroyables complications (sans être assez naïfs pour y loger une ambition), l'effort de méthode (pas aisé pour un Celte), le plus superbement breton des entêtements, et, malgré leurs bisbilles (encore plus bretonnes, hélas), le bon sens de revenir toujours, en un curieux ballet, au point d'accord ou de relais essentiel : que ne s'amortisse pas le mouvement. Parvenant même, par leurs divergences de visions et de procédés, à réaliser involontairement le meilleur ; pousser des prolongements protoplasmiques dans toutes les directions — preuve de l'extrême richesse de l'âme bretonne. Ce dont le résultat le moins surprenant n'a certes pas été que les humbles pseudopodes de la danse (ce « folklore-chapeaux-à-guides », disait-

on alors) et du biniou (dont le nom même avait fini par signifier « vieillerie ») trouvent le meilleur point d'appui, et déplacent l'amibe tout entier vers la résurrection !

Le rôle des intellectuels et des artistes, des revues comme celle-ci, ne sera, évidemment, jamais clos : ce dont tout pays, en tous ses états successifs, a le plus immédiatement besoin, c'est de l'intelligence.

*

Le troisième stade est celui des « poètes d'action », des agissants, des « activistes », des « agents », mot de même sens qu'on emploie en chimie : l'agent chimique qui, sur une plaque photographique, « révèle » l'empreinte jusqu'alors invisible ; l'agent catalyseur, qui amorce la réaction. Ce sont ceux qui, au péril de leur vie parfois, de leur tranquillité toujours (mais bien obligés de suivre les ordres de leur passion, de *notre* passion), au sacrifice de leurs maigres sous ou de leur possibilité d'en gagner, « se réalisent », « réalisent » (mettent en actes) le rêve et les idées, nous réalisons, nous font passer dans le réel, dans l'avancée du réel, et ouvrent les voies.

Rien ne leur est épargné : « trublions », « soudoyés par l'ennemi », ils sont ensuite, si les choses prennent corps, abreuvés de calomnies, pas seulement extérieures, mais hélas intérieures au pays et même au mouvement. Pour les quiets, ils mènent aux pires catastrophes ; pour les autres, ce sont des traîtres ou des ambitieux (!).

Que ces activistes, mus par leur ardeur, aillent souvent trop tôt, trop loin, trop vite, de façon peu cohérente, voire maladroite, que les voies ne puissent pas encore être frayées et risquent de s'en boucher, que leur passion de pouvoir soit naïve, qu'ils brûlent l'étape, qu'ils perdent le bon sens et le sens humain, qu'il en résulte toutes sortes de maux et de contretemps ; que leur foi individuelle (à ce stade, elle ne peut être autre), donc d'effets très divers, les conduise à des dissensions désastreuses, à des divergences incompréhensibles pour les troupes, voire à s'entretuer, ce n'est que trop certain, histoire répétée de tous les « mouvements ». Les activistes à capacités de chefs sont semblables à un « bouquet » de feux d'artifice, dont les chandelles tracent dans toutes les directions, puis s'éteignent. Mais ils ont illuminé le ciel ; et, par les yeux de quelques jeunes spectateurs éblouis, l'étincelle

fugitive vient créer dans leurs esprits la mutation, cette fois somatique et non léthale, définitive ou du moins profonde : le feu est pris.

*

Nous en sommes là.

Bien sûr, aucun de ces stades n'est tout à fait franchi, le rôle d'aucun de ces éléments n'est périmé ; il nous faut encore des poètes et des visionnaires, des intellectuels et des artistes, encore des activistes (plus guidés), encore et toujours des généreux. Mais il faut que ces hommes et femmes, et les autres qui ne sont rien de tout cela mais croient et veulent, prennent du poids.

Quand une idée révolutionnaire ou libératrice commence d'être reconnue comme sérieuse — donc trouve en face d'elle les oppositions les plus puissantes et les plus organisées (mais moins sournoises, et de moins d'inertie) —, quand il lui faut franchir le pas décisif de l'acceptation, au moins passive, par le nombre, ses tenants ne disposent que de deux moyens : la violence ou l'influence.

Dans un Etat policier comme la France, aucune chance n'est dévolue à la violence — que notre peuple n'aime d'ailleurs pas, même quand il y cède à l'échelon individuel. La violence ne peut être employée qu'à titre exemplaire. Il fut efficace de faire sauter le « monument de la honte » — rare action révolutionnaire sans victimes — pour frapper l'opinion, pour prendre date. La violence en corps est aujourd'hui pratiquée, chez les paysans, dans le même dessein : elle comporte de gros risques. Non pas la répression, qui serait pour nous excellente, mais la débandade et le repentir (nous sommes pétris de morale), les très lourds dangers de toute grève avortant : la démonstration d'impuissance, et le découragement, capables de désamorcer le siphon pour de longues années. En tout cas, la violence, si elle reste capable de produire des ondes plus étendues et plus serrées, ne peut actuellement vaincre l'adversaire.

Reste l'influence.

En quel sens du mot ? Tous, y compris l'argot, « la faire à l'influence ». C'est le coup que Paris nous fait, depuis le désastre de la nuit du 4 août et l'échec des fédéralistes. Tout, presse, littérature, radios, offres d'emploi, faveurs à l'industrie

centralisée, pensions et décorations, tout nous répète : « rien n'est bon que de Paris ».

Or, voici que nous pouvons « retourner à l'envoyeur ». Le moment est favorable : les Parisiens, asphyxiés au figuré mais aussi au propre, « coincés » par leur circulation au point de ne plus penser qu'à cela et de perdre un temps de vie essentiel, atrocement entassés et bousculés, noyés dans l'absurde, commencent à comprendre qu'ils sont et seront de plus en plus diminués, à prendre en haine leur condition, à perdre (lentement, mais cela s'amplifiera) leur suffisance, leur prétention et leur arrogance. Ils cessent d'être sûrs d'eux-mêmes, acceptent souvent qu'on les plaigne (c'est le grand signe de décadence ; nous l'avons montré naguère), qu'on leur fasse remarquer leur sottise et la supériorité des autres modes de vie. A leur tour d'avoir la mentalité de vaincus. Il faut l'exploiter.

Car, plus que jamais, notre ennemi, l'obstacle à notre destin, qui va être l'obstacle à l'Europe, c'est Paris. Paris, dont il n'y a rien à attendre, que du mal. Le plus terrible est que nul n'y peut rien, ni nous (dont le seul moyen efficace serait une bombe atomique ; nous n'en avons pas, et ne la lancerions pas), ni les Parisiens eux-mêmes, ni le plus idéal des gouvernements français : il est trop tard. Paris est condamné au rôle de super-nova. Laissons ; si vous le voulez, j'en parlerai un autre jour. Notre unique chance est de passer par-dessus Paris, d'aider à ce que se crée « l'Europe des provinces », ce à quoi d'autres pays minoritaires, moins jacobinisés par leur « capitale », et d'autres capitales jalouses, nous aideront puissamment. Notre façon d'y pousser, et de nous préparer à exister, est de déconsidérer Paris. De le déconsidérer chez nous, pour en couper l'influence dans nos esprits ; de contribuer à le déconsidérer au dehors, de faire savoir qu'il n'est pas la France (ou, si l'on veut, qu'il l'est seul), qu'il n'est pas « toute la France », qu'il n'y a pas de France en ce sens, mais beaucoup mieux, des pays d'Occident capables, une fois libérés du monstre, de tenir belle partie dans l'orchestre. Il faudra aussi en reparler.

Une telle action exige que nous soyons : bien existants, c'est-à-dire pourvus d'un minimum de conscience nationale et de cohésion ; bien connus dans le monde, donc, dès à présent, publiquement revendicateurs ; capables de nous faire entendre, malgré le barrage des agences de presse, de cette presse, et, bien entendu, du pouvoir ; prêts à présenter des

« interlocuteurs valables », c'est-à-dire des émissaires dont ne soient pas mis en doute la compétence et le sérieux.

Si nous ne voulons pas rater la marée, c'est-à-dire le moment de création de l'Europe, il faut nous hâter. La route est longue.

*

Et cela correspond au quatrième stade de tout « mouvement », la mise en jeu de l'influence :

— Pour le développement de l'idée, sa diffusion toujours plus large et plus profonde dans notre propre peuple, et son affirmation externe.

— Pour la préparation de ses cadres subalternes et intermédiaires. Leur mise en place étant le cinquième stade, qu'il ne faut pas précipiter : une administration « fantôme », très utile, ne doit être constituée que d'éléments indiscutés, non pas par les militants, mais par la population. L'échec dramatique des « décolonisations » provient de leur absence, ou, pis, de leur prétention injustifiée.

— Pour l'émergence de chefs formés à ce qui est un véritable métier, capables de siéger dans les assemblées, d'abord locales et françaises, puis internationales, à la Constituante de l'Europe, et, au préalable, de se faire entendre par la presse et par l'édition, etc.

Or, répétons ce leit-motiv, qui écoute-t-on ? Les riches. Les riches d'argent, les riches de fonctions, les riches d'esprit d'entreprise *heureux*, les riches de bonheur d'expression, bien plus que d'idées ; ceux qu'on *va chercher* ou qui savent s'imposer, et non pas ceux qui s'offrent : il ne faut, en ce monde, jamais occuper la position de demandeur, de vendeur, il faut *se faire demander* (ah, si la Bretagne entière pouvait le comprendre...). A ce stade, l'intelligence, le talent intellectuel ou artistique, encore moins la « flamme », si elle est seule, ne suffisent plus. Les « héroïques militants », familiaux et romantiques, admirés de certains (dont je suis), mais, pour les autres, « farfelus » ou « gamins prolongés », doivent, sinon disparaître, du moins être masqués par « ceux du succès ».

L'admirable phrase « je ne crois qu'aux témoins qui se font tuer » est, hélas, une phrase d'aristocrate du cœur et de

l'esprit. Le peuple, lui, et l'adversaire, n'y attachent que bien peu d'importance (à moins de montage de presse), ils croient aux témoins qui ont une « masse », qui représentent quelque chose de tangible, de certain à leurs yeux, une réussite (ou une défaite dudit adversaire), qui jouissent d'une « aura » démontrée et jugée inéluctable. Intérieurement, en tout cas, la seule façon de faire croire à l'interlocuteur que le programme dont on est l'apôtre réussira, est d'avoir, d'une façon ou d'une autre, réussi soi-même.

Pour ce qui est des jeunes, bien danser est assurément d'excellente propagande (y compris envers le danseur lui-même, introduit ainsi dans tout le cycle breton), cet art-sport-jeu amusant (et mixte) attire et retient des recrues, mais ne suffit pas. Le jeune militant, au point où nous en sommes, présente surtout de l'intérêt dans la mesure où il deviendra un homme de valeur. Ses aînés, certes, doivent le former à l'idée bretonne, durcir celle-ci en lui comme un pieu, mais aussi l'amener à s'accomplir. Ils doivent choisir comme « poulains » ceux qui promettent de réussir. A défaut des notables d'aujourd'hui (ci-après), ou en plus, il nous faut les notables de demain.

Ce mot est souvent pris dans un sens restreint qui le trahit. Le « notable » n'est pas seulement le propriétaire terrien (non sans intérêt d'ailleurs, quand il sait gouverner ou guider ses agriculteurs sans s'en faire haïr), ou le « gros industriel » (idem), ou le maire et le conseiller général. C'est quiconque influe, par ses décisions, sur la destinée d'autrui, quiconque est, plus ou moins, écouté professionnellement ou socialement. C'est quiconque est mis en vedette... par autre chose que le ridicule, l'odieux, ou la mode passagère : je ne crois pas que les opinions de Hallyday aient une influence. Le notable, c'est celui qui parle au nom d'une expérience, d'une valeur flagrante, en un domaine respecté. Sans être le chef de clan, ni même notre ancien *ozac'h-meur* (avant que les pères ne se trouvent dans la tragique situation diminuée où les place le changement de civilisation et de techniques ; le respect leur sera rendu : en Bretagne, les « croulants », mot ignoble de gens ignobles, redeviendront les « anciens »), c'est le chef syndical ayant su s'imposer, comme le technicien resté humain (bien plus que le fonctionnaire, toujours suspecté, et à juste titre, puisqu'il n'est que le reflet d'un texte, ou d'un pouvoir), comme le médecin efficace et grand-fraternel, comme l'industriel ou le commerçant habiles (mais honorables), comme l'homme riche.

Aux jeunes, répétons l'« enrichissez-vous » sous la forme : « Réussissez ; montrez que vous êtes capables de faire quelque chose pour vous-mêmes et pour les vôtres, vous en serez capables pour le pays ; et acquérez de l'influence ; c'est ainsi que vous le servirez efficacement ».

L'homme en place n'a pas seulement l'autorité pour convaincre ; il ouvre parfois les portes le plus directement à la propagande. Si l'admirable livre breton de Gwenc'hlan le Scouëzec est paru, c'est parce qu'il y avait un Breton chez Tchou... la plupart des éditeurs parisiens se désintéressant totalement de la Bretagne (je connais la question...). Pour la mer de plaisance, problème analogue, je me suis heurté au même obstacle, jusqu'au jour où l'on a compté des plaisanciers de croisière parmi les directeurs de maisons d'édition.

Quant à « pousser » et aider les autres... Certes, l'idée bretonne doit être (et est déjà) un lien de « mafia », comme Polytechnique ; mais aucun polytechnicien n'est un raté, un lampiste, ou, simplement, un « compatriote », même sachant chanter et écrire le *Bro-Goz*... De même qu'on ne peut « lancer » par la publicité qu'un ouvrage trouvant par lui-même des résonances, on ne peut « pousser », appuyer, « faire démarrer » un compatriote que s'il a de la valeur. Enfin, le « placement » de ces efforts pour l'aider ne sera « rentable » (pour le pays) que s'il trouve ensuite en lui-même les éléments de son succès... qui fera à son tour grossir la boule de neige.

*

Que le succès « fasse passer les idées généreuses » ? Certes, « avoir quelque chose à perdre », du fait que l'on possède, peut rendre plus réticent devant le risque, plus tenté aussi de gagner davantage, donc de ne pas « se compromettre ». D'une façon générale, nous n'en sommes plus là. Il peut, au contraire, y avoir à *gagner*, sinon à prendre la position bretonne totale, du moins à montrer qu'on n'est plus un agneau bêlant, ni un dévot du pouvoir parisien. La peur, ce redoutable frein (ou accélérateur) n'en est pas encore à changer de camp, mais « mollit » rapidement.

D'autre part, on peut penser que « l'embourgeoisement », par l'âge et les fonctions de succès, de l'optique, du « tonus », vers la « sagesse » et la réserve, le désabusement dû à

l'expérience, font souvent oublier, renier même, les enthousiasmes d'enfance. Pendant un moment, oui. Mais il est typique, au contraire, que la plupart des hommes « arrivés », parvenus au sommet de leur carrière, *retrouvent leurs idéaux d'enfance*, et se donnent à eux avec la fameuse « ardeur impitoyable des vieillards ». Dans notre cas, un militant breton vraiment ardent à vingt ans, peut n'être plus ensuite qu'un commerçant ou homme de métier avisé, égoïste (pour lui et la famille qu'il crée), « abêti » de notre point de vue, mais l'expérience montre qu'il redevient, aux environs de la cinquantaine, activement breton, et que beaucoup de vieillards « se trémoussent comme de petites folles » sous l'influx de cet amour — qui, lui, ne défaille pas — en payant de leur activité (libérée), de leur argent et de leur nom. Ayant « enfin la possibilité de dire ce qu'ils pensent », ils sont souvent les plus extrêmes.

Le nom. Avoir fait publier 74 bouquins (bientôt 77) enseigne que c'est bien peu de chose. Oui, et pourtant, une référence. Le partenaire vous a, par hasard, un peu lu, a vaguement retenu le pseudonyme, entendu rapporter une anecdote (fausse) : on n'est plus anonyme, le dialogue peut s'engager. On n'est pas Tartempion. En ce monde, et contrairement aux sornettes des apôtres du « nombre », toute la question est de n'être pas Tartempion. Pour être « reçus », aussi bien à la ferme qu'au château, faites-vous un nom si vous n'en avez pas ! Faites-vous un nom dans l'art, dans votre métier (le sport, c'est trop passager ou trop à l'écart), dans les fonctions électives, dans le syndicalisme ou le « social » ; c'est ce nom, ce tremplin, qui servira votre pays en vous « introduisant », vous et vos idées. Ces idées n'ont guère de portée en elles-mêmes, jetées au visage de l'interlocuteur avec autant de fougue que de manque de références : « Qui es-tu donc, pour me parler ainsi ? Mon inférieur (en tout) ? Mêle-toi de ton boulot. Mon égal ? Tu me casses les pieds. Mon supérieur *en quelque chose*, ne serait-ce qu'en information ? Ah ? Que dites-vous ? »

Il peut sembler cruel de lancer aux paysans « enrichissez-vous ! », au moment où ils s'appauvrissent tragiquement. Et pourtant, ils sont bien en train de s'enrichir : non seulement de colère, enfin créatrice, de conscience d'eux-mêmes et des problèmes, de leur force collective et des duperies cachées sous les affirmations scientifiques ou sociologiques, mais aussi d'une technique, une vraie, expérimentée. Les marins leur

étaient supérieurs, surtout depuis quelque temps, par la nécessité de dominer un bateau de plus en plus complexe, de porter la lourde responsabilité de sa valeur, de sa « rotation » financière, etc. Le tracteur, les coûteuses machines agricoles, font du cultivateur une sorte de patron marin-mécanicien ; son sol lui-même, en se modifiant, s'amendant, changeant d'emploi, devient analogue à une mer mouvante ; il est un navigateur parmi les écueils des capitaux, des rentabilités, des prix, des règlements, des trahisons gouvernementales, ces coups de vent imprévisibles. Oui, la ferme est un grand chalutier. Le paysan, de toute façon, en se cultivant, en progressant dans son métier, s'enrichit — et comment ! — du point de vue de sa valeur d'homme, de notre pays et de notre mouvement.

*

Je pense que tout ce discours peut se résumer en une formule. Notre action actuelle, en ce stade, doit être :

« Convaincre les notables, et de nos convaincus faire des notables. »

Le premier terme est, en somme, le moins aisé, mais celui qui « rapporterait » le plus rapidement ; il faut donc s'y atteler avec le même cœur.

Convaincre les notables ne peut se faire que par l'intelligence. Je ne dis certes pas qu'ils en possèdent tous, qu'ils sont tous capables de la recevoir. Je dis que nous ne disposons actuellement, pour les atteindre, que de notre intelligence, de notre habileté dialectique. Appuyée, non sur des idéologies fumeuses, sur une religion en décomposition (sur le fumier repoussent les graines ? Moi je veux bien), ou sur les théories dépassées d'un juif allemand, mais sur une évidence, notre renaissance (au Pays de Galles, un député nationaliste a été enfin élu aux Communes, nous ne sommes pas seuls). Sur un programme collectif en cours de réalisation, l'Europe, c'est-à-dire la fin du jacobinisme notre assassin. Sur notre foi, bien sûr, mais une foi étayée. A présent, le souci matériel, l'intérêt de chacun, rejoignent notre idéal. Voilà la merveille. C'est le moment d'en user.

Répétons-le, l'Europe des provinces — qui seule a un sens « de chair », non l'Europe des Etats — va se faire. Nous n'y prendrons place que si nous sommes, à l'avance, forts, bien

marqués de notre nom, mais, aussi, riches. Aux tables internationales, on n'écoute pas (autrement que pour des « mouvements de séance » intéressés) les faibles, on s'occupe fort peu des pleurs. On dit, comme dans l'admirable *Guerre de Troie* de Giraudoux : « Que pèses-tu ? ».

Nous pesons l'une des meilleures côtes maritimes, base de pêche inégalable, avancée occidentale, servie par d'insurpassables marins. Nous pesons une agriculture très différenciée, des primeurs, etc. Nous pesons toutes sortes d'éléments particuliers qui, dans le système fédéral, ne sont plus à niveler, mais à exalter pour la richesse et l'âme totales. Nous pesons une des langues et l'une des civilisations les plus nuancées du monde — d'un monde où la nuance va redevenir la valeur essentielle. Nous pesons une foi, nous pesons une âme imaginative, jeunesses rares et précieuses. Nous pesons une résurrection d'hommes blancs, extraordinaire contre-épreuve. Nous pesons un dynamisme, tarte à la crème dont les conférences sont particulièrement friandes, auxquels les peuples vieillissent croient si peu que, lorsqu'ils les rencontrent, ils en ont « plein la vue ».

Mais, tout cela, il faut des hommes pour l'exposer, des hommes pour en imposer la réalité. Des hommes qui ne surgissent pas de l'inconnu. Ayant assez de poids pour barrer la route aux étrangers ou étrançisés qui ne manqueraient pas de voler au secours de la victoire, aux « intermédiaires médiateurs » bien décidés à nous rouler.

Il nous faut des militants qui soient des notables.

Enrichissez-vous !

La fortune de la Bretagne sera la somme de nos fortunes.

A bord, juin 1966.

CHRONIQUES DU TROISIÈME ŒIL

Il s'agit de l'œil que nous essaierons de nous inventer peu à peu pour regarder le monde entier, afin de sortir de notre conditionnement de gens aux yeux crevés par nos princes (francs et pas francs). On trouvera dans ces chroniques une grande variété de sujets et de points de vue. Nous espérons qu'elles donneront naissance à de fructueuses controverses, car nous voulons en faire la partie dynamique de notre revue.

N. D. L. R.

● **NOS ACTUALITÉS.** — L'actualité politique en Bretagne durant cette période des vacances de l'été 1966 reste malgré tout dominée par la perspective des prochaines élections législatives. Si l'on ne sait plus très bien si M. Missoffe doit ou non se présenter à Quimper ou à Brest, si M. Messmer est toujours partant pour Lorient, ce qu'on sait, en revanche, c'est que la Bretagne semble devoir accueillir un certain nombre de personnalités gouvernementales comme candidats à la députation. Le gouvernement pense donc que la Bretagne, malgré d'incontestables progrès de l'opposition lors des élections présidentielles, reste une des terres, sinon la terre, de fidélité du gaullisme. M. Pompidou, le premier ministre et chef de la majorité, a passé « d'agréables vacances en Sud-Cornouaille », mais il a aussi voulu rencontrer tous les députés de la majorité du Finistère. Tout laisse à penser que le problème breton, sans ses aspects économiques et sociaux pour le moins, tiendra une place de choix dans les débats et programmes de la prochaine campagne électorale. En témoignent déjà le discours de M^e Lombard au Congrès de la F.D.S.E.A. du Finistère à Brest et la préparation pour l'automne prochain d'un colloque à Saint-Brieuc sur les problèmes régionaux (dans la lignée du colloque de Grenoble).

C'est ici qu'il faut noter une certaine progression de la démarche. De la constatation de données partielles du problème breton (émigration, tarifs S.N.C.F., difficultés de

commercialisation, etc...) sous son aspect économique, à la prise de conscience globale de ce même problème sous la forme qu'a revêtue la campagne pour l'obtention d'une loi-programme, on passe aux questions de structure qui commencent à être posées : structure politique (institutions régionales). Le gouvernement ainsi que l'opposition ont, ou commencent à avoir, une conception de la région, une politique régionale. L'institution de la C.O.D.E.R. pourrait n'être qu'une étape dans la politique régionale du pouvoir actuel.

Plus en retard est la prise de conscience du problème breton comme problème ethnico-social. Le rédacteur en chef de *Bretagne-Magazine*, réalisant récemment une enquête à Bourbriac, choisi comme exemple de bourg breton, a buté sur d'incessantes contradictions parce qu'il n'a pas pu, ou voulu, aborder cette étude autrement que comme l'étude de l'un des milliers de bourgs de la France... La prise de conscience du problème breton comme problème ethnico-social serait accélérée et la maturation des aspects précédemment évoqués serait plus rapide si la Bretagne n'était pas dominée par le quasi-monopole du quotidien "Ouest-France" (le "Télégramme" ne le cédant en rien du reste à son confrère). Par son cloisonnement en de multiples éditions qui ne recouvrent même pas une donnée géographique locale ou une division administrative, par un incontestable conditionnement à tous les échelons de la rédaction, qui minimise, édulcore, jette au panier, "Ouest-France" est une des clés de l'aliénation ethnico-sociale bretonne. Y a-t-il possibilité d'une évolution de ce côté ? La question doit être posée puisque, sur le plan de la ligne politique générale, l'arrivée de M. Estrangin comme directeur semble avoir abouti, avec quelque décalage dans le temps, à un certain changement d'orientation. Ce fut d'abord l'ouverture d'une Tribune Libre ; il semble qu'elle fut ouverte sans qu'on sache exactement ce qu'on allait en faire. Après déjà plusieurs mois de fonctionnement, son principal but semble avoir été de sonder le lecteur, de voir quelle était sa capacité de réaction sur des sujets très différents ; il est satisfaisant de constater que le problème breton a pu être un des sujets élus de cette tribune. Le deuxième fait, le plus récent, a été — au moment des expériences atomiques du Pacifique — le débat sur la Force de frappe. Plus que le débat, le dossier ouvert pendant cette même période, la présentation des réponses des lecteurs et la conclusion apportée à tout cela ont mérité que le *Monde* signale le fait. Il serait cependant naïf de croire à une évolution pro-

fonde ; mais les symptômes enregistrés doivent nous rendre attentifs : à nous de ne pas oublier que les lettres de lecteurs ont une force de persuasion sans égale sur les rédacteurs en chef et de savoir profiter des moindres velléités de changement du système.

T. O. B.

● **LES TRICHEURS.** — Les Princes qui nous gouvernent, nous les hommes, sont des tricheurs. Ce sont les nouveaux tricheurs. En ont-ils inventé la mode ? Certes pas. Cette sorte de tricherie atteint à l'éternel. Littre définit la tricherie : « La tromperie au jeu ». Le jeu qui nous occupe, c'est celui de la politique internationale, jeu faussement subtil entre les nations les plus marquantes du globe, qui masque la réalité des intentions. La bonne conscience, la morale, l'idéologie servent de paravents à une bonne affaire de gros sous. De temps à autre, et ce n'est pas plus louable, elle apparaît comme une nécessité de politique intérieure.

Depuis la dernière guerre mondiale, les U.S.A. apparaissent comme l'Autriche dans la Sainte-Alliance, le gendarme qui veille au statu quo sur le partage du monde. Ils sont intervenus à Berlin, mais pas en Hongrie, ce qui prouve l'ambiguïté de leur position vis-à-vis de l'U.R.S.S. L'U.R.S.S. a perdu la qualité « d'empêcheur de tourner en rond » numéro un au profit de la Chine, la Chine qui développe son idéologie en essayant de s'appuyer sur une sorte de doctrine de Monroë à l'usage des Asiatiques. C'est la raison pour laquelle l'attitude des U.S.A. a eu une toute autre fermeté en Corée et au Vietnam. La liquidation des empires coloniaux japonais et français en Asie n'a pu se faire en laissant à la Corée et au Vietnam le libre exercice de leur souveraineté nationale ; le partage de ces deux pays selon un parallèle procède de la même logique que celle qui institua le couloir de Dantzig. Ces parallèles sont aussi des murs de la honte. Ils traduisent l'impuissance des grandes nations et sont l'aveu que ces mêmes grandes nations ne souhaitent pas tellement la paix. Si en Corée, l'artificiel s'est installé dans un ordre relatif, il n'en est pas de même au Vietnam. Là, Ho Chi Minh se montra l'adversaire idéal pour les Américains. Pendant de nombreuses années, le Sud-Vietnam fut le pays rêvé pour le développement de cette forme hypocrite de la guerre que l'on appelle la guerre révolutionnaire, à laquelle répond une force antagoniste aussi hypocrite, sous

le masque du soutien ou de l'assistance. Les uns dépêchaient des Américains bien tranquilles, conseillers de tout poil et aussi payeurs ; les autres envoyaient du Nord au Sud leurs spécialistes de la subversion. Tout cela dans la meilleure odeur de sainteté. Quand les catholiques et les bouddhistes s'en mêlaient, c'était l'imbroglio le plus complet. Nous ne défendrons pas les juntes militaires qui imposent au sud un ordre propice à la guerre. Non plus le nord, manipulé par la Chine. Aucun des deux Etats ne résisterait au suffrage universel : les deux malheureux peuples qui pourraient n'en faire qu'un en ont plus qu'assez. L'ordre communiste du Nord-Vietnam ne parvient pas à en masquer toutes les faiblesses. On a réussi à jeter tellement d'huile sur le feu que c'est maintenant au tour du Nord-Vietnam de connaître le massacre des innocents dans une guerre plus classique où les bombardements apparaissent officiellement dans les communiqués et où il n'est plus nécessaire de baptiser Viet-Cong les réguliers du Nord-Vietnam. C'est une nouvelle guerre d'Espagne où l'on fourbit l'arme de demain, avec l'apparition d'un bréviaire de l'intervention et de la non intervention.

L'U.R.S.S. ne se sent pas visée et elle a parfaitement raison. Ses envois d'avions et de fusées, son appui moral, ont pour but essentiel de défendre avant tout sa position de leader du camp socialiste. La Chine, elle, se sent visée et, à n'en pas douter, elle ne se trompe pas. Elle est au bout de la lunette de l'oncle Sam qui n'a pas de différends essentiels avec les Soviétiques. Pékin veut être le chef de file de toute l'Asie et considère l'U.R.S.S. comme une puissance non asiatique. Les incidents de frontières sont fréquents entre les deux pays, les visées chinoises sur l'immense espace sibérien ont été affirmées sans trop de déguisement, la Chine conteste à l'U.R.S.S. sa position de meneur de jeu du camp socialiste : tout cela crée un malaise permanent mis sur le dos des différences idéologiques. On comprend la prudence des voisins qui n'osent prendre une position d'engagement : le roi du Laos en visite officielle à Paris n'a pas suivi le président de la République française dans ses déclarations sur le Vietnam. Le Cambodge, qui recevra la visite de de Gaulle, aura sans doute une position plus nette à côté du chef de l'Etat français : il reçoit une aide économique appréciable de la Chine populaire. En fait, une des clés du problème vietnamien se trouve à Pékin, U Thant le sait bien.

Mais comment engager le dialogue avec un pays de 600 millions d'habitants qui, n'étant pas à l'O.N.U., n'a pas d'existence juridique. Alors, on triche, et tous ceux qui prennent leur bâton de pèlerin en faveur de la paix au Vietnam se rendent au Kremlin, avec des fortunes diverses : de Gaulle avait comme problème majeur la réunification de l'Allemagne, Mme Indira Gandhi se sent surveillée par les soldats chinois à la frontière himalayenne, M. Wilson — accusé à tort d'être l'avocat des U.S.A. — a voulu mettre dans le bilan travailliste un fait positif qui fasse oublier la mauvaise situation économique de son pays.

Et pendant ce temps-là, les portes de la guerre restent toutes grandes ouvertes, un vocabulaire approprié soulage les consciences en n'expliquant rien et endort les opinions publiques. D'ailleurs, ces dernières ne demandent pas mieux — n'étant pas directement concernées — et réservent leur intérêt pour l'automobile, la machine à laver ou les congés annuels. Selon la tendance de chacun on baptise « agression impérialiste » ce que d'autres désignent sous le nom « d'escalade ». Des avions américains sont portés manquants à leur retour de missions de bombardement au Nord-Vietnam mais un humoriste m'a fait remarquer que la France avait bien perdu six Mystères IV en pleine paix, dans une opération de reconnaissance. Quant au chiffre des morts, il n'excite plus une opinion publique indifférente aux dizaines de morts de chaque week-end. Pensez donc, la France a eu, en 1965, 12.311 morts et 291.932 blessés dans les accidents de la route. A part les proches et les compagnies d'assurances, il n'y a personne pour verser un pleur sur eux. Alors, les échos de cette guerre lointaine nous arrivent par ondes affaiblies, si ce n'est à la télévision française — toujours, comme le chef de l'Etat, dans le sens de l'Histoire — pour éviter d'aborder les ennuyeux problèmes sociaux et économiques qui se posent d'une façon aiguë dans un certain nombre de régions de l'hexagone.

Tout se passe comme si les populations sans défense du Sud comme du Nord-Vietnam étaient seules en cause. Les protagonistes du drame s'ignorent. La guerre n'ayant jamais été déclarée — il n'y a plus que l'amour qui se déclare et encore, ce n'est pas sûr — on ne voit pas comment elle pourrait finir. La seconde Guerre Mondiale n'est pas officiellement terminée, les traités de paix n'ont jamais été signés. La guerre est comme Dieu selon le catéchisme de mon

enfance, elle n'a jamais commencé et ne finira jamais. Les règles de la guerre sont bousculées ; sans aller aussi loin que les assauts de politesse de Fontenoy, la guerre observait quelques règles fondamentales. Et c'est à ces règles que les esprits sont attachés et fidèles. Lorsque le Nord-Vietnam décida de considérer les prisonniers américains comme des criminels de guerre, ce fut un beau tollé.

Et les accords de Genève, me direz-vous ? L'absence de tout contrôle institué les rendait caducs au départ. Encore n'étaient-ils qu'une solution toute provisoire. Les bons apôtres dont j'ai parlé précédemment (de Gaulle, Mme Gandhi et Wilson) se retranchent tous derrière les accords de Genève. C'est le retour au statu quo de 1954. Les accords de Genève sont dépassés et ne sont pas souhaités par les antagonistes. Le Sud-Vietnam n'y a trouvé aucune garantie en face des infiltrations communistes : les U.S.A. sont installés dans la guerre et la base de Cam-Ranh est devenue un des premiers ports de guerre du monde. Le Nord-Vietnam, lui, pourrait croire aux accords si la Chine n'avait fait de ce pays une sorte de glacis ; quant à la Chine, la dernière démonstration de masse à Pékin traduit assez ses intentions : un million d'hommes rassemblés pour brûler symboliquement les accords de Genève.

Y a-t-il des lueurs dans ce ciel opaque ? Quelques-unes, bien faibles. La position d'Hanoï dans le chantage aux prisonniers américains ; l'invitation faite à M. Averell Harriman par le prince Norodom Sihanouk de se rendre au Cambodge, à titre privé, alors que ce pays n'entretient plus de relations avec les U.S.A.

Les esprits chagrins me feront remarquer que tout cela fait partie de la condition humaine et de la condition des peuples. C'est vrai mais c'est trop facile. Il y a toujours eu à Rome un Caton obstiné pour réclamer qu'on détruise Carthage et un Sénat pour se laisser faire ; il y a toujours eu aussi à Rome un Caius Gracchus pour reconstruire la ville détruite, parce qu'il aimait les hommes, les cités paisibles et prospères.

PER BOLAZEG.

● **BRETAGNE ET TIERS MONDE** — Le Tiers Monde n'est pas seulement composé d'Etats : si nous dressons un tableau des pays du Tiers Monde, nous observons trois groupes principaux :

- 1° Pays juridiquement reconnus en qualité d'Etats depuis fort longtemps : Amérique latine, pays du Moyen-Orient, Egypte, dont les économies sujettes à des puissances économiques d'Europe ou d'Amérique du Nord, se débattent dans des luttes de revendications d'une majorité pauvre contre une infime minorité riche (collaboratrice de la puissance économique maîtresse). Le pouvoir de cette minorité riche donne à ces pays l'aspect de structures sociales et économiques de style féodal. Les jacqueries incessantes en sont les conséquences visibles sur le continent sud-américain, tandis qu'au Moyen-Orient et en Egypte ces révoltes prennent l'aspect de véritables soulèvements nationaux dans des Etats mal taillés : Druzes, Kurdes, Soudan « égyptien ».
- 2° Pays ayant accédé à l'indépendance politique dans l'époque moderne : Afrique noire, Maghreb, Indes, Irlande, dont les économies subissent une nouvelle emprise des anciennes puissances occupantes. Ces pays se heurtent ou se heurteront à l'agitation sociale révolutionnaire. La libération politique est une chose, l'organisation de la nation libérée en est une autre : mais il est nécessaire de prévoir cette seconde phase tandis que la première s'accomplit. La résorption du chômage est un des problèmes capitaux nécessaires au calme social, au même titre que l'arrêt de la poussée démographique, et que les dangers que représentent les besoins nouveaux créés par l'indépendance et qui seront autant de ferments propices à la seconde vague révolutionnaire.
- 3° Pays encore placés sous la domination politique, économique et culturelle de la puissance occupante : Bretagne, Euzkadi, Ecosse, Corse, Canada francophone, Catalogne, Afrique du Sud, Martinique, Guyane, Somalis, etc... Détaillons dans ce troisième groupe les pays entrés dans la lutte armée contre l'occupant : Angola, Kurdistan, Viet-Nam.

Le dénominateur commun à tous ces pays sous-développés est la lutte qu'ils mènent, non pas contre le « Blanc », contre le « Chrétien » ou contre le « Patron », mais contre les Etats riches : contre les Etats exploités. Que cette lutte s'appa-

rente parfois à une action anti-capitaliste ne prouve pas que leurs promoteurs soient d'obédience communiste, mais plutôt que l'exploitation économique dont ils souffrent reflète crûment, cruellement, le déchaînement des appétits du Grand Capital ou les effets de ses luttes concurrentielles. La discrimination raciale ou religieuse, les luttes sociales, peuvent aider l'action libératrice, mais dans tous les cas ces facteurs ne sont ni déterminants ni décisifs dans le processus de libération des peuples colonisés : ce sont des moyens accessoires, sans plus. En outre, il est évident que le maintien de ces facteurs secondaires, après la libération, serait des plus négatifs sinon des plus dangereux pour les jeunes nations libérées.

Position des pays du Tiers Monde européen, face à l'Europe industrielle : position semblable à celle des pays sous-développés d'Afrique ou d'Asie, placés hier sous la tutelle française ou anglaise, et qui se résume dans l'espoir de l'organisation du Marché Commun et de l'Europe Unie. Cette position mérite d'être examinée de plus près, car elle reflète bien la soumission de fait de tous ces pays pauvres envers les maîtres ou anciens maîtres de leurs destinées.

Lorsque les pays du Tiers Monde (qu'ils aient été ou qu'ils soient encore sous la férule des Etats français, anglais ou portugais) recherchent une solution à leurs difficultés, ils la cherchent toujours dans le cadre politico-économique de l'Etat qui les exploite ou les a exploités : appel à l'Etat français pour l'application du 5^e plan économique en Bretagne, attente d'ouverture de marchés, écoulement des produits agricoles, formation technique ou professionnelle soumettant les futurs cadres à l'obligation d'une connaissance parfaite de la langue de l'Etat riche sollicité, résorption du chômage par l'implantation d'usines (c'est notamment le cas de l'Irlande), conditions exceptionnellement avantageuses pour l'Etat riche : don de terrains, prise en charge de la construction des voies d'accès par la nation pauvre (ou par les municipalités bretonnes), main-d'œuvre bon marché, promesse de laisser libre la circulation des capitaux et des bénéfices, engagements politiques « européens » à la façon gaullienne ou non ; tout, pourvu que le pays puisse survivre.

Ce choix, que font les pays du Tiers Monde dans leurs démarches envers les grands blocs économiques et politiques, est à l'image des influences qu'ils ont subies du temps de leur assujettissement au colonialisme. Il est curieux de constater qu'au moment même où les « blocs » se désagrègent,

certaines des ex-pays sujets renforcent, par leur choix, les positions rigides et précaires du bloc de leurs anciens colonisateurs. A tel point que l'on peut risquer de voir les anciennes colonies françaises soutenir la politique française contre la politique européenne intégrée, contre le Marché commun non gaullien, contre tout ce qui est contre la France éternelle. La même gymnastique de l'échine courbée se produirait symétriquement dans les zones anglophones ; on aboutirait ainsi au spectacle d'un Tiers Monde s'entredéchirant sur des querelles d'Etats riches. Le Tiers Monde fournirait la piétaille (celle qui ne coûte pas cher) au service du bloc francophone, anglophone, ou d'expression latine, etc..., belle revanche du colonialisme.

Malgré toutes ces preuves de « bonne volonté », le marchandage entre le Riche et le Pauvre ne donne pas le résultat escompté : a-t-on jamais vu le Riche baisser ses prétentions devant le Pauvre ? C'est une question de rapport des forces et, dans ce débat, le Riche tient la position forte. Peut-être consentira-t-il à construire une usine de... montage, employant le plus souvent une main-d'œuvre féminine (cela n'est-il pas vrai en Bretagne), ou accordera-t-il des matières premières de troisième qualité pour l'usine construite à grands frais et sacrifices par le pays pauvre ; c'est que l'Etat riche ne pardonne pas à ce pays de pauvres de vouloir, ou d'avoir voulu, se séparer de Sa Gracieuse Majesté ou du Glorieux Hexagone. Cette audace ne lui sera jamais pardonnée : le prix se paie en liberté.

La collaboration entre le Riche et le Pauvre est une duperie. Imaginons que tous les Etats européens acceptent, dans un avenir lointain, de « s'intégrer » totalement sous la direction unique d'un gouvernement européen élu au suffrage universel ; quel serait le rôle de la Bretagne, de la Catalogne, etc..., et même de l'Irlande, dans cette grande famille européenne ? Révons que cet accord imprévisible se soit produit ; notre nation bretonne obtiendrait-elle des droits politiques particuliers ? On peut en douter, car les droits politiques particuliers sous-entendent la possibilité du droit de veto, si les intérêts de la nation « minoritaire » sont menacés par les nations « majoritaires ». Si ce droit de veto n'est pas accordé, les droits politiques particuliers comportent le droit de sécession. A défaut de l'un de ces droits (veto ou sécession), les droits politiques particuliers sont inexistantes, chacun le sait. La concentration industrielle, inévitable dans la lutte concurrentielle entre capitaux européens, se terminerai-elle dans

cette fusion européenne ? Rien ne permet de l'envisager. Rien, ni personne, y compris les chevaliers d'industrie : la lutte concurrentielle ne peut se terminer qu'au stade du monopole absolu. Dans ces conditions, la déconcentration pourra-t-elle s'effectuer sans danger pour les industriels qui y consentiraient ? Non ; à moins qu'ils ne trouvent dans les zones sous-développées une main-d'œuvre à bon marché. La situation sociale et humaine de ces zones ne serait guère plus brillante que de nos jours ! Cette déconcentration industrielle à caractère colonialiste n'avancerait en rien les pays sous-développés, qu'ils soient européens, africains, etc..., et la Bretagne se dépeuplerait comme aujourd'hui.

L'importance du « mouvement historique » de l'Europe unie dans ces conditions ne semble être, en dernière analyse, qu'une marche accélérée vers le monopole économique absolu, doublée d'un retour pur et simple de la grande épopée coloniale. *Nos intérêts sont donc beaucoup plus proches de ceux des pays du Tiers Monde d'Amérique, d'Asie ou d'Afrique, que de ceux des Etats européens.* L'Europe (gaullienne ou intégrée) ne peut être, en aucun cas, une voie de salut pour les pays sous-développés.

L'Europe unie (des peuples), vieux rêve irréalisé, ne peut être envisagée qu'à très longue échéance et à la condition préalable de l'accession à l'indépendance politique de tous les peuples d'Europe dits « minoritaires » ; l'étouffement des monopoles capitalistes et leur éclatement s'opéreront à partir de cette période, soit par la poussée extérieure des peuples pauvres (dont le nôtre), soit par la poussée intérieure sociale de ces puissances riches. Le monde se trouvera alors devant un vaste travail de réorganisation économique et sociale car le problème du sous-développement ne peut trouver sa solution sur un continent, indépendamment des autres. Régler les problèmes « européens », en espérant la construction d'une sorte d'association de peuples européens autonomes, n'est pas régler les problèmes du Tiers Monde d'outre-Europe ; et vice versa. Le Tiers Monde est un bloc de problèmes, identiques quant au fond.

Il nous faut donc reviser notre position politique envers l'Europe industrielle et reprendre le problème dans son contexte mondial. Contexte mondial dans lequel il faut incorporer le problème de la faim endémique, des famines brutales, des poussées démographiques et des besoins nouveaux créés dans les populations par la production industrielle : automo-

biles, transistors, réfrigérateurs, télévision, etc... (il est à remarquer que ces « besoins nouveaux » sont sentis profondément par les peuples pauvres quels qu'ils soient). Ces « besoins » s'adressent plus à l'individu qu'à la collectivité (tandis que les besoins réels des peuples souffrant du sous-développement économique ne sont pas individuels, mais collectifs). La sujétion économique du Tiers Monde à l'Europe industrielle lui a fait chercher la voie du salut dans le seul cadre européen du mouvement historique, alors que le mouvement historique authentique, caractéristique de l'histoire du XX^e siècle, est précisément celui du Tiers Monde lui-même. Nous allons chercher ailleurs ce que nous possédons en nous-mêmes. *Notre voie de salut n'est pas européenne : elle est mondiale.* L'infime question de l'Europe unie ne peut se résoudre qu'à partir d'une nouvelle répartition des richesses entre tous les pays du Tiers Monde, dont le nôtre.

Nous sommes, nous-mêmes, le « mouvement historique ». Dans ces conditions, nous n'avons rien à craindre d'être accusés de nationalisme étroit, rétrograde, à l'heure où les Etats riches d'Europe, les régimes, les civilisations, se séparent toujours plus nettement les uns des autres. Les Russes, les Allemands, les Algériens, les Chinois, les Français, etc... sont bien trop fiers de leur nationalité, pour que nous ayons à être moins fiers qu'eux d'être Bretons, Gallois, Ecossais, Basques, Irlandais ou Catalans. La marche du Tiers Monde passe d'abord par le nationalisme : « plus je suis internationaliste, plus j'aime mon pays ». Miser sur la mansuétude de la France, de l'Angleterre, du Portugal ou de l'Europe des industriels équivaut à soigner le blé malade avec des charançons. Miser sur un des blocs colonisateurs, sous quelque masque qu'il se camoufle, c'est miser sur un tocand, sur un vieux canasson ; ces matériaux-là sont pourris, il faut bien le reconnaître. Cette confiance naïve, toute imprégnée de bonne foi, est caractéristique des pays sous-développés, des pays du Tiers Monde. Et puis, il y a des habitudes, des relations quasi-physiques, qui sont longues à effacer. La colonisation marque un peuple comme le fer rouge marque le forçat. La libération d'un peuple ne peut être seulement politique, elle doit être aussi une libération morale : c'est là où se retrouve la dignité de l'être humain.

G. LE NANTAIS.

● **GWYNFOR EVANS** — Ar Vro a signalé (N^o 37, p. 47) que le Parti Nationaliste Gallois avait bien résisté à la poussée travailliste qui a marqué les élections générales du 31 mars et qu'il avait progressé dans plusieurs circonscriptions. C'était le cas à Carmarthen, où Gwynfor Evans était passé de 11,6 % des voix en octobre 1964 à 16,4 % en mars 1966.

Le siège était tenu pour les travaillistes depuis 1957 par Lady Megan Lloyd George qui avait, elle, quitté le Parti libéral pour le Parti travailliste ; le prestige de son nom avait entraîné une partie des électeurs libéraux. Lady Megan est morte peu après sa réélection et une élection partielle a eu lieu le 14 juillet dans le comté de Carmarthen ; en voici les résultats comparés à ceux du 31 mars :

	14/7/1966		31/3/1966	
Gwynfor Evans (Plaid Cymru)	16.179	39 %	7.416	16,1 %
Parti travailliste : Megan Lloyd George le 31/3 -				
Gw. P. Davies le 14/7	13.743	33 %	21.424	46,2 %
Hywel Davies (libéral)	8.650	21 %	11.988	26,1 %
Simon Day	2.934	7 %	5.366	11,6 %

Gwynfor Evans a emporté le siège à la surprise générale ; une majorité travailliste de 9.233 voix a été remplacée par une majorité nationaliste de 2.436 voix.

La Presse anglaise prévoyait en effet la victoire du candidat travailliste qui n'avait certes pas la popularité personnelle de Lady Megan, mais qui devait normalement conserver une partie des voix autonomistes, car Gwilym Prys Davies est un écrivain de langue galloise, ancien membre du Plaid Cymru et qui s'est affirmé partisan de l'autonomie au cours de la campagne électorale. Les libéraux espéraient au contraire qu'une partie des électeurs libéraux restés fidèles à Lady Megan reviendrait à leur candidat.

Les journaux anglais (l'Observer, le Guardian, le Times) reconnaissent tous cependant que par sa personnalité Gwynfor Evans l'emportait sur tous les autres candidats et qu'il était « exceptionnellement capable » (« Times »). Ivan Yates écrivait dans l'Observer du 10 juillet : « S'il se présentait cette fois comme libéral et s'il n'y avait pas de candidat nationaliste, Gwynfor Evans serait le candidat favori » ; comme ce n'était pas le cas, Yates prévoyait une victoire travailliste.

La défaite du Labour a, au contraire, été lourde : « Le comté de Carmarthen a voté pour l'autonomie (Home Rule) », a reconnu le Times.

Quelles sont les causes de ce succès nationaliste qui a provoqué un choc dans les états-majors des partis ?

1°) Il faut d'abord rappeler qu'il s'agit d'une élection partielle, que le Plaid Cymru a bénéficié des mêmes facilités que les autres partis à la radio et à la télévision et que les électeurs votent plus facilement selon leurs convictions profondes quand il ne s'agit pas de choisir le gouvernement qui siègera à Londres.

2°) Le déclin du Parti libéral continue ; il y a cinquante ans, presque tous les députés gallois étaient libéraux ; depuis le 31 mars, il n'y en a plus qu'un seul. A Carmarthen les voix libérales ont diminué à chaque élection, passant de 24.000 voix en 1955 à 8.650 le 14 juillet ; si le Plaid Cymru parvient à attirer une grande partie des électeurs libéraux, il pourra faire élire d'autres candidats aux prochaines élections.

3°) Une désillusion croissante envers le Parti et le Gouvernement travaillistes apparaît : non seulement les promesses faites par le Parti lorsqu'il était dans l'opposition n'ont pas été tenues, mais le gouvernement Wilson accélère la fermeture des mines et des voies ferrées secondaires, prend des mesures qui défavorisent l'agriculture galloise et 29 vallées du Montgomeryshire sont menacées du sort de Trywerin et de Chywedog.

4°) Les Gallois prennent de plus en plus conscience du déclin économique et démographique de leur pays (les comtés de l'ouest et le Carmarthenshire sont particulièrement menacés), et des progrès de l'anglicisation ; on assiste donc à une renaissance du sentiment national, comme en Ecosse, et pour les mêmes raisons.

C'est en définitive par cet ensemble de facteurs cristallisés dans la renaissance du sentiment national que l'on peut expliquer l'élection de Gwynfor Evans, et non pas seulement par le fait que le vote « personnel » dont bénéficiait Lady Megan aurait été transféré sur lui (explication avancée par le correspondant du *Monde*, 16 Juillet), car comment expliquer alors les gains de voix aux élections précédentes et le fait que Gwynfor Evans a, le 14 juillet, enlevé des voix à tous les partis et pas seulement aux travaillistes.

L'élection a d'ailleurs été suivie d'une tournée triomphale, drapeaux gallois au vent, et le nouvel élu a été accueilli partout avec enthousiasme.

Cette élection n'a pas été mal accueillie par les grands journaux anglais ; le *Times* et l'*Observer* espèrent que l'entrée d'un nationaliste à la Chambre des Communes calmera les esprits et freinera les progrès de l'extrémisme ; l'Armée Galloise de Libération (Free Wales Army) a d'ailleurs annoncé une trêve. Interrogé à ce sujet, Gwynfor Evans a répondu : « Cela ne dépend pas de nous, cela dépend du gouvernement que les gens aient recours à des moyens violents. Le gouvernement ne prend rien au sérieux tant qu'on ne fait rien sauter et qu'on ne tire pas des coups de fusil ».

Cette élection est un succès encourageant pour le Plaid Cymru, qui a consacré beaucoup d'efforts aux campagnes électorales ; le premier candidat présenté en 1929 n'avait obtenu que 609 voix ; en 1935 un candidat obtenait 2.534 voix. Depuis 1945, le Parti a augmenté le nombre de ses candidats avec une assez belle régularité :

1945	7 candidats	13.638 voix
1950	7 candidats	17.580 voix
1955	11 candidats	45.119 voix
1964	23 candidats	69.504 voix
1966	20 candidats	61.235 voix

Mais jusqu'ici aucun siège n'avait pu être emporté aux élections générales. Par contre le Plaid Cymru a un certain nombre de conseillers dans les conseils municipaux et les conseils de comté. Cette tactique avait pourtant été critiquée et provoquait un sentiment de frustration ; une partie des jeunes nationalistes se ralliait alors à l'emploi de méthodes violentes (la « Free Wales Army »), tandis que certains adhéraient au « Labour Party » en invoquant des raisons d'efficacité ; quatre députés travaillistes sont d'anciens membres, et même d'anciens candidats, du Plaid Cymru et un certain nombre d'autres députés travaillistes se disent favorables à l'autonomie ; cette tactique a été payante pour le Parti travailliste qui a pu ainsi, en enlevant des voix aux nationalistes, gagner ou conserver plusieurs sièges où l'écart entre les candidats était faible ; mais il ne semble pas que ces nouveaux députés aient pu obtenir des concessions importantes pour leur pays ; la discipline du Parti les a peut-être annihilés, les députés sont peu intervenus (contrairement aux députés écossais) en faveur des revendications galloises au cours des débats aux Communes ; ils sont devenus des « Gallois de Whitehall ».

Il est même paradoxal de constater que ce sont les gouvernements conservateurs qui ont, ces dernières années, fait le

plus de concessions aux revendications galloises. Les conservateurs ont créé le Ministère des Affaires Galloises (confié ensuite à un Ministre d'Etat), institué une capitale, reconnu le Pays de Galles comme unité économique, formé le Comité Hughes-Parry pour étudier le statut de la langue galloise. Ces concessions n'ont été faites que devant la renaissance du sentiment national et les progrès du Plaid Cymru. Les candidats du Plaid ne jouent pas un rôle inutile, car les campagnes électorales permettent un effort de propagande et sensibilisent l'opinion aux revendications galloises ; elles obligent aussi les autres partis à prendre position, surtout dans les circonscriptions électorales « marginales » où la majorité est faible. La présence de Gwynfor Evans aux Communes va permettre aux revendications nationales galloises de se faire entendre, et va stimuler les députés travaillistes gallois. La politique économique de déflation entreprise par le gouvernement Wilson va avoir des conséquences plus graves pour le Pays de Galles et l'Ecosse que pour l'Angleterre, le chômage va y augmenter davantage.

Gwynfor Evans l'a déjà annoncé dans un discours prononcé le 30 juillet au congrès annuel du Plaid : « Le chômage sera au Pays de Galles le résultat de la politique économique, militaire et étrangère du gouvernement anglais », et il a attaqué le « socialisme wilsonien ».

Il est donc possible que les élections du 31 mars 1966 marquent le point culminant de l'influence travailliste au Pays de Galles, le « Labour Party » suivant à trente ans de distance le destin du Parti libéral. Dans ce cas, l'élection de Carmarthen ouvrirait une nouvelle période dans l'histoire du Pays de Galles.

P. P.

A paraître dans notre prochain numéro : une interview de Gwynfor Evans par notre correspondant particulier.

● **OU VA L'IRLANDE DU NORD ?** — L'Irlande a dû accepter en 1921 la « Partition » à contre-cœur : six comtés ulstériens sur neuf sont devenus l'Irlande du Nord, province autonome du Royaume-Uni. Ce partage a eu des conséquences désastreuses pour l'Irlande : en enlevant à l'Irlande indépendante la seule région industrielle de l'île, elle a contribué aussi à renforcer l'emprise de l'Eglise catholique sur la Répu-

blique, ne serait-ce que parce que 94 % de la population y est catholique.

Ce partage est le résultat d'une situation coloniale : les Irlandais ont été au XVII^e siècle dépossédés de leurs terres et dans le Nord des dizaines de milliers de colons anglais et écossais ont été implantés par Cromwell. Les descendants de ces colons sont devenus majoritaires dans une partie de l'Ulster et ils sont restés « loyalistes », c'est-à-dire fidèles à l'Angleterre, assurant leur position dominante dans le pays. Leur hostilité au nationalisme irlandais, à l'autonomie, au catholicisme est restée des plus violentes et a paru même, en 1913, l'emporter sur leur fidélité à l'Angleterre : « Home Rule means Rome Rule » (l'autonomie signifie le pouvoir donné à l'Eglise romaine). On peut comparer leur attitude à celle qu'auraient eu les Pieds Noirs d'Algérie s'ils avaient pu obtenir le partage du pays. L'identification entre religion et nationalité (qui n'a cependant pas été générale ; plusieurs des grands leaders nationalistes étaient protestants, entre autres Wolfe Tone, Robert Emmet, Parnell, Douglas Hyde) a abouti à créer deux peuples ; on peut même dire que la religion en Irlande du Nord est une nationalité et implique un choix politique. Les Protestants portent en général des noms anglais (parfois écossais), arborent l'Union Jack, décorent leurs maisons avec des portraits de la reine et de Guillaume d'Orange, chantent les ballades qui évoquent la bataille de la Boyne (Guillaume III d'Orange a écrasé l'armée catholique en 1690 sur les rives de la Boyne) et votent pour le Parti unioniste. Les Catholiques portent des noms gaéliques, ont les ballades patriotiques du Sud, arborent des photos du Pape et le drapeau tricolore de la République (qui porte pourtant une bande orangée destinée à symboliser les Protestants de l'Ulster). Les catholiques ne sont qu'une minorité, un peu plus du tiers de la population, mais les protestants vivent cependant dans la crainte que les catholiques, qui ont une plus forte natalité, ne viennent à les submerger, et cela d'autant plus que la réunification est un objectif que n'oublient ni les catholiques nationalistes du Nord, ni la République d'Irlande.

L'Armée Républicaine Irlandaise (l'I.R.A. clandestine) a bien tenté d'utiliser les moyens qui avaient réussi en 1916 et en 1918-1921, le terrorisme et la guérilla, mais ces tentatives héroïques ont échoué, car en Irlande du Nord les catholiques étaient minoritaires et le gouvernement de la République ne voulait pas être entraîné dans un conflit.

La majorité protestante de l'Ulster a donc réussi jusqu'ici à maintenir le statu quo et tout est organisé en Irlande du Nord dans ce but. L'autonomie, à laquelle les Unionistes étaient hostiles quand il s'agissait de l'accorder à toute l'Irlande, est devenue au contraire le moyen le plus efficace pour maintenir le statu quo.

L'Irlande du Nord a en effet son Parlement et son Gouvernement qui siègent près de Belfast, à Stormont Castle, et elle élit aussi 12 députés qui siègent à la Chambre des Communes.

Le pouvoir n'a cessé d'être entre les mains du seul Parti unioniste (Ulster Unionist Party) et celui-ci est contrôlé par l'Orange Loyal Order, une organisation qui a des « loges » dans toutes les localités.

Le Parti unioniste et les Loges orangistes ont organisé un système de discrimination contre la minorité catholique et nationaliste ; les circonscriptions électorales sont toujours découpées de façon que la minorité ait le moins d'élus possible et qu'elle ne puisse obtenir le pouvoir même lorsqu'elle est en majorité. Il est en effet très important pour les Unionistes de conserver le pouvoir à tous les échelons, car les conseils municipaux et les conseils de comté jouent un rôle important ; ils imposent la discrimination dans le domaine du logement et celui de l'emploi ; la priorité est donnée partout aux unionistes ; lorsque des logements sont réservés aux catholiques, ils sont construits dans les circonscriptions municipales où la majorité est déjà catholique ; au niveau de la province, les crédits sont répartis très inégalement et les grands projets publics prévus par le gouvernement sont toujours destinés aux villes ou aux régions à majorité protestante ; comme la direction de l'économie est aussi entre les mains des Orangistes, il est facile d'imaginer les résultats de cette politique systématique : la proportion des fonctionnaires catholiques est faible et elle diminue encore quand on s'élève dans la hiérarchie ; le taux de chômage est élevé chez les catholiques. La population catholique est ainsi contrainte d'émigrer, ce qui explique que son pourcentage n'augmente pas dans la population totale malgré une natalité plus forte (42 % des enfants naissent dans les familles catholiques, qui ne constituent que 34 % de la population). Il s'agit donc d'une sorte d'« apartheid », mais dont les Orangistes nient l'existence.

La discrimination s'accompagne d'ailleurs d'une ségrégation de fait ; les deux populations coexistent sans se mêler, on a pu dire que la discrimination n'était pas seulement une tradition politique en Ulster, mais un mode de vie. L'intolérance

est aussi répandue chez les catholiques, mais ceux-ci sont les victimes du système et n'ont pas les moyens d'imposer leurs préjugés.

Le système est donc rodé, il fonctionne depuis 45 ans et il ne semble pas jusqu'ici que rien puisse le modifier, la peur de la domination catholique soudant la masse de la population protestante au régime (il existe une infime minorité de protestants nationalistes), la population catholique étant réduite à l'impuissance et forcée d'émigrer, et les tentatives de l'I.R.A. ayant échoué.

Depuis quelque temps cependant, un certain nombre de faits sont survenus qui font espérer que la situation commence à changer ; comme dans tous les systèmes politiques et sociaux rigides, les premiers changements sont importants car ils peuvent entraîner la formation d'un processus cumulatif.

Le capitaine TERENCE O'NEILL, premier ministre de l'Irlande du Nord depuis 1964, a compris que son pays devait évoluer et que le progrès économique et social était entravé par la discrimination et le climat d'hostilité réciproque ; il a donc décidé de libéraliser le régime et d'entreprendre un rapprochement avec la République d'Irlande.

TERENCE O'NEILL et SEAN LEMASS, respectivement premiers ministres des deux parties de l'Irlande, ont échangé des visites à Belfast et à Dublin, ce qui paraissait impensable ; le rapprochement est d'ailleurs encouragé par le gouvernement britannique et favorisé par le nouveau climat oecuménique entre catholiques et protestants.

Il reste encore bien limité mais la coopération se resserre sur le plan économique, accélérée d'ailleurs par l'accord de libre-échange anglo-irlandais. Le ministre du Commerce de l'Irlande du Nord doit se rendre à Dublin au cours de l'été pour conclure des accords économiques. Beaucoup estiment que ce rapprochement aura nécessairement des conséquences politiques, mais cette évolution qui commence a provoqué une réaction violente en Irlande du Nord dans une partie de la population. Les extrémistes ont trouvé un leader, le révérend IAN PAISLEY, « modérateur » de l'Eglise presbytérienne libre (petite Eglise dissidente qu'il ne faut pas confondre avec l'Eglise presbytérienne d'Irlande du Nord). Cet homme, d'une énergie remarquable et de grand talent oratoire, s'élève contre la politique du capitaine O'NEILL et de son gouvernement, qu'il accuse de trahison. Il tente d'entraîner ses compatriotes dans un climat de guerre sainte et il a acquis une popularité certaine. Beaucoup le considèrent comme l'homme choisi par

Dieu pour sauver la nation du papisme : « Dieu sauve la Reine et Paisley », peut-on lire sur les murs.

La presse anglaise s'inquiète des progrès du « Paisleyisme » que certains traitent de quasi-fascisme ; ces inquiétudes ne sont pas vaines, car une vague de violence a déferlé sur Belfast à la fin du mois de juin : des bombes ont été lancées, le feu a été mis à des bâtiments publics, des émeutes ont éclaté, des nationalistes ont été assassinés de sang-froid ; le député travailliste républicain (donc catholique et nationaliste) de Belfast-Ouest a reçu des menaces de mort et doit être gardé par la police ; des incidents ont eu lieu pendant la visite de la reine et pendant la journée du 12 Juillet, qui est en somme la fête nationale des Orangistes, mais une journée de deuil pour les Catholiques : c'est l'anniversaire de la bataille de la Boyne, marqué chaque année par des défilés monstres et des feux de joie. Le gouvernement de Belfast a réagi avec énergie : une organisation paramilitaire, l'Ulster Volunteer Force, a été dissoute, des mesures de police extraordinaires ont été prises pour éviter les troubles, le Révérend Paisley a été lui-même arrêté et condamné à trois mois de prison. La situation était grave, car les émeutes auraient pu entraîner des représailles nationalistes et une reprise de l'activité militaire de l'I.R.A. Les événements d'Irlande du Nord ont amené un certain nombre de députés britanniques à réclamer une intervention du gouvernement Wilson en Irlande du Nord ; près d'une centaine de députés travaillistes soutiennent en effet une campagne pour la démocratie en Ulster.

Il faut remarquer qu'aucun gouvernement britannique n'est intervenu en Irlande du Nord depuis 1921. Chaque fois qu'un député travailliste (en général d'origine irlandaise) a proposé un débat sur le problème de la discrimination contre les catholiques en Ulster, cette proposition a été repoussée par le Speaker, à la demande des députés unionistes, car il s'agissait d'affaires relevant de la compétence du gouvernement de Belfast ; la discrimination s'exerce en effet dans l'enseignement, l'emploi, le logement, les services sociaux et le gouvernement local.

Les députés partisans d'une intervention font remarquer que l'article 75 de la Constitution de l'Irlande du Nord la rend possible ; cet article prévoit en effet que malgré l'établissement d'un Parlement en Irlande du Nord, l'autorité suprême du Parlement britannique demeure inchangée.

Cette intervention demeure cependant improbable, le gouvernement Wilson ne veut pas se créer de nouvelles

difficultés, car il risquerait de refaire contre lui l'unité des protestants modérés et extrémistes. Une entrevue entre les premiers ministres a eu lieu le 5 août, et il semble qu'O'Neill ait persuadé Wilson que toute intervention du gouvernement britannique serait néfaste et qu'il était lui-même le seul capable de libéraliser progressivement l'Irlande du Nord : T. O'Neill a également défendu l'autonomie du Pays de Galles et de l'Ecosse. Il a déclaré aux journalistes qu'il était difficile de discuter des problèmes de l'Ulster avec les Anglais, car ils ne comprennent pas la situation.

Térence O'Neill pourra-t-il briser la réaction et reprendre sa politique de libéralisation et de rapprochement avec la République d'Irlande ? Telle est la question qui se pose à court terme, et la réponse dépend de la signification du « Paisleyisme » ; s'agit-il seulement d'une réaction d'arrière-garde ou bien est-ce le signe avertisseur de l'opposition de la population protestante à tout changement ? Il est certain en tout cas qu'O'Neill et son gouvernement vont se montrer plus prudents. La politique menée par O'Neill est cependant la seule possibilité de changement.

La ballade " The Shan Van Voght " (La vieille, symbole de l'Irlande, cf " An Hini goz "), qui remonte à la révolte de 1798, disait fort bien :

« *But what will the Orangemen do
But throw off their red and blue...* »

« Mais il ne restera plus aux Orangistes
Qu'à laisser choir leur Rouge et bleu... (l'Union Jack) ».

Cela ne sera pas facile.

P. P.

● **UNE PETITE IRLANDE D'ÉTÉ** — Pas seulement ce qu'on voit, mais comment on le voit : la mémoire n'arrête pas de boucler ses boucles ; les glaçons d'un passé familier se mettent à fondre dans l'alcool de l'étrangereté, les phrases d'irlandais à tomber en perles que personne ne ramasse. On est là, à moins que là ne soit on, et qu'il ne s'agisse d'un retour d'exil.

Le temps qu'il fait, de Toussaint au mois d'Août, se lève tard sur de longs crépuscules : conduite à gauche, les essuie-glaces, les sens uniques, on reprend son œil rond de caméra et son goût pour le suspense : à l'endroit, des surprises, à

l'envers, des additions, des signes plus, et à demain les conclusions.

Le lendemain, justement, la surprise vient du couvent d'autrefois (1931) où une mémoire de 75 ans, verte comme un houx, sort, en français, avec de grands éclats de rires, tout ce que faisait et racontait celle dont il faut bien me rappeler que je descends, et qui avait assez d'opinions pour lui durer neuf vies « Vous en savez assez maintenant pour la faire se tenir tranquille quand vous vous disputerez ». Au plus profond, coup de re-connaissance : on est pareilles, la vieille mémoire qui me voulait « ladylike » et moi : rien ne se jette, tout sert en ménage aux peuples de pauvres — pas question d'oublier quoi que ce soit.

Dans la caisse à savon qu'est toute voiture, on ne bouge pas, les pays bougent, les essuie-glaces se surmènent, et on arrive le soir comme en rêve au point fixe désiré : les Blaskets sont là, ça s'appelle Dunquin, à côté c'est Ballyferriter, et là-bas en Sorbonne, c'est Marie-Louise Sjoestedt (plus Marie-Louise que Sjoestedt) auteur de la « Phonétique d'un parler irlandais de Kerry » qui commence à faire tourner la roue-carillon du destin en disant : « Mais bien sûr que je peux mettre mes leçons d'irlandais le samedi au lieu du mercredi ». Tout le monde se retrouve là : elle, que j'entends après un si long silence dire « Ah ! oui » comme elle disait en tournant la tête pour rire, et Peig Sayers, qui a laissé son livre, elle, et n'a pas à compter sur l'Atlantique pour revivre, le temps d'un coup d'aile. Ainsi, ses souvenirs de la guerre :

« Il y avait un homme ici à ce moment-là qui sentait la poudre partout où il allait. Tous les vents lui amenaient l'odeur de la poudre. »

« Un homme courait. Je n'en revenais pas. C'est si rare de voir un homme courir. »

« La rue St-Jean brûle à Dunquin. Enfin, enfin, le sang coule à notre porte. »

Et sa joie qui éclate à l'idée d'une mort possible :

— Ma pauvre fille, si toi ou moi nous mourons dans cette guerre, tu ne crois pas que d'autres y mourront aussi qui sont meilleurs que nous ?

Les Anglais débarquent aux Blaskets et sa fille s'étonne de la trouver assise à table :

— Mais je mange, ma fille. Si c'est la mort qui vient, faut des forces, la route est longue.

Quand son mari la supplie de décrocher les portraits des martyrs de 1916, elle ne veut pas, d'abord par principe, et ensuite parce qu'ils sont trop bien fixés au mur.

Les Anglais arrivent et elle rit malgré elle, parce qu'ils ne parlent pas irlandais et qu'ils en sont tous réduits à un langage de sourds-muets.

Les Anglais repartent, on se retrouve entre soi et la voisine dit :

— Tu as vu ces peaux noires, on aurait dit qu'ils avaient passé leur vie dans une cale de bateau.

— Sur mon âme, la peur que tu avais ne t'a pas empêchée de t'en remplir les yeux, dit Peig, et s'en souvient, et doit rire à l'idée que ça y est, c'est fait, c'est attrapé maintenant, c'est dans le livre : on les verra, les yeux de la voisine qui sont sur les Anglais, et ne s'en détachent pas tout de suite.

A Ballygeary, village gaélicisant, un grand panneau de bois — on est forcés de s'arrêter parce que des autocars amènent justement de petits Dublinois encore endimanchés aux cours d'été de gaélique — et on lit une longue injonction de l'évêque, qui signe en irlandais mais s'exprime en anglais, pour rappeler aux gens du village qu'eux le savent, l'irlandais, et pourquoi donc alors ne le parlent-ils pas ? L'année prochaine, quand il reviendra pour la confirmation, l'évêque espère etc., sur un ton dix-neuvième siècle.

Les odeurs archaïques de Dublin : on s'arrête, on devient son nez, pas la peine : tourbe, crottin, choux verts, poussière, misère ? Les longs pardessus qui pourraient marcher tout seuls, les loques qui sèchent sous la pluie, les souliers percés, les enfants qui travaillent et ceux qui jouent sans jouets, et leurs mères comme des reines de pirates en tenue de combat. Un jour, une petite fille vient sonner à la porte. Elle a des nattes bien tressées, neuf ans, des taches de rousseur. Elle allait partir, elle revient, elle ravale sa timidité et elle dit : « coppers » — on lui donne la monnaie qu'on a dans la poche et elle s'enfuit, et on dit : c'est ça la Révolution ?

Naturellement, illico, on se dédouble, on se dit « dousik », on se dit « gouestad, gouestad », « easy now », car on se sent coupable : d'être d'ici, de ne pas en être, de préparer sa révolution, d'en être encore à la préparer, etc... et on se met à tourner autour du mot révolution en cercles concentriques, en spirales celtiques.

La grosse différence entre eux et nous, c'est qu'ils ont été

conquis par les Anglais et nous par les Français. Dans un pub, on est pris, collés par hasard au centre de la musique : un violon, une guitare, une flûte, et tant que la musique dure, on est dissous, on disparaît. Surnageant enfin, la tête hors de l'eau dans une bière, la flûte (« he is shy, he is bashful ») nous parle — comme maintenant n'importe quel Anglais parle à n'importe qui. C'est un étudiant. Il vient ici pour se débarrasser, dit-il, de ses inhibitions — mais il n'aime pas les Irlandais. « There is something wrong with them », quelque chose qui ne tourne pas rond chez eux. Tout à coup, on voit : ces Anglais — ces Anglais, sturdy, dogged, slogging — n'importe quelle qualité peut-être, mais leur force, c'est de ne pas comprendre. Comme dit Cruise O'Brien, les malheurs des Irlandais leur ont toujours paru à la fois imaginaires et bien mérités. De loin. *Noli me tangere*. Les Français nous ont empoisonnés nous autres, à l'intérieur, de l'intérieur — mais le vaccin, on l'a, on comprend, on a appris à comprendre, il suffit d'inventer un vrai contraire, un contraire perpendiculaire et pas parallèle, un contraire qui bouleverse l'alphabet au lieu de prétendre qu'après avoir parcouru le calvaire de a à z, il ne reste qu'à revenir de z en a.

Rajout à l'article de P. P. sur l'Ulster, un bout de poème de Roy McFadden « Je ne veux pas danser » :

Je suis d'Irlande du Nord, né

Derrière un matelas qui bouchait la fenêtre

Juste à l'heure où l'amour et la haine en se tirant dessus

Plaquaient un cadavre contre notre barrière...

et un mot d'un homme d'affaires de Dublin : « Mais l'Angleterre sera forcée de brader l'Ulster d'ici peu, ça lui revient trop cher. »

Interviews à droite, à gauche, souvent plus à gauche qu'à droite, car il faudrait interviewer des chevaux, des bourgeois, des dames en chapeaux et ils n'ont pas tellement de problèmes. Sans toucher au fond des choses, pour le moment, voici des miettes sous forme de titres : Faut-il interdire l'irlandais ? — L'I.R.A., école d'instruction civique, économique et sociale ? — L'opposition républicaine, victime du conflit entre ses loyautés et les réalités, peut-elle refuser plus longtemps de reconnaître officiellement l'existence du gouvernement ?

Le Wicklow, le Kerry : on tient encore debout devant la

beauté, on se défend. Le Connemara : on efface tout et on recommence. Pas question d'en parler.

Et parlons de parler : la bonté est à fleur de peau, l'intelligence aussi. On ne voit pas les bulles monter une par une, comme chez certains Bretons méticuleux. Ils comprennent si vite qu'ils n'entendent que le début de votre phrase, devinent le reste, vous sautent dessus, vous voient tomber, vous relèvent d'un compliment, recommencent, gagnent, vous laissent gagner, perdre pied, regagner, et tout à coup vous sidèrent parce que ce n'était qu'un prélude — ah ! si vous voulez vraiment parler, parler pour de bon, eh bien, mais on a tout le temps...

Kilmainham — la prison, ou plutôt la forteresse, on ne visite pas : ne sonnez pas, dit le papier, sonnez, dit la craie. Revenez à 7 h. 1/2 ce soir, dit quelqu'un qui ne peut pas non plus attendre dimanche prochain, jour des visites. On n'y croit pas. 7 h. 1/2 : le cadenas pend, la grille est ouverte, mais pas la porte. Finalement, on est sous les verrous, nous aussi, mystérieusement.

Les prisons sont les beaux monuments des colonies d'exploitation, les assurances des colons, les musées des colonisés : énorme Kilmainham, pour la ville, pour le pays — 400 cellules. Et la première victoire, c'était de se trouver là-dedans, d'être l'anguille qu'on avait eu du mal à attraper, une anguille attrapée pour mille qui leur glissaient entre les doigts.

On vient de sortir un petit disque « Rebel women » qui contient deux trésors : le récit d'Helena Moloney sur la prise du château de Dublin en 1916 et la chanson « A row in town » chantée par Kathleen, la mère de Brendan Behan. Helena Moloney, membre de la Citizen Army, actrice du Théâtre de l'Abbaye, fait partie du groupe désigné pour prendre Dublin Castle, et qui part sous la direction de Sean Connolly, son capitaine, qui, lorsque la sentinelle, surprise, a juste le temps de claquer la grille à leur nez, mène tout son monde à l'assaut par une toute petite grille sur la gauche. « Il connaissait le château, il travaillait à côté ». Les filles installent une cuisine, et l'infirmerie. Elle dit : « Sean Connolly m'envoie demander du renfort au G.P.O. Dans Dame Street, je rencontre Francis Sheehy-Skeffington qui marche calmement au milieu de la rue sans faire attention aux balles. C'était un pacifiste. Sa devise était : « Je veux bien mourir pour l'Irlande mais je ne veux pas tuer pour elle »... Et voici le récit de la mort du petit Connolly : « Elle examina Sean, prit un air grave — J'ai bien

peur qu'il ne meure — quelques minutes après, il mourut ». « Au nom du Roi, rendez-vous ! » Elle installe un blessé qui lui demande de lui tenir la main, « ...ce que je fis », dit-elle.

La voici à Kilmainham, pour une semaine, avant le transfert à Mountjoy : « Tous les matins, on entendait la fusillade »... C'était la deuxième semaine de Mai 1916.

On passe et repasse le disque :

« *When the green flag came up
And the red rag came down* »...

« Quand le drapeau vert fut hissé
Et le chiffon rouge descendu »...



Pourquoi les catastrophes vont-elles bien aux Celtes, comme le deuil sied à Electre ? Parce qu'on est fiers à en pleurer, à en mourir, les uns des autres ; parce que soudain, enfin, trop tard, on se fait confiance.

MEAVENN.

Bremañ

*Me 'garfe skrivañ ul levr
Pep ger ennañ war an amzer,
Pa n'eus ket anezhi.
An tremenet hag an dazont o-daou
N'int 'met unan, n'eus 'met bremañ.
Me 'gred emaomp holl,
Ni hag hon anaon, hag hon diskennidi
O kenvevañ bremañ, amañ.*

EVGENY VINOKUROV (trad. F. R. M.)
(Tennet eus "Moscow Summer" gant
Mihajlo Mihajlov — New-York 1965.)

CADOUDAL

*Ils marchaient,
leur faim, leur peur, à une toise
devant eux, hors de portée des balles,
Cadoudal et les siens.
Les pieds en sang dans leurs sabots,
les yeux brûlés,
Ils marchaient
par les sentiers que veillaient les
hiboux, les plages mortellement nues,
les pinèdes creusées pour l'amour,
Ils pensaient,
à leur peuple...*

J. LEMAIRE.

BARZAZ-BREIZ

DIUGAN GWENC'HLAN

I

*Pa guz ann heol, pa goenv ar mor,
Me oar kana war dreuz ma dor.*

*Pa oann iaouank me a gane ;
Pa 'z onn deut koz, me gan ive.*

*Me gan enn noz, me gan enn de
He me keuziet koulskoude.*

*Mard-eo gan-in stouet ma bek,
Mar 'm euz keuz, ne ket heb abek.*

*Evid aoun me n'am euz ket,
Meuz ked aoun da vout lazet ;*

*Evid aoun me n'am euz ket ;
Amzer awalc'h ez onn-me bet.*

*Pa vinn ket klasket vinn kavet ;
Ha pa 'z onn klasket ne 'z onn ket.*

*Na vern Petra a c'hoarvezo ;
Pez a zo dleet a vezo.*

*Red eo d'ann holl mervel teir gwes,
Kent evid arzao enn-divez.*

II

*Me wel ann hoc'h 'tont dioc'h ar c'hoad,
Hag hen gwall-gamm, gwallet he droad ;*

*He vek digor ha leun a wad,
Hag he reun louet gand ann oad ;*

*Hag he voc'higou tro-war-dro,
Gand ann naon braz o soc'ho.*

LA PROPHÉTIE DE GWENC'HLAN

I

Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle,
Je chante sur le seuil de ma porte.

Quand j'étais jeune, je chantais ;
Devenu vieux, je chante encore.

Je chante la nuit, je chante le jour,
Et je suis chagrin cependant.

Si j'ai la tête baissée, si je suis chagrin,
Ce n'est pas sans motif.

Ce n'est pas que j'aie peur ;
Je n'ai pas peur d'être tué.

Ce n'est pas que j'aie peur ;
Assez longtemps j'ai vécu.

Quand on ne me cherchera pas, on me trouvera ;
Et quand on me cherche, on ne me trouve pas.

Peu importe ce qui adviendra ;
Ce qui doit être sera.

Il faut que tous meurent trois fois,
Avant de se reposer enfin.

II

Je vois le sanglier qui sort du bois ;
Il boite beaucoup ; il a le pied blessé.

La gueule béante et pleine de sang,
Et le crin blanchi par l'âge ;

Il est entouré de ses marcassins,
Qui grognent de faim.

*Me wel ar morvarc'h enep-tont,
Ken a gren ann aot gand ar spont.*

*Hen ken gwenn evel ann erc'h kann ;
Enn he benn kerniou arc'hant.*

*Ann dour dindan han o virvi,
Gand ann tan daran euz he fri ;*

*Morgezeg enn dro d'ehan ker stank
Hag ar geot war lez ar stank.*

*— Dalc'h mat'ta ! dalc'h mat'ta ! morvarc'h ;
Darc'h gand he benn ; darc'h mat'ta, darc'h !*

*Ken a risk er goad ann treid noaz !
Gwas-oc'h-was ! darc'h'ta ! gwas-oc'h-was !*

*Me wel ar goad evel eur waz !
Darc'h mat'ta ! darc'h ta ! gwas-oc'h-was !*

*Me wel ar goad hed penn he c'hlin !
Me wel ar goad evel eul linn !*

*Gwas-oc'h-was ! darc'h'ta gwas-oc'h-was !
Arzaoi a ri benn arc'hoaz.*

*Darc'h mat'ta ! darc'h mat'ta morvarc'h,
Darc'h gant he benn, darc'h mat'ta, darc'h. —*

III

*Pa oann em bez ien, hunet dous,
'Kleviz ann erc'hervel, enn nouz.*

*He erigou hen a c'halve ;
Hag ann holl eved euz ann ne ;*

*Ha lavare dre he c'hervel ;
— Savet prim war ho tiou-askel !*

*Ne ket kik brein chas pe zened,
Kik kristen renkomp da gaouet ! —*

*Je vois le cheval de mer venir à sa rencontre,
A faire trembler le rivage d'épouvante.*

*Il est aussi blanc que la neige brillante ;
Il porte au front des cornes d'argent.*

*L'eau bouillonne sous lui,
Au feu du tonnerre de ses naseaux.*

*Des chevaux marins l'entourent,
Aussi pressés que l'herbe au bord de l'étang.*

*— Tiens bon ! tiens bon ! cheval de mer ;
Frappe-le à la tête ; frappe fort, frappe !*

*Les pieds nus glissent dans le sang !
Plus fort encore ! frappe donc ! plus fort encore !*

*Je vois le sang comme un ruisseau !
Frappe fort ! frappe donc ! plus fort encore !*

*Je vois le sang lui monter au genou !
Je vois le sang comme une mare !*

*Plus fort encore ! frappe donc ! plus fort encore !
Tu te reposeras demain.*

*Frappe fort ! frappe fort, cheval de mer !
Frappe-le à la tête ! frappe fort ! frappe ! —*

III

*Comme j'étais doucement endormi dans ma tombe froide,
J'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit.*

*Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel,
Et il leur disait en les appelant :*

*— Levez-vous vite
Sur vos deux ailes !*

*Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis ;
C'est de la chair chrétienne qu'il nous faut ! —*

— *Morvan goz, c'hleo ; lavar d'i-me ;
Petra c'hoari gen-oud aze ?*

— *Tal Par enn-lu c'hoari gan-in ;
He zaoulagad ru a fel d'in ;*

*He zaoulagad a grapann net,
Abek d'az re en deuz tennet.*

— *Na te, louarn, lavar d'i-me
Petra c'hoari gen-oud aze ?*

— *He galon a c'hoari gan-i
Oa ken diwir ha ma hani,*

*E deuz c'hoantaet da lazo,
E deuz da lazet a bell zo.*

— *Na te lavar d'i-me, tousek,
Petra rez aze 'korn he vek ?*

— *Me a zo ama'n em laket,
'C'hortoz he ene da zonet.*

*Gan-i-me vo tra vinn er bed,
Enn damant glan oc'h he dorfed*

*E kever ar Barz na jomm ken
Etre Roc'h-allaz ha Porz-gwenn. —*

— *Vieux corbeau de mer, écoute ;
Dis-moi : que tiens-tu là ?*

— *Je tiens la tête du Chef d'armée ;
Je veux avoir ses deux yeux rouges.*

*Je lui arrache les deux yeux,
Parce qu'il t'a arraché les tiens.*

— *Et toi, renard, dis-moi,
Que tiens-tu là ?*

— *Je tiens son cœur, qui était aussi faux que le mien.
Qui a désiré ta mort, et t'a fait mourir depuis longtemps.*

— *Et toi, dis-moi, crapaud,
Que fais-tu là, au coin de sa bouche ?*

— *Moi, je me suis mis ici
Pour attendre son âme au passage.*

*Elle demeurera en moi tant que je vivrai,
En punition du crime qu'il a commis*

*Contre le Barde qui n'habite plus
Entre Roc'h-allaz et Porz-gwenn. —*

DOCUMENTS

Rubrique nouvelle pour la publication de textes peu ou mal connus intéressant d'une manière ou d'une autre le mouvement breton. Pour commencer, la Notice sur Le Gonidec de Brizeux, de la Grammaire Celto-bretonne (édition de 1838).

N. D. L. R.

NOTICE SUR LE GONIDEC

A. BRIZEUX

Quelques jours avant sa mort, M. le Gonidec, recueillant le peu de forces que lui avaient laissées cinq mois de maladie, revoyait sur son lit les dernières épreuves de sa " Grammaire celto-bretonne ". Quand le texte entier fut composé, un ami, qui surveillait et hâtait cette impression, réunit en un volume les feuilles éparses qu'on présentait au savant philologue. Le génie de sa langue natale était fixé dans ce livre : il l'ouvrit, et le parcourut en silence ; puis, d'un air satisfait, le tint quelque temps fermé entre ses mains. Ce dernier trait résume bien la vie d'un homme dévoué à une seule idée. Il connaissait le prix de son travail, et se félicitait en mourant de l'avoir accompli.

Oui, quelles que soient vers l'unité de langage les tendances de la philosophie, ceux-là ont bien mérité, qui surent conserver, en pénétrant leurs principes, les formes variées qu'a revêtues la pensée humaine. Le Gonidec fut de ce nombre : il peut s'appeler le restaurateur de la langue et de la littérature celto-bretonnes. Grammaire, dictionnaires et textes de langue, son œuvre embrasse tout, et ses livres, si chers à son pays, ne se recommandent pas moins par leur saine critique aux érudits de toute l'Europe ; disons mieux, ils se recommandent

par le sujet comme par la méthode, puisque les civilisations modernes recouvrent en bien des lieux des origines celtiques.

La France, qu'on nous accorde ces préliminaires, a trop oublié la Gaule. Et cependant la France trouverait encore en Armorique la source première de sa langue, j'ajouterais de son ancienne littérature, s'il fallait ici entourer le grammairien breton des vieux bardes, ses devanciers. Et qui niera devant les noms d'Hoël et d'Arthur, le chef gallois, que le mouvement poétique des sixième et septième siècles ne fut dans les deux Bretagnes ? Il est vrai, les poèmes d'Armorique, comme les hymnes francs recueillis par Charlemagne, sont perdus ; mais les rimeurs du Moyen Age, Chrestien de Troyes, Regnaud, Robert Wace, ne cachent pas leurs emprunts à ces poèmes, *moult anciens*, dit Marie de France.

Bons lais de harpe vous appris,
Lais bretons de notre pays :

ajoute le traducteur de *Tristan le Léonnais*. N'est-ce pas la veille de la bataille d'Auray que Du Guesclin consulta les *Prophéties de Merlin* ? Sous la Ligue on chantait encore le *Graalon-Môr*, qui a tant fourni aux romans de la *Table-Ronde* ; et l'on chante toujours :

Ar roué Graalon zô enn Iz bez.

Quant au barde Gwiklan, qui vivait en 450, Rostrenen et le vénérable Dom Le Pelletier lisaient ses vers, au siècle dernier, dans l'abbaye de Lan-Devennek. Les titres ne sont donc pas contestables : on les retrouverait d'ailleurs, au-delà du détroit, dans une littérature jumelle ; et dans les deux pays la langue est vivante. Depuis longtemps travaillée en Galles, elle vient enfin de recevoir en Bretagne sa forme scientifique des veilles de Le Gonidec.

Tâchons d'exposer dans toute sa simplicité cette vie studieuse et peu connue, mais glorieusement liée désormais à l'histoire des idiomes celtiques.

Jean-François-Marie-Maurice-Agathe Le Gonidec naquit au Conquet, petit port de mer situé à la pointe occidentale de la Bretagne, le 4 septembre de l'année 1775. Sa mère, Anne-Françoise Pohon, appartenait à une famille de cette ville, où son père, d'ancienne maison mais sans fortune, occupait un emploi des fermes. Dans le voisinage du Conquet, demeuraient, au château de Ker-Iann-Môl, M. et Mme de Ker-Sauzon, qui, s'intéressant aux époux Le Gonidec, tinrent leur

fils sur les fonts de baptême. Ce fut un grand bonheur pour l'enfant. A l'âge de trois ans, privé de sa mère, puis abandonné de son père, homme bizarre et dur qui délaissait ainsi tous les siens, il fut généreusement recueilli par ses parents selon Dieu. Telle fut la tendresse des père et mère adoptifs, telle l'indifférence du père naturel, que, jusqu'à sa douzième année, le pauvre orphelin ne se douta point de son sort. Le secret dévoilé, il tomba malade, et faillit mourir de douleur.

Dans ce temps, l'abbé Le Gonidec (celui qui refusa sous la Restauration l'évêché de Saint-Brieuc) était grand chantre de Tréguier ; dans cette ville était aussi un collège dont l'enseignement avait de la réputation ; cette double circonstance dut décider à y envoyer l'enfant. Ses études furent parfaites. Dès le début, soit commencement de vocation, soit influence de son parent l'ecclésiastique, il avait lui-même revêtu la soutane. Le jeune abbé Le Gonidec, ce fut ainsi qu'on le nomma dans le monde, laissait voir beaucoup d'esprit et d'imagination, et un vif attrait pour les lettres. Aussi, durant ses vacances au château de Ker-Iann-Môl, tous les manoirs d'alentour lui étaient ouverts. Ses parents adoptifs pouvaient se féliciter.

Voici une occasion plus grande de payer sa dette. Vers la fin de 1791, M. de Ker-Sauzon émigre. Aussitôt le jeune abbé, qui achevait ses études, vient s'établir à Ker-Iann, et là se fait le précepteur du fils et des neveux de son généreux parrain. Mais les biens sont mis sous le séquestre ; toute la famille doit se retirer à la ville ; Le Gonidec est lui-même forcé de chercher une demeure plus sûre.

En 93, nous le trouvons dans les rues de Brest, entouré de soldats et des hideux témoins de ces fêtes de sang, qui marche à l'échafaud. Il n'avait pas encore dix-huit ans. Arrivé au pied de la machine, il voyait briller le couteau, quand des amis (on n'a jamais su leurs noms) entrent tout armés sur la place, renversant les soldats, et d'un coup de main délivrent le prisonnier. Le Gonidec fuyait au hasard par les rues de Brest ; une porte est ouverte, il y entre ; c'était la maison d'un terroriste. « Ah ! monsieur, crie une femme, quel bonheur que mon mari soit absent ! mais sortez vite, ou vous êtes perdu ! — Et perdu, madame, si je sors ! pour un instant, de grâce, cachez-moi ! » La pauvre femme tremblait à la fois de peur et de pitié. Enfin la nuit vint ; le proscrit put franchir les portes de la ville, d'où, gagnant à travers champs un petit port de Léon, il passa en peu de jours dans la Cornouaille insulaire.

Dans le calme de la vie scientifique, où nous recherchâmes M. Le Gonidec, plus d'une fois nous l'avons entendu raconter les détails de cet événement terrible. Au sortir de Ker-Jean, il lui fut difficile de rester paisible et ignoré dans sa nouvelle retraite. La Bretagne fermentait. Les paysans, jugeant mal alors la cause générale et populaire dont ils recueillent les fruits, le pressaient de se mettre à leur tête. Mais de Brest on le surveillait ; une visite domiciliaire fit découvrir des armes placées par ses ennemis sous son lit ; de là son arrestation, un long et cruel emprisonnement à Carhaix, puis sa marche au supplice.

L'aventureux jeune homme semble avoir retrouvé dans l'exil le Génie bienfaisant qui le secourut au pied de l'échafaud. Dénué de toute ressource, il débarquait à Pen-Zanz, dans l'autre Bretagne, quand, au sortir du vaisseau, il est abordé par un domestique qui lui demande si son nom n'est pas Le Gonidec. Sur sa réponse affirmative, le domestique reprend qu'il a l'ordre de lady N..., sa maîtresse, de prier l'étranger de descendre chez elle. Ce fait s'explique ainsi : Le Gonidec avait un parent de son nom recommandé par lettre à lady N..., et qu'on attendait d'Amérique ; depuis plusieurs jours le domestique guettait sur le port l'arrivée des bâtiments : la ressemblance de nom amena cette méprise, dont la généreuse lady remercia le hasard. Elle garda son hôte pendant près d'une année.

Faute de renseignements, il serait malaisé de suivre Le Gonidec depuis la fin de 1794, où il rentra en Bretagne, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle. Une note de sa main prouve seulement qu'il prit une part active aux guerres civiles du Môr-bihan et des Côtes-du-Nord ; qu'il y reçut deux graves blessures, l'une à la jambe, l'autre à la poitrine ; et que, promu dans les armées royales au grade de lieutenant-colonel, il fit un second voyage dans la Grande-Bretagne, d'où le ramena la fameuse expédition de Quiberon. Depuis lors, errant pendant plusieurs années de commune en commune, il profita enfin de l'amnistie du 18 brumaire, et déposa les armes à Brest, le 9 novembre 1800.

Ici commence véritablement la vie de Le Gonidec, celle-là du moins qui conservera son nom : « *Unius oetatis sunt res quæ fortiter fiunt, quæ vero pro patriâ scribuntur oeternæ sunt* ». Cette épigraphe des " Origines gauloises " de notre Malo-Corret (La Tour d'Auvergne) pourrait être plus jus-

tement celle des œuvres de Le Gonidec. A vrai dire, son génie propre n'était pas dans l'action où l'avaient fatalement jeté les troubles de son temps. Et, chose bizarre, cependant, la suite de ces événements entraîna par leurs combinaisons sa vocation scientifique. Forcé de se cacher et de vivre sous l'habit des paysans, il se mit à apprendre parmi eux d'une manière raisonnée la langue celto-bretonne, qu'il avait parlée sans étude dans son enfance. De ce jour, l'ardeur de la science ne le quitta plus. Elle le suivit dans les places importantes qu'il occupa sous l'Empire et dans le modeste emploi où nous l'avons connu pendant sa vieillesse.

Il paraîtrait qu'un compatriote chez lequel notre grammairien reçut une longue hospitalité ne fut pas sans quelque influence sur son esprit. Amoureux des recherches archéologiques, le vieux maître de Ker-Véaton y associa volontiers Le Gonidec. Si ce dernier fut vite d'un grand secours pour son hôte, il n'importe : on doit saluer en passant ces éveilleurs d'idées.

Voilà qu'un autre ami sera le nouveau mobile de ce caractère, *naturellement fort et opiniâtre, mais, comme chez tout Breton, timide à entreprendre et combattu d'incertitudes.*

C'était l'heure où tout se réorganisait sous la main du premier consul. Chacun, dans les partis détruits ou rapprochés, s'occupait de son avenir : Le Gonidec y devait songer. Or, le baron Sané, son oncle, l'un des hauts administrateurs de la marine, lui pouvait être d'un grand secours. Telles furent les observations d'un intime ami ⁽¹⁾ de Le Gonidec, lequel, partant pour la capitale, le décida à l'y accompagner. Ces espérances n'étaient pas vaines. Arrivé à Paris au mois de juin 1804, il occupa, dès le mois de juillet, un emploi dans l'administration forestière.

L'année suivante, son nom figure parmi ceux des membres de l'Académie celtique, réunion qui se rattache trop aux généralités de notre sujet pour ne pas obtenir ici une mention. D'ailleurs, quels qu'aient été ses travaux, elle a produit la *Grammaire celto-bretonne*.

L'Académie celtique s'ouvrit le 9 germinal an XIII, avec tout l'enthousiasme que ses fondateurs conservaient de leurs relations avec Le Brigant et La Tour d'Auvergne. L'auteur du *Voyage dans le Finistère*, Cambry, présida la première séance. Le savant M. Eloi Johanneau, qui avait conçu le

(1) M. de Rodellec du Porzic, à qui sont dus ces détails.

projet de l'Académie, exposa le but de ses recherches, toutes dirigées vers les antiquités des Celtes, des Gaulois et des Francs. Cette pensée fut rendue allégoriquement dans le jeton de présence : un génie, tenant un flambeau d'une main, soulève de l'autre le voile d'une belle femme (la Gaule), assise auprès d'un dôl-men et d'un coq. Réveillée par le génie, cette femme lui présente un rouleau sur lequel on lit ces mots celtiques : *Iez a kiziou Gall* (Idiomes et usages des Gaulois). Dans le lointain, une tombelle druidique surmontée d'un arbre, et pour légende : *Sermonem majorum moresque requirit*. Le revers portait une couronne formée d'une branche de gui et de chêne, avec cette inscription : *Académie celtique fondée an XIII*.

Autour de la couronne : *Gloriæ majorum*.

N'omettons pas cette proposition de Mangourit. Rappelant l'ordre du jour du général Dessoles, qui conservait le nom de La Tour d'Auvergne à la tête de la quarante-sixième demi-brigade où il avait été tué, Mangourit fit adopter par l'Académie celtique les propositions suivantes :

- 1° Le nom de La Tour d'Auvergne est placé à la tête des membres de l'Académie celtique ;
- 2° Lors des appels, son nom sera appelé le premier ;
- 3° Le général Dessoles, qui fit signer l'ordre du jour de l'armée après le trépas de La Tour d'Auvergne, est nommé régnicole de l'Académie.

Une grande ardeur animait donc les membres de cette assemblée. Par malheur, la langue celtique, qui eût dû être le flambeau de leurs études, fut presque négligée, ou traitée avec une demi-science et des prétentions si folles chez quelques-uns, qu'elle excita l'opposition de la majorité. Ceux-ci, au lieu d'examiner, en vinrent à nier l'antiquité de la langue bretonne — méconnaissant que tous les mots donnés comme celtiques par les auteurs latins ou grecs sont conservés avec leur sens originel dans la Bretagne-Armorique ; ainsi des noms de lieux et d'hommes qui se retrouvent en Ecosse, en Irlande, en Galles et dans la Cornouaille insulaire. A défaut de textes bretons (puisque le *Buhez Santez Nonn*, ce précieux manuscrit, n'était pas imprimé), les textes gallois existaient et ces textes sont reconnus des vrais savans comme très-anciens, très-purs, très-authentiques ; enfin la curieuse et originale syntaxe de la grammaire publiée par Le Gonidec était à étudier.

La *Grammaire celto-bretonne* parut en l'année 1807. L'auteur s'exprimait ainsi dans sa première préface : « Il existait trois grammaires celtiques avant ce jour : la *Grammaire bretonne-galloise* de Jean Davies, imprimée à Londres en 1621 ; la *Grammaire bretonne* du P. Maunoir, qui a paru dans le même siècle ; et enfin celle du P. Grégoire de Rostrenen, capucin, imprimée pour la première fois vers le milieu du dernier siècle, et réimprimée à Brest en 1795. La première m'aurait été d'une grande utilité si j'avais eu le bonheur de la connaître plus tôt ; la seconde est totalement incomplète : je n'ai pu tirer aucun parti de sa syntaxe, vu qu'elle se trouve en tout conforme à la syntaxe latine. Quant à la *grammaire* du P. Grégoire, quoiqu'elle soit loin d'offrir tous les principes nécessaires à la connaissance de la langue, je conviendrai qu'elle m'a été d'un grand secours. »

A cette liste de grammairiens, l'auteur eût pu joindre Le Brigant et Le Jeune (Ar-Iaouanq), tous deux de la fin du siècle dernier.

La *Grammaire* de Le Gonidec, bien supérieure à toutes les précédentes, ne laisse rien à désirer comme rudiment. La syntaxe en est bien établie. Nul n'avait indiqué la génération des verbes ; nul ce parfait tableau des lettres mobiles, dont les lois mystérieuses et multiples étaient si difficiles à découvrir. Quant à l'alphabet, il rend tous les sons des mots, laisse voir leur formation et se prête logiquement aux mutations de lettres : j'y regretterai une seule lettre correspondant au *th kemrique* ou gallois, son qui existe encore chez les Bretons, et que le *z* ne peut rendre. Les consonnes liquides soulignées, à peine sensibles pour quiconque ne parle pas la langue bretonne dès l'enfance, prouvent chez notre celtologue une finesse d'ouïe des plus rares. Jusqu'à cette dernière édition de la *Grammaire*, il n'avait pu, faute de caractères, indiquer ces consonnes ; sur quoi on lui dit que ce serait une difficulté pour bien lire sa Bible : « Oh ! répondit-il, je n'ai jamais employé ces sons liquides dans mes textes ! » Et pourtant, hors lui, puriste, qui s'en serait douté ? Savans, vous pouvez vous fier à la conscience de cet homme.

La hauteur de la pensée et celle du caractère s'unissaient chez M. Le Gonidec, vrai Breton. Tandis que par d'autres travaux philologiques, mais d'un intérêt moins proche pour la France, des savans ont vécu entourés de richesses et d'honneurs, lui n'eut, pour soutenir sa vie laborieuse, que l'estime de son pays, dont il semble emporter le génie dans

la tombe. Si jamais homme a rempli sa tâche, ce fut M. Le Gonidec. Dans quelques années, lorsque les regards de la science se seront enfin tournés vers les idiomes celtiques, le nom de notre grammairien ne sera prononcé qu'avec une sorte de vénération. Tel fut le sentiment tardif de M. Raynouard, initié, mourant, aux œuvres d'un homme qu'il avait longtemps méconnu. La *Grammaire celto-bretonne* a exposé les règles originelles et conservées par la tradition, mais non écrites de notre langue ; les deux *Dictionnaires*, autres chefs-d'œuvre, en ont donné le tableau complet, et la traduction de la *Bible* a paru ensuite comme un texte inimitable. Ainsi toute la langue bretonne est comme en dépôt dans ses livres. Les beaux et continuel efforts ! Onze années de veilles prises après les travaux journaliers et nécessaires à la famille (dès 1807, il s'était marié) furent données aux *Dictionnaires*, deux ans à la *Grammaire*, dix à l'admirable *Bible* ; et cependant nulle récompense ! Si prodigue pour tous les dialectes morts ou bien connus, l'Etat ne put trouver une obole pour cultiver le celtique, ce vivant rameau des langues primitives, qui de l'Asie s'étend encore sur la Gaule.

Qu'on le sache cependant, nous plaidons ici pour Le Gonidec plus haut qu'il ne le fit jamais pour lui-même. Outre une grande fierté, il y avait en lui comme une humeur allègre, qui le menait bien à travers les nécessités de la vie. Mais si ces dures nécessités le détournèrent de sa vocation, ne sont-elles pas déplorables ? Et ne doit-on pas regretter ce qu'avec plus de loisirs il eût fait pour la science et pour le pays ?

Les travaux d'administration vont, pour un long temps, le retenir tout entier. Son intelligence n'avait pas laissé que de le pousser rapidement dans cette carrière. La mission qu'il reçut, en 1806, de reconnaître la situation forestière de la Prusse, prouve l'estime qu'on faisait de ses connaissances.

Lorsque Napoléon visitait Anvers et les ports de la Hollande, il fut donné à M. Le Gonidec de le voir de bien près. Admis chaque jour comme secrétaire de l'inspecteur-général dans le cabinet de l'empereur, il emporta de son génie une vive admiration. Mais ce sentiment a ses réserves et n'engage pas : il convenait seul devant Bonaparte à un libre compatriote de La Tour d'Auvergne et de Chateaubriand.

En 1812, il porte à Hambourg le titre de chef de l'administration forestière au-delà du Rhin. Dans cette place élevée, où tant d'autres eussent trouvé la fortune, il ne prouva, lui,

que son désintéressement. Bien plus, son père venant à mourir insolvable, il contracta des dettes pour payer celles de ce père qui, dès l'enfance, l'avait abandonné. Arrivent les désastres de Moscou. Les Français évacuent Hambourg ; le dernier à quitter son poste, Le Gonidec y perd ses meubles, ses livres, ses manuscrits. En vain espère-t-il dans l'ancienne dynastie, qu'il avait autrefois servie vaillamment : la perte de son brevet d'officier annule tous ses services militaires. Une réduction s'opère même dans son administration, et tour à tour le conduit à Nantes, à Moulins, à Angoulême ; et toujours avec un grade et des appointements inférieurs. Ici l'étude revient le consoler.

Le *Dictionnaire breton-français* est de 1821. On le peut regarder comme un chef-d'œuvre de méthode. C'est un tirage complet des précédents vocabulaires et glossaires exécutés avec la critique la plus prudente et la plus sûre. Un supplément, encore inédit, augmenterait de beaucoup ce dépôt déjà si riche.

Le *Dictionnaire français-breton* a été exécuté selon le même plan et les mêmes principes. On attend son impression. Le Gonidec l'entreprit pour s'aider lui-même dans les textes bretons qu'il projetait.

Son premier essai de traduction fut d'après le *Catéchisme historique* de Fleury (1). De tous ses écrits, celui-ci est le plus simple de style. Il serait aisément devenu populaire si l'auteur eût mieux su le répandre ; mais faire de beaux livres fut toute sa science.

Le Pays de Galles (que les étrangers s'instruisent par ce seul fait des rapports des deux peuples) enleva presque toute entière l'édition du *Nouveau-Testament* (2). Ce livre, le plus beau de notre langue, parut en 1827. Aussitôt, la Société biblique demanda l'*Ancien-Testament* (3). Pour ce travail, il fallait au traducteur le *Dictionnaire latin-gallois* de Davies, introuvable à Paris, et fort rare en Galles.

Un appel se fit pourtant dans ce pays à la religion et à la fraternité mutuelles, appel bien entendu, puisque, peu de temps après, le révérend Price portait lui-même en France.

(1) *Katékiz historik.*

(2) *Testamant Névez.*

(3) *Testamant Kôz.*

avec une courtoisie parfaite, le précieux dictionnaire. Dans cette entrevue, Le Gonidec, très attaché d'esprit et de cœur au dogme catholique, arrêta que l'*Ancien Testament*, comme déjà le *Nouveau*, serait littéralement traduit d'après le latin de la Vulgate. Le manuscrit est en Galles ; une copie très exacte est restée à Paris entre les mains du fils aîné de l'auteur, l'abbé Le Gonidec.

Les *Visites au Saint-Sacrement*, de Liguori (1), ouvrage pour lequel il avait une prédilection particulière, et enfin l'*Imitation* (2) qu'il terminait avec un grand soin quand la mort l'est venue surprendre, complètent la liste de ses traductions bretonnes. Toutes sont en dialecte de Léon. On se demande derechef si ces trésors de science et d'atticisme celtique disparaîtront avec celui qui les amassa, et seront comme ensevelis dans sa tombe ? — Mais épuisons les faits.

La science avait réservé à la vieillesse de cet homme une place tout exceptionnelle. Mis à la retraite en 1834, il dut revenir à Paris et chercher dans une maison particulière le travail nécessaire pour nourrir sa famille. L'administration des Assurances générales, dirigée par M. de Gourcuff, est, on le peut dire, une colonie de Bretons : M. Le Gonidec en devint l'âme, pour ceux-là du moins qui, sous la modestie des formes, devinaient la noblesse de la pensée s'exprimant par le plus pur langage. Ces Bretons ne se lassaient pas d'entendre si bien parler la langue de leur pays ; lui, en parlant de la Bretagne, se consolait de vivre forcément loin d'elle. C'était là que lui arrivaient de hautes et savantes correspondances, et qu'une députation de ses jeunes compatriotes le pria, en 1838, de présider leur banquet annuel. A cette fête, qui fut comme le couronnement de sa vie, il répondit dans l'idiome national à une allocution de M. Pol de Courcy ; on se rappelle ses dernières paroles :

« Fellet éo bet d'in tenna diouc'h eunn dismantr didéc'huz iez hon tadou, péhini a roé dézhô kêmend a nerz. Ma em eüz gréat eunn dra-bennag évid dellezout hô meûleüdi, é tléann kément-sé d'ar garantez évid ar vrô a sav gand ar vuez é kalounn ann holl Vrétouned. Na ankounac'hainn biken

(1) *Gwéladennou pé Bizitou d'ar Sakramant.*

(2) *Heûl pé Imitation Jésus-Krist.*

al lévénez am eûz merzet enn deiz-man, é-kreiz va miñouned, va Brétouned ker. Keit ha ma vézô buez enn ounn, va c'houn a vézô évit va brô. »

Mot à mot :

« J'ai voulu tirer d'une ruine inévitable l'idiome de nos pères lequel leur donnait tant de force. Si j'ai fait quelque chose pour mériter vos éloges, je le dois à l'amour du pays, qui naît avec la vie dans le cœur de tous les Bretons. Je n'oublierai jamais la joie que j'ai trouvée en ce jour, au milieu de mes amis, mes chers Bretons. Aussi longtemps que la vie sera en moi, mon souvenir sera pour mon pays. »

Tels furent les souhaits de vie qui accueillirent l'auteur de ces simples et touchantes paroles, telle la vénération qui, durant toute cette solennité, entourait l'illustre président, que son sang aurait dû se raviver au contact d'une si ardente jeunesse. A quelques jours de là, cependant, un mal cruel le saisit. Le Gonidec reconnut vite le terme inévitable, et, chrétien, se soumit une dernière fois à sa devise bretonne : *IOUL DOUE, volonté de Dieu*. Après cinq mois de continues douleurs, il expira le vendredi 12 octobre 1838.

Son convoi a été suivi jusqu'au cimetière Montmartre par un grand nombre de ses compatriotes. Là, celui qui écrit cette notice, rappelant devant sa tombe les grands et nombreux travaux de Le Gonidec, a demandé que la Bretagne ne laissât point dans un cimetière étranger celui qui avait si bien mérité d'elle, mais l'ensevelit dans sa ville natale du Conquet, sous une pierre druidique.

A la suite de ce convoi, une commission formée de MM. F. de Barrère, A. Brizeux, Alfred de Courcy, A. de Kerdrel, Edmond Robinet, Emile Souvestre, a arrêté ces deux articles :

1° Du consentement de la famille, une souscription est ouverte dans le but de transporter au Conquet, sa ville natale, les restes de M. Le Gonidec.

Le *Téven* (où une place serait bénite) est le lieu provisoirement choisi pour cette sépulture. De cette dune, qui forme un côté de la baie du Conquet, la tombe se verrait et de la ville et de la mer.

2° Un *men-hir* ou *peùlvan* de forme druidique s'élèvera sur la tombe. Mais pour que ce *men-hir*, en conservant la forme du passé, annonce aussi l'esprit des temps nouveaux, du côté

de l'Est une croix sera gravée ; du côté de l'Ouest cette épigraphe :

*Peùlvan, diskid d'ann holl hanô AR GONIDEK,
Dén gwiziek ha dén fûr, tâd ar gwir brézonek.*

Au-dessous, le médaillon de Le Gonidec, et plus bas :

Ganet é Konk, 4 miz gwengôlô, 1775,
Marô é Paris, 12 miz héré, 1838.
Béziét é Konk...

Le pays répondra à cet appel ; la Bretagne doit se glorifier de sa langue comme de la plus ancienne de l'Europe ; elle doit l'aimer comme conservatrice de sa religion et de sa moralité.

En face de la civilisation nouvelle, Le Gonidec a fait ceci que le breton est écrit au dix-neuvième siècle avec plus de pureté qu'il ne le fut depuis l'invasion romaine. La mort du breton, si Dieu le voulait ainsi, serait donc glorieuse. Il faut l'avouer, la langue écrite avait suivi la décadence de la nationalité bretonne. Cette décadence date même de loin, à en juger par le *Buhez Santez Nonn*, ce mystère antérieur au douzième siècle, traduit encore et avec tant d'habileté par l'infatigable savant. Les écrivains, sans renoncer aux tournures celtiques, aimèrent trop à se parer de mots étrangers. Or, c'est ce désordre qu'a voulu chasser l'esprit critique de Le Gonidec. Et, chose merveilleuse dont nous-mêmes avons fait l'épreuve en plus d'une chaumière ses textes, sauf quelques mots renouvelés, sont bien de notre temps et lucides pour tous. Il ne descend pas vers le lecteur, mais il l'élève à lui. Ce n'est plus ce style franco-breton qui ne présente à l'esprit qu'un sens confus et d'une couleur effacée, mais un style sincère et originel qui, lorsque l'ancien mot a été reconnu et saisi, fait briller les yeux du paysan breton et va remuer dans son cœur les sources vives du génie celtique. Ce mouvement donné à la littérature nationale peut se continuer. M. Troude possède la science du maître. Le roman de *Kastell-Ker-Ian* par M. Laouénan, le *Buhez Sant Korintin* par M. Gestin, tous deux prêts à paraître, rivaliseront avec ce qu'il y a de mieux dans les dialectes de Léon et de Cornouaille. On peut dire de M. de Goesbriand qu'il sait mettre dans ses écrits la naïveté de la langue parlée. D'autre part, les bardes populaires n'ont jamais été plus nombreux : déjà la mort de Le Gonidec, célébrée par Lédan, est connue dans les campagnes, et l'aveugle Iann-Ar-Gwenn parcourt, en chantant ses propres

chansons, tous les marchés et les pardons du pays de Tréguier. Le zèle des archéologues MM. de Fréminville, Souvestre, Kerdanet, Habasq, n'est pas moindre. Enfin notre littérature regrettera moins ses anciens bardes, quand M. de La Villemarqué aura publié ses collections de chants populaires, et Mme de Saint-Prix sa bibliothèque de mystères.

Une doctrine un peu large doit aimer, en regard même du génie de la France, cette variété de génie breton. Pour tenir à tous les sentiments généraux, ne brisons pas les sentiments particuliers où l'homme a le mieux la conscience de lui-même. L'idiome natal est un bien puissant : soyons donc fidèles à notre langue natale si harmonieuse et si forte au milieu des landes, loin du pays si douce à entendre !

LES LIVRES

« La Légende de la Mort »

ANATOLE LE BRAZ (Poche-Club fantastique - Editions Belfond)

On peut ne pas lire la préface : si on la lit, on verra le danger des reconstitutions et la fragilité des réputations. Mieux vaut plonger d'un coup dans le ton d'infaillibilité inimitable :

« Les intersignes sont comme l'ombre, projetée en avant, de ce qui doit arriver.

Si nous étions moins préoccupés de ce que nous faisons ou de ce qui se fait autour de nous en ce monde, nous serions au courant de presque tout ce qui se passe dans l'autre.

Les personnes qui nient les intersignes en ont autant que celles qui en ont le plus. Elles les nient uniquement parce qu'elles ne savent ni les voir ni les entendre ; peut-être aussi parce qu'elles les craignent et qu'elles ne veulent rien entendre ni rien voir de l'autre vie. »

En veut-on un exemple ?

« ...on entendait le crépitement de la pluie sur les ardoises du toit. Je distinguais le bruit d'autant mieux que notre maison n'avait pas d'étage. Or, soudain, il me sembla qu'une goutte d'eau traversait le plancher du grenier et tombait sur mes draps. Et, après celle-là, ce fut une seconde, puis une troisième, puis cinq, dix, vingt autres à la suite. Cela faisait toc, toc, par petits coups réguliers et lents. Je hélai ma mère.

— Quoi ? fit-elle. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Je crois qu'il pleut dans mon lit.

— Quelle idée !

Elle promena la main sur mes couvertures, prit la chandelle pour regarder au plancher et constata qu'il n'y avait pas la plus légère marque d'humidité nulle part. Le bruit lui-même avait cessé... »

« Un fracas subit, comme d'un barrage qui crève, me réveilla en sursaut. Je me dressai sur mon séant, les yeux grands ouverts, et toute frissonnante. Ce que je vis alors me glaça d'une telle horreur que d'y songer encore, après cin-

quante ans, je me sens pâlir. La lucarne — cette lucarne qui était au-dessus de ma tête, dans le mur — semblait ébranlée par des chocs effrayants. Brusquement, elle céda et une poussée d'eau s'engouffra par le trou béant. Il en venait, il en venait. En un clin d'œil, je me sentis submergée, et cela montait, montait sans fin, en couches profondes, vertes, transparentes. Je me faisais l'effet d'être assise au fond de la mer. Le mur, le plancher, le bois même de mon lit-clos, tout avait disparu. De quelque côté que je tournasse mes regards, je n'apercevais que de l'eau, de l'eau encore, toujours de l'eau !... »

« Comme je regardais avec stupeur cette eau s'amonceler, le cadavre d'un homme à demi-nu passa presque à toucher mon visage, étendu de son long et flottant, inerte, ballotté par les vagues. Il avait les bras en croix et les jambes écartées. Les lambeaux d'un caleçon de molleton rouge étaient retenus par un bout de corde autour de ses reins !... Je me rejetai violemment en arrière. Mes draps faisaient un grand bruit d'eaux clapotantes : je crus qu'elles allaient m'emporter avec le cadavre qu'elles entraînaient et je poussai un cri déchirant, pour appeler au secours. »

Voici maintenant la description scientifique de l'Ankou.

« L'Ankou est l'ouvrier de la mort (oberour ar maro).

Le dernier mort de l'année, dans chaque paroisse, devient l'Ankou de cette paroisse pour l'année suivante.

On dépeint l'Ankou, tantôt comme un homme très grand et très maigre, les cheveux longs et blancs, la figure ombragée d'un large feutre ; tantôt sous la forme d'un squelette drapé d'un linceul, et dont la tête vire sans cesse au haut de la colonne vertébrale, ainsi qu'une girouette autour de sa tige de fer, afin qu'il puisse embrasser d'un seul coup d'œil toute la région qu'il a mission de parcourir.

Dans l'un et l'autre cas, il tient à la main une faux. Celle-ci diffère des faux ordinaires en ce qu'elle a le tranchant tourné en dehors. Aussi l'Ankou ne la ramène-t-il pas à lui, quand il fauche ; contrairement à ce que font les faucheurs de feni et les moissonneurs de blé, il la lance en avant.

Le char de l'Ankou (karrik ou karriguel ann Ankou) est fait à peu près comme les charrettes dans lesquelles on transportait autrefois les morts.

Il est traîné d'ordinaire par deux chevaux attelés en flèche. Celui de devant est maigre, efflanqué, se tient à peine sur ses

jambes. Celui du limon est gras, a le poil luisant, est franc du collier.

L'Ankou se tient debout dans la charrette.

Il est escorté de deux compagnons, qui tous deux cheminent à pied. L'un conduit par la bride le cheval de tête. L'autre a pour fonction d'ouvrir les barrières des champs ou des cours et les portes des maisons. C'est lui aussi qui empile dans la charrette les morts que l'Ankou a fauchés. »

En fait, les observations de caractère à la fois scientifique et poétique abondent, entraînant automatiquement la conviction :

« ...C'était lui, le vieux Guilcher, qui voulait attirer mon attention. Je me penchai au-dessus de son visage :

— Vous avez quelque chose à me dire ? demandai-je.

Il fit un grand effort, et, d'une voix faible, faible, me murmura dans l'oreille :

— On a oublié d'ouvrir la fenêtre ; mon âme ne peut pas s'en aller. »

« ...Il ne faut jamais se risquer dans les cimetières, la nuit, sous peine de malheur. Si l'on est contraint, pour quelque motif, d'y passer, on le peut, cependant, sans dommage, à la condition que ce soit aux heures impaires, neuf heures, onze heures, etc... »

« ...L'homme, alors, réveilla doucement sa femme.

— Regardez.

— Quoi ? Où ?

— Là, dans le foyer, ces deux vieux. Ne les reconnaissez-vous pas ?

— Vous rêvez ou vous avez la mauvaise fièvre, mon pauvre mari. Il n'y a, dans le foyer, que le feu qui braisille.

— Mettez donc votre pied sur le mien, Radegonda, vous verrez comme moi.

Elle mit son pied sur le sien et vit, en effet, les deux vieux. — Dieu pardonne aux défunts !... Mais c'est votre père et votre mère ! balbutia-t-elle en joignant ses mains de stupeur et d'épouvante. »

« ...Le chien trotait dans la boue, mais, en dépit de sa corpulence et de sa lourdeur, n'y laissait aucune empreinte visible... »

« ...Ce n'était ni une nuit sombre, avec des nuages, ni une nuit claire, avec des étoiles. C'était plutôt une absence de

lumière qu'une véritable nuit. On y voyait toutes choses mais étrangement, comme dans un rêve... »

On reprend le livre, on le feuillette, on tombe sur :

« ...Les personnes qui procèdent aux ensevelissements sont presque toujours les mêmes dans chaque quartier. C'est une fonction, une sorte de sacerdoce. On dit qu'elles sont averties par une divination mystérieuse qu'on va avoir besoin de leurs offices, dans tel ou tel endroit, avant que le messenger chargé de les prévenir ait fini de nouer les cordons de ses souliers.

La vieille Léna Bitoux, de Kermaria, avait déjà franchi la moitié du parcours quand on l'envoyait chercher.

— Oui, oui, disait-elle. Je sais ce que c'est : épargnez-vous des paroles inutiles. »

Et on se souvient, dans Jarl Priel, des mots vrais : « Bet int dija du-mañ » et on se demande pourquoi aucun écrivain n'a traduit en breton la *Légende de la Mort*. Traduit ? Le traducteur, c'était Le Braz.

“ Guide de la Bretagne Mystérieuse ”

GWENC'HLAN LE SCOUËZEC (Editions Tchou)

Achetez ce guide tout de suite, ou empruntez-le, ou restez lire les 105 premières pages sous les yeux aimables de votre libraire : de toute façon vous l'achèterez, passerez une ou deux nuits de l'île d'Arz, page 107, à Vitré, page 669, et comprendrez la direction d'Ar Vro qui demanda illico à l'auteur de s'expliquer sur une des premières phrases de son avant-propos : « Il est regrettable que l'histoire du peuple breton n'ait encore jamais été écrite : elle nous surprendrait certainement par des révélations inattendues ». L'explication, sous le titre de “ Histoire, visage du peuple ” se trouve dans le présent numéro et sera à elle seule une révélation pour tous nos lecteurs, qui se réjouiront d'apprendre que Gwenc'hlan Le Scouëzec a bien voulu accepter de faire partie de l'équipe de rédaction d'Ar Vro. Et en l'honneur du barde qu'un prince franc condamna pour son patriotisme à avoir les yeux crevés et qui dort sur le Méné-Bré « en attendant, dit Le Scouëzec, la venue du héros qui viendra le réveiller », nous publions d'autre part un des chefs-d'œuvre du *Barzaz Breiz*, “ La Prophétie de Gwenc'hlan ”.

MEAVENN.

“ Sang d'Occident ”

CAMILLE LE MERCIER D'ERM (Editions de l'Hermine, Dinard)

En 1964, « en mémoire de la Patrie perdue et de tous ceux qui, dans le passé et dans le présent, lui ont dévoué leur vie et leur mort », Camille Le Mercier d'Er mpubliait “ SANG D'OCCIDENT ” (1), « épopée de la Résistance bretonne » (2) de 1795 à 1945. Ce grand Breton, debout au temple des poètes, est sans doute le dernier veilleur du tout premier *Emsav*. Fondateur du P. N. B. en 1912, il n'a cessé de lutter pour son pays, avec une fidélité inébranlable et une vitalité rare. Cet ouvrage couronne une œuvre féconde et mérite de figurer auprès de ses meilleures productions (3).

Le recueil s'ouvre sur « L'heure des Revenants », la meilleure pièce du livre :

— Je crois en vous, nos Morts, je crois en vous, fantômes
J'en appelle à votre vivante vérité.

Il la destine

Aux fils dégénérés des hommes d'autrefois
déplorant que

Cette postérité que leur cœur appelait...
N'est plus guère aujourd'hui qu'un peuple de valets
mais conservant l'espoir que la voix lointaine des ancêtres
« l'exorcise avec un chant de liberté ».

Successivement, l'auteur rappelle les événements qui ont marqué par le sang l'histoire de notre pays : la Chouannerie, dernière de nos révoltes armées, menée par

— Ces Bretons orgueilleux, mal soumis à vos lois
et, depuis, les guerres de la France auxquelles nous avons
été mêlés malgré nous :

— Héros « mort pour la France » ?... Non !
Ce n'est qu'un Breton mort par elle.

Le poète cherche à

Rouvrir les paradis perdus
en faisant appel aux liens du sang et de l'âme qui nous rattachent au passé :

Fulgure en nous comme un éclair
Sang des Perrot et des Brikler.

(1) 13 poèmes, 62 pages.

(2) Selon l'expression de Roc'h Vur dans « An Tribann », n° 38.

(3) « Les bardes et poètes nationaux de la Bretagne armoricaine » (1800-1914) et « L'étrange aventure de l'armée de Bretagne » (1870-71).

C'est un temps encore tout proche qu'il évoque ici, mais avec lui l'Emsav n'est pas mort, tant il est vrai que
*Pourvu qu'un martyr tombe et dorme
 Sous les dais profonds des grands ormes,
 Germe un blé neuf dans le sillon.*

Il veut croire en ce renouveau ; il attend « l'alerte et le sursaut » des « Sonneurs du Grand Réveil » :
*Ah ! Sonnez, comme aux jours antiques,
 Les grands sonneurs de Jéricho !*

C'est sur cet espoir que Le Mercier d'Erm lance son dernier poème, pendant du premier, « Divarvel Breiz » (1), en langue bretonne, écrit en 1911. Il clôt sa plaquette sur ces mots :

*O Breiz feal
 Breiz dishual.*

C'est un vœu et un acte de foi.

DIFFICULTÉ DE LA POÉSIE PATRIOTIQUE.

Dès que l'on étudie l'art de Camille Le Mercier d'Erm dans ce recueil, on est conduit directement à évoquer la difficulté de la poésie patriotique. Elle réside en ce que le poète doit développer des idées à l'aide de formules d'ordre émotif. Ou bien il succombe à la tentation prosaïque d'un texte didactique, ou bien le sens patriotique est sous-jacent et, en conséquence, obscur. Dans un cas comme dans l'autre, l'œuvre n'atteint pas son but : amener des esprits à l'amour actif de leur pays à travers les pulsations vives provoquées en leur cœur. Le problème est de parvenir à formuler l'idée, à la faire ressentir de façon à ce qu'elle soit vécue à la fois clairement et intimement. Il s'agit d'émouvoir par l'expression poétique, de sensibiliser l'être profond à quelque sentiment qui ouvre les voies à l'affirmation future d'une certaine conception. Aussi, plus qu'aucune autre, la poésie patriotique a besoin d'être puissamment vécue, à la fois de l'âme et de l'esprit, sous peine d'échouer sur l'un ou l'autre écueil, signe d'une synthèse incomplète.

La poésie classique ne porte guère à cet équilibre. Plus versification que poésie, par ses règles, sa métrique surtout, la tradition qui pèse sur elle de ses habitudes intouchables, elle draine avec elle du rationnel. Elle est un produit de l'esprit plus que du cœur. Elle trahit l'inspiration poussée dans une

(1) Le titre correct devrait être « Breiz divarvel ».

canalisation étroite, alourdit le style qui doit danser sur un rythme rarement fait pour lui, frustre l'idée des leviers de l'image jaillissante. Comment s'envoler, comment bondir par la puissance d'expression ? Il n'est pas de poésie possible sans la liberté faite loi. Chaque pensée doit trouver la forme de son propre rythme et non se couler au moule-bateau de l'alexandrin. Le poète ne se dit pas : — Je vais écrire un poème patriotique. Non, il vit de tous ses instants le drame de son pays. Car la poésie n'est pas une tâche arbitraire que l'on se donne, mais du ressenti, du vécu. Et, un jour, par un effort incontrôlé de son être, il se trouve au cœur de son âme et déverse du plus profond de lui-même l'impulsion créatrice. La magie du verbe rend son office aux alliages nouveaux et met la force évocatrice de ses images au service de l'idée. Il n'y a plus alors forme d'un côté, fond de l'autre, mais poésie charnelle, fusion totale. Cette poésie-là touche le cœur et transperce l'esprit sans l'accrocher.

Un poète breton est déjà trahi d'écrire dans la langue de Malherbe, il subit encore plus sa colonisation à se soumettre au classicisme, littérature française par excellence. Une conception inexpugnable est liée à la forme ; des concepts autrefois formulés, aujourd'hui inconscients, comme les lois qui animent le monde, soutendent de leur impérialisme intellectuel cette poésie de géomètres. Quand on est Breton et qu'on en a le tempérament, ce n'est pas de ces canons qu'il nous faut ! A nous le rythme, l'image, la sonorité, le contre-temps, l'onomatopée, le baroque, le jaillissement, le cri du cœur, l'ivresse ! La larme s'il faut, la puissance si l'on peut, mais pas de limites imposées à l'extérieur. S'il est une étroitesse, que ce soit celle du génie se donnant tout, même à s'en vider. Sans quoi, qu'il éclate jusqu'aux espaces infinis.

L'ART DE LE MERCIER D'ERM.

Toute poésie participe de deux pôles : l'harmonie et le jaillissement (1). Par tempérament, Le Mercier d'Erm relève de ce dernier. On reconnaît le Celte dans le vieux libertaire — d'ailleurs, dans quelle mesure cela n'explique pas ceci ? Mais, par idéal poétique, il souhaite un style harmonieux. Il y a donc combat entre l'« inspiré que surveille un sage » et l'« inspiré mû par un révolutionnaire » (Jean Loisy). Il aboutit à un romantisme conciliateur, dialectique d'har-

(1) Cf. « Style et découverte » par Jean Loisy, in « Points et Contrepoints », n° 69, juin-juillet 1964, p. 1-3.

nie et de jaillissement. Si le Mouvement romantique a été au XIX^e siècle du côté du jaillissement, il a été repoussé vers le pôle-harmonie par les « poètes maudits » et le Surréalisme, de telle sorte que le romantisme actuel s'apparente plus à cette tendance qu'à l'autre. Le Mercier d'Erm s'en trouve gêné aux entournures. A l'étroit dans le carcan de l'alexandrin, bien qu'il réalise d'étonnantes réussites.

*Calme retraite offerte à notre course errante,
Au-dessus des rumeurs de la ville et des champs
Et du bruit vain que fait la foule indifférente
Et des hommes que leur bêtise a faits méchants...*

(“ Brumaire des Proscrits ” - 1944.)

il forge mieux l'octosyllabe et en général le vers court. On l'y sent plus à l'aise, comme plus proche d'un genre fait pour lui, et s'y reconnaissant. Sans les patterns scolaires et l'académie d'un autre temps, il aurait certainement renié les préjugés classiques passés dans le romantisme. La musique lui eût fourni son modèle, un schème d'inspiration. Sa voie aurait rejoint son être, le registre eût été adapté à la symphonie.

En dépit de cette forme que je ne sens pas et qui me rebute, de certaines lourdeurs, d'attentes insatisfaites, me touchent les idées, les évocations, les sentiments, les images de Le Mercier d'Erm. Par delà les barrières de l'expression, un message passe. Il franchit les obstacles de son flot créateur, devastateur d'idées reçues et de préjugés toujours rois. C'est que le tempérament du baroudeur, le Celte révolté par l'injustice,

...cette âme libertaire

De Barde et de Chouan

emporte les limitations, malgré tout, en dépit de soi. Ce qui nous sauve et nous sauvera encore, c'est ce « Sang d'Occident » auquel Le Mercier d'Erm lance une incantation — un cri de fierté et de foi ; nous ne pourrions trouver meilleure conclusion :

*Fais-moi vivre et mourir, comme au temps des géants
D'une âme libre et fière
Comme mouraient jadis les loups et les Chouans
Tombés dans la bruyère.*

TUGDUAL KALVEZ.

“ An Irin Glas ”

RONAN HUON (mouladur Al Liamm, 2 venelle Poulbrikenn, Brest Saint-Marc - 29 N)

Hañval a ra din emañ al lennegezh vrezhonek o tizeriañ. Marteze emañ an holl lennegezhioù o tizeriañ. Aet omp en oad an teknelezh ha bremañ bezañ modern, evit ur yezh, n'eo mui bezañ gouest da zisplegañ traoù al lennegezh, evel ma oa bet, ur pennad amzer a-raok, displegañ traoù ar relijion : bremañ, bezañ modern eo bezañ gouest da zisplegañ traoù ar skiant. Alese e teu ar preder a vez kemeret en deiz a hiziv, en emsav ar yezh, gant brezhoneg ar skiantoù — hag an diouer a breder a vez kemeret gant al lennegezh. Ha bez ez eus ivez un dra all : e-keñver lennegezh, ne c'hellomp mui, e Breizh, nemet kenderc'hel. Kenderc'hel ero Gwalarn. Gwalarn an hini eo en deus graet an dispac'h lennegel. An emsav lennegel en e bezh — lavarout a ran mat *en e bezh* — a zo mab dezhañ : n'eus ket a droc'h etrezañ ha Gwalarn, pa oa bet un troc'h, ken don hag un islonk, etre lennegezh Gwalarn hag hini Taldir, Abalor ha kompagnun-vezh. An troc'h, hiziv, a vefe kentoc'h etre ar brezhoneg skiantel nevez ha brezhoneg lennegel Gwalarn.

Gant-se, evel un bennozh eo bet levr Ronan Huon. Da gentañ, peogwir eo un oberenn a lennegezh. Ha d'an eil, peogwir e oar mirout evit al lennegezh yezh al lennegezh, hep mont da gemer frammadurioù zink yezh ar skiantoù. Ur bennozh dic'hortoz, hag ur bennozh seul vrasoc'h a se.

Ober a ra Ronan Huon gant stumm klasel ar berrzanevell. En darn vrasañ eus e skridoù, ne c'hoarvez netra. Pell emamp aze eus ar goñchenn gozh, e-lec'h ma oa an holl dudi en degouezhadennoù, en o liammoù, en o dazober an eil war eben : kemeret e oa al lenner dre an dorn e-touez milendall a zarvoudoù, un tammig evel en ur romant polis-erezh, hep ma vefe padal gant ar c'hoñchennoù kozh buhez ha « bremañded » ar romant polis. En e verrzanevelloù, e klask Ronan Huon tapout ur momed e buhez un den. Er momed-se e c'hell an den eñvoriñ traoù kozh : nann, n'emañ ket oc'h eñvoriñ anezho, e gwir, an degouezhioù kozh a ra anezhañ — a ra ar momed en e vuhez. Ha diwarno, e fram heklevus an traoù bemdez, emañ an den, klok ha bev en ur prantadig eus gerzhadenn war-du ar marv : klok gant kement en deus graet anezhañ ar pezh ma 'z eo, klok gant e c'hoantoù, zoken ar re n'int ket bet paket e roueed ar gerioù.

N'eo ket dre vrizhfaltazi eo bet dibabet hec'h anv d'an

dastumadenn : lezel a ra deomp an hevelep blaz c'hwero, hegasus ha hoalus, hag « an irin glas » : ha piv a oufe tremen e-biou dezho hep astenn an dorn hag o zañva ? Evel an irinenn, an danevell a zeuimp dezhi en-dro, o klask en he zristidigezh an dristidigezh a zo ennomp, o klask — evel atav — en em velezourifñ enni.

An dristidigezh sioul-se, asantus-se, an dristidigezh-se ken pell diouzh an emgann hag an dispac'h, a gresk, evel diouti hec'h-unan, en un natur a zo kenson ha kenliv. Bamus eo pegen strizh en em we den ha traoù en oberenn Ronan Huon : habask e c'hell bezañ un den evel ar glav, pe melkonius evel talbenn Morgan & Higgs. Ha piv, bet o pourmen un devezh glav a-dal d'ar stalioù simant divent-se, n'en deus ket en em santet habask ha melkonius, ha n'en deus ket advevet ar vunutenn-se, bresk evel an takadoù glav, o lenn an danevell ?

Ar pep gwellañ a c'hellfen lavarout diwar-benn Ronan Huon ar skrivagner eo ez eb un arzour. E arz zo gwir, ha don, hag eeun evel ma oar an arz gwir bezañ eeun. Stumm e zanevell a zo hep tamm luziadur, stumm e yezh a zo hep tamm gouiziekadur. Graet en deus gant gerioù eeun buhez eeun ar pemdez, graet en deus gant ur yezh a zo hini ar vuhez. Ken pell emañ diouzh merzheriadurioù ar yezh skiantel nevez ma vefen troet da lavarout emañ eno perzh pennañ e levr : bezañ gouezet sevel, gant ur yezh ken eeun, ken glan, ken aes, un oberenn a arz hag a vuhez.

Karout a rafen e teufe danevelloù all da heul ar re-mañ, danevelloù all gant Ronan Huon, danevelloù all gant tud all. Met danevelloù a zoujfe d'ar yezh vev, danevelloù a oufe ober gant ar yezh hep kammañ anezhi, sevel ganti hep he simantañ. Trugarez da Ronan Huon da vezañ diskouezet deomp an hent eeun d'ar gened : sevel a raio danevelloù all hag azviñ a raio an irin glas. Met anzav a ran e tistroin atav d'ar re mañ, a zalc'h en o zristidigezh habask kement eus teñzorioù ar yaouankiz.

P. D.

REVUE DE PRESSE

■ LA VIE BRETONNE - Juillet 66.

CENTRE « BRETAGNE » DE PARIS.

« Sous le patronage des Chambres de Commerce et d'Industrie de Bretagne, des villes de Nantes et de Rennes, de l'Association des Cadres Bretons de la Région Parisienne, du Comité Interprofessionnel de Propagande pour les Produits Bretons, un Centre « Bretagne » va être ouvert à Paris, 4, avenue Franklin-D. Roosevelt (Rond-Point des Champs-Élysées), à un emplacement d'une valeur commerciale et publicitaire exceptionnelle. Le local retenu, d'une surface d'environ 950 m² sur trois niveaux avec vitrines importantes sur rue, appartient à une Société qui prendra le nom de " Société anonyme du Centre « Bretagne » de Paris " (propriété des murs et propriété du fonds de commerce restaurant). Le Centre « Bretagne » sera ouvert au début de 1967.

Conçu à l'image de ce qui a déjà été réalisé dans ce quartier, notamment la Maison de la Suède, le Centre « Bretagne » comprendra :

Au rez-de-chaussée :

- une crêperie-bar de formule très moderne avec dégustation permanente de produits bretons ;
- un office d'information et de renseignements sur toutes les activités de la Bretagne, avec services bancaires, bureau de change, etc. ;

- un centre d'accueil et de « tourisme-conseil » ;
- une « boutique » où seront vendues les productions et fabrications les plus caractéristiques de la Bretagne ;
- des vitrines intérieures réservées aux firmes de Bretagne ;
- un hall d'exposition avec vitrines extérieures et intérieures consacrées à des présentations tournantes, par exemple l'électronique en Bretagne, l'industrie automobile, la recherche scientifique, les zones industrielles, le développement de Nantes-Saint-Nazaire, de Rennes, de Brest, de Lorient et des grandes villes bretonnes, les industries alimentaires, l'industrie de la chaussure, la pêche, les vocations agricoles de la Bretagne, la Bretagne exportatrice, la gastronomie, les produits surgelés, la mode, les tissages, la céramique, la thalassothérapie, les écoles de voile en Bretagne, le nautisme, les sports hippiques, la civilisation celtique, etc.

A l'étage :

- un secrétariat collectif réservé aux firmes bretonnes, avec bureau de documentation, service de courrier, de téléphone, accueil pour rendez-vous d'affaires, etc. ;
- des bureaux loués à des organismes à vocation économique régionale ;

— une salle de conférences et de réception réservée aux maires, aux cadres de la région, aux industriels, aux responsables du tourisme pour leurs opérations de relations publiques ;

— un restaurant d'affaires « Elysées-Bretagne ».

Au sous-sol (qui ne sera aménagé que dans une deuxième tranche de travaux) :

— une vaste salle de réunions ;

— un bar-club,

— et les divers dégagements.

Pourquoi le Centre « Bretagne » ?

L'idée d'un Centre « Bretagne » aux Champs-Élysées n'est pas nouvelle. Aucune région française n'a besoin, autant que la Bretagne, d'affirmer aujourd'hui sa promotion dans tous les domaines, sa volonté de progrès et d'expansion, son dynamisme. Mais cette idée a sans doute pris une actualité depuis la création l'an dernier du « Breton Centre » de Londres.

Sur l'initiative des cinq conseils généraux de Bretagne, avec la participation des Chambres Economiques de la Région et le soutien des Pouvoirs Publics, un Centre Breton a été en effet installé en juin 1965 au cœur de Londres : tous ceux qui l'ont visité depuis quelques mois ont été impressionnés par cette réussite. Mais il serait paradoxal de ne pas profiter également des possibilités que nous offre Paris, lieu de rencontre international des affaires et de la culture. Installée au cœur de la capitale britannique, la Bretagne se doit évidemment de l'être au cœur de notre propre capitale.

Une grande réalisation régionale avec le concours de tous.

Nous faisons appel à tous, sans distinction d'origine ou d'opinion, pour nous aider à réaliser en commun cette œuvre dans l'intérêt de la Bretagne. Le local que nous avons choisi, la formule que nous avons mise sur pied permettront aux actionnaires de placer leur argent en toute sécurité, puisqu'il s'agit de l'achat d'un fonds avec propriété des murs. Les recettes seront assurées, d'une part par les redevances de la crêperie-bar et du restaurant, par la location des vitrines, des bureaux, par les ventes et, pour la partie correspondant à une sorte de « service public régional », par les subventions des collectivités locales de Bretagne. Ainsi seront couverts les frais et l'équilibre de l'exploitation sera assuré.

Ceux qui apporteront leurs fonds à la Société auront donc la satisfaction, en faisant un placement sûr, de participer à une grande réalisation régionale et d'œuvrer, avec nous tous, pour l'avenir de la Bretagne. »

■ LE PEUPLE BRETON - Juillet 66.

« ...Notre compatriote Louis Ogès, ancien directeur des Archives départementales du Finistère, a noté maintes anecdotes concernant ces grotesques mesures vexatoires qui témoignent de l'aberrante intolérance linguistique en pays bretonnant : à Saint-Nicolas-du-Pélem, un sabot de 6 à 8 cm représentait la faute. Quant aux

Frères de Quimperlé, ils symbolisaient la faute par une petite plaquette de bois que l'on devait tenir serrée dans la main. A l'école Saint-Yves, à Quimper, on mettait une petite boule dans la bouche du pauvre bretonnant ; la boule passait de bouche en bouche, au mépris de la plus élémentaire hygiène.

Personnellement, ma jeunesse d'écolier breton fut paradoxalement marquée par des cours de breton et le catéchisme en breton. C'était au temps de l'occupation, et lorsque vint la Libération, le même abbé-directeur de pensionnat — brusque changement dont on peut scruter les motifs — nous imposa les sévices que l'on sait.

Les temps ont changé. Désormais, en France, les partisans de la ségrégation linguistique font nettement figure de croulants réactionnaires. Les préjugés tombent et les moyenâgeuses mesures coercitives d'il y a quelques années ne sont plus que de mauvais souvenirs.

Les minorités, trop longtemps bafouées, luttent chaque jour davantage afin de hâter l'édification de l'Europe, celle des peuples. »

(YVES HOURMANT)

■ BRETAGNE REELLE.

Du 1^{er} août 66 - De l'éditorial :

« Nous triompherons avec votre aide. Il faut que celle-ci se concrétise. Si peu que ce soit, c'est *cela* qui nous permettra de réaliser notre programme. Des chefs vont se manifester à nouveau. Une Doctrine va être mise en place. L'Union va se faire. L'Union avec tous les patriotes de bonne volonté. Dans l'esprit du vénéré Gorsedd des Druides, Bardes et Ovates de Bretagne.

Tous les bons Bretons, quelle que soit leur nuance, sont chez eux à la B. R. Ils sont cordialement invités à se joindre à nous, même si jusqu'ici ils nous ont combattus et insultés. Quoique sous ce toit, nous ne soyons pas tous chrétiens, nous nous faisons un devoir de pratiquer l'amour du prochain et le pardon des injures. Car nous sauverons la Bretagne tous ensemble, ou la Bretagne périra. »

Du 15 août 66 :

« ...C'est nous qui tenons le bon bout et non les antiségrégationnistes de tout poil. Par réaction contre le métissage et l'uniformisation, il se forme et il se formera de plus en plus des collectivités très fermées, qui ne seront pas forcément enserrées dans des limites géographiques. L'homme voyageera loin et souvent, mais en emportant avec lui sa nationalité, sa culture, sa langue, sa foi, ce qui ne lui est pas permis actuellement par les nations-Etats. Aux nationalités verticales d'autrefois, succéderont peut-être les nationalités horizontales, sans limites terrestres définies, comme l'ont été longtemps les Juifs, comme le sont dans une large mesure les Arméniens et les Grecs, comme le seraient les Irlandais s'ils avaient conservé leur culture et leur langue. Le mouvement bretonnant, avec ses noyaux disséminés, ses chefs résidant dans au moins cinq pays et deux continents différents, mais déjà en voie avancée de structuration, est une image de ces sociétés spécialisées de demain, qui, pour avoir la force de résistance suffisante au niveau-

ment, devront se constituer fortement avec une foi religieuse ou une philosophie de la vie collective propre, une tradition culturelle et artistique bien à elles et cet irremplaçable bouclier qu'est une langue imperméable à qui « n'en est pas ». Il est évident que ce programme ne peut se réaliser sans une victoire mondiale du fédéralisme et que pour chaque nationalité, si vagabonde soit-elle, l'existence d'une base de regroupement, d'un conservatoire des forces vives, d'un foyer, est une nécessité vitale. Pour nous pas de problème, nous l'avons. Il nous reste à l'aménager. »

(OLIER MORDREL.)

■ LE PAYS BRETON - Juillet-Août 66.

Signe des temps - De l'éditorial :

« Le 3 mai dernier, au nom de l'Union des Sociétés Bretonnes, j'ai proposé une rencontre à Pascal Pondaven, président de la Fédération des Bretons de Paris, « afin de rechercher ensemble les meilleurs moyens de coordonner l'effort commun des deux organisations bretonnes à vocation générale de la région parisienne ».

Le 5 mai, je recevais la réponse de Pascal Pondaven qui nous annonçait que le Comité de la Fédération avait donné son accord pour cette rencontre et avait désigné une délégation.

Le 9 juin, c'était la première entrevue officielle entre les dirigeants mandatés de nos deux organisations. La réunion fut cordiale, empreinte du meilleur esprit de compréhension et de bonne volonté de part et d'autre. Sans difficulté, nous avons adopté le communiqué que vous lirez en page 8. Un nouveau pas est accompli vers le rassemblement de la grande famille bretonne. »

Nous extrayons ce qui suit du communiqué :

« Les deux organisations, représentatives de l'ensemble des Bretons de la Région parisienne, affirment solennellement qu'elles feront tout ce qui est possible pour développer leur collaboration, et aider ainsi à la plus grande fraternité bretonne. »

■ LIZERI BREURIEZ AR FEIZ (diocèse de Quimper - N° 598).

Autres lieux, autres mœurs ou : Heureux Sud-Cameroun :

« ...Dès son arrivée au Cameroun, le P. François Pichon (mort le 28 mars 1966) s'appliqua à l'étude de la langue indigène. Et son évêque le donnait en exemple à tous ses missionnaires, comme celui qui parlait le mieux la langue *ewondo*, comme prédicateur et comme écrivain. Il fut l'un des promoteurs de l'éducation de base. Cette éducation consiste à enseigner les autochtones dans leur propre langue vernaculaire. Et si le Sud-Cameroun connaît tant d'adultes qui savent lire et écrire dans leur langue indigène, ils le doivent surtout aux syllabaires et aux livres de lecture du P. François Pichon. Il a été encore l'auteur de deux grammaires *ewondo*, l'une plus scientifique, l'autre à l'usage des Européens

désireux d'apprendre la langue. Il fut le premier à rédiger un bulletin religieux en *ewondo* qui en est à sa 50^e année d'existence. »

■ LE MONDE.

12 Juillet 66 — *D'un article paru dans « Libres opinions » : La Gauche et les Régions, de Michel Phlipponneau :*

« La gauche semble se dégager définitivement d'une tradition liée à un accident historique. Pour sauver la Révolution, les Jacobins avaient dû renoncer à l'exercice de la démocratie locale et adopter des mesures plus centralisatrices encore que toutes celles qu'avait instaurées le pouvoir monarchique. Par respect pour les grands ancêtres de 93, les hommes de gauche n'ont jamais contesté un système perfectionné par Napoléon et qui, en étouffant l'exercice de la démocratie locale, les privait de l'appui populaire et favorisait tous les gouvernements réactionnaires.

Ils viennent de découvrir que la déconcentration administrative actuelle renforce l'omnipotence du pouvoir central : le préfet régional n'a plus à tenir compte des conseils généraux, qui doivent nécessairement sentir les charges correspondant aux investissements décidés en dehors d'eux par l'administration régionale, après un simulacre de consultation d'un organisme dépendant du pouvoir. »

27 Juillet 66 — *D'un article de Roger Mehl sur la conférence œcuménique Eglise et Société qui a eu lieu à Genève du 12 au 26 Juillet :*

« Le terme de révolution, si souvent utilisé, était gros d'ambiguïté. Pour les Occidentaux, il signifiait manifestement cette transformation profonde et silencieuse des structures d'une société industrielle. Pour beaucoup de représentants du « tiers monde » il avait une saveur beaucoup plus idéologique et romantique ; il désignait ces transformations violentes qui caractérisent la période post-coloniale et pré-industrielle.

Ce qu'ils demandaient à l'Eglise c'est de leur donner une théologie et une éthique qui leur permettent de vivre cette période révolutionnaire et d'y assumer des responsabilités souvent redoutables. Ils auraient aimé que les théologiens se mettent à élaborer une « théologie de la révolution ». Prétention légitime, si on pense que pendant des siècles les théologiens se sont bornés à enseigner une théologie de l'ordre et ont eu la vision d'un univers humain entièrement statique. Prétention dangereuse aussi, si elle n'a pas le souci de relativiser des convulsions inévitables mais passagères, et si elle croit reconnaître dans toutes ces révolutions souvent ambiguës la dynamique même du Royaume de Dieu.

Le christianisme se doit de favoriser toutes les formes de vie collective qui permettent une participation concrète de l'individu à la gestion de la chose publique, de l'entreprise, des organismes de sécurité sociale et des organismes culturels.

Le bulletin de vote et les partis politiques (les Afro-Asiatiques ont sans cesse rappelé que la démocratie parlementaire à l'euro-péenne et les partis traditionnels ne leur apparaissaient pas comme

un modèle à imiter) ne sont pas des instruments suffisants pour assurer une participation réelle. D'où la nécessité, soulignée par plusieurs rapports, de mettre en place à tous les niveaux de la vie sociale des institutions qui permettent à l'individu de participer, dans la limite de ses compétences effectives, à l'élaboration de la décision. Ces affirmations sont, croyons-nous, d'une grande portée ; elles traduisent une éthique politique adaptée à une civilisation technicienne qui refuse d'être totalitaire. Elles signifient qu'entre l'Etat centralisateur et l'individu *doivent prendre place des instances intermédiaires qui corrigeront les effets d'une planification à la fois indispensable et dangereuse.*

Les Eglises ont sans doute une responsabilité particulière dans la recherche et l'invention de ces nouvelles formes institutionnelles qui participeront à la fois du droit public et du droit privé. Il est assez remarquable qu'à Genève les représentants des pays socialistes et ceux des démocraties libérales aient pu se mettre d'accord sur de telles formules, alors que leur accord s'évanouissait dès qu'il s'agissait d'insérer dans les textes des résolutions concernant le Vietnam, la Rhodésie, les massacres en Indonésie, etc. L'un des bénéfices de la conférence de Genève sera certainement le fait que la notion de société responsable, qui avait jusqu'alors un contenu essentiellement religieux et éthique, sera maintenant enrichi de virtualités juridiques et politiques. »

■ **ENBATA**, Bayonne, Juillet 66 : *Le basque au baccalauréat.*

« Cette année, un nombre record de candidats se sont présentés à l'épreuve de basque, épreuve facultative et ne servant à rien pour l'obtention du diplôme. Donc, malgré l'inutilité de l'épreuve, 110 jeunes ont passé cette année l'épreuve de basque dans le seul centre de Bayonne. »

■ **MAISONS DE L'OUEST** - Août-Septembre 66.

Malgré cet Ouest, qui témoigne peut-être du reste d'un impérialisme culturel à la Nominoë, nous recommandons à nos lecteurs la lecture de ce magazine spécialisé, qui nous fait honneur et ne demande visiblement, ô signe des temps, qu'à venir grossir les rangs des Bretons intelligents.

Extraits de l'éditorial de J.-P. Alliot :

« Remarque d'un assistant, aux fêtes de Cornouaille qui se sont déroulées à Quimper : « Ce n'est pas chez nous qu'autant de monde s'associerait à un tel rassemblement ». De quelle province était venu cet admirateur, découvrant sans doute pour la première fois la conscience bretonne dans l'une de ses plus éclatantes expressions de masse ? Nous ne le savons pas.

MEAVENN.

■ **AR BED KELTIEK**, Niv. 89 :

Da gentañ-holl, pezh-c'hoari R. Hemon : « An diaoul da ael mat ». Eus ar c'hentañ eo al labour-se : fentus, plijus, ha leun a faltazi evel ma 'z omp bet boazet gant R. Hemon. « Ar pezh a zo aes da c'hoari gant merc'hodennoù », a lavar an oberour.

Ar pennad all : « Alioù d'ar skrivagnerien ». Frizius-kenañ eo an alioù-se digant un den hag en deus mestroniet hor yezh.

« Kelennadurioù a-wechall a-zivout an arnev », gant A. Heussaff : istorioù ar c'hredennoù ha falskredennoù diwar-benn an arnev. Kentelius-kenañ.

AR BED KELTIEK, Niv. 90 :

« An harluidi », kontadenn gant Bret Harte (skrivagner amerikan eus an naontekvet kantved) troet gant R. Hemon. An troer en deus miret d'an danevell liv ar velkoni hag an dristidigezh roet dezhi gant an oberour amerikan.

A. Heussaff a ro dimp un danevellskrid eus Bodadegoù ar C'hevre Keltiek dalc'het e Dulenn (9-11 Ebrél). Plijus-bras.

E « Kenurz », R. Hemon a gan meuleudioù da S.A.D.E.D.

« Kimiad », sinet gant Frañseza Kervendal, a zo ur pennad dudius-tre, leun a gizidigezh.

« Va bed din.

Hini va buhez pemdeziek

Bevañ 'zo mervel bemdez

Kriz eo alies bevañ. »

■ **HOR YEZH**, Niv. 47 :

« Geriaoueg Brezhoneg St Ivi ». A. Heussaff en deus savet ul labour a ya ingal war-raok en un doare ken aketus ma 'z eo talvoudus-kenañ. Nag a arlivioù er brezhoneg ! Div skouer hepken :

Ken : an estlamadenn : Ya ken... a zo kenster gant : Ya sur ! E St Ivi, zoken a zo « Sien ».

Kentel : d'ur paotr hag en deus graet droug e lavarar : « Te 'glevo kentelioù digant da dud (te 'vo skandalet) », hag all...

« Notennoù predenek IX », gant G. Pennaod.

Yann Plerger a gemer (adkemer kentoc'h) gerioù 'zo tennet eus an niverenn 44/45. Kalz traoù nevez a vez dizoloet en e ziskleriadurioù. Kavet hon eus « apert » a zeu eus ar gallez ha n'eo ket stumm gwenedek « ampart » (daoust da Ernault), a skriv Plerger. Anavezet eo ha bepred implijet ar ger « épert » e reter ar Morbihan. « Je suis bien épert » a dalvez : « Je suis en pleine forme ».

Arzel Even a zalc'h start d'e venoz : digeriñ e pep niverenn eus *Hor Yezh* ur « c'horn ar furcher ». Eus ar c'hentañ.

■ **AL LIAMM**, Niv. 115 :

Gouestlet eo lodenn vrasañ eus an niverenn da Yeun ar Gow. Piv en deus muioc'h anavezet Yeun ar Gow eget e vab-kaer Yann

Cormerais a gomz eus ar c'hristen « Rak a-raok pep tra e oa eñ ur c'hristen », eus ar brogarour « dispont », eus an den a galon « hag e galon a dride gant al lorc'h da vezañ mab e vro hag e ouenn », eus e ouiziegezh. Rojer Laouenan, en ur pennad kalz herroc'h met ken fromus all a lavar dimp pegen don ez eo bet levezon Y. ar Gow war an dud a veve en e gichen. Evit klozañ en deus embannet R. Huon ar pezh-c'hoari diwezhañ savet gant Y. ar Gow : « C'hoar soudard Kiberen ». « Hiviziken e vo teñval va amzer da zont, gant ar ouel a gañv a vo dalc'hmat ouzh he goleñ. » Warnomp eo kouezhet gouel ar gañv, Y. ar Gow.

Troet en deus P. ar Bihan ur pennad savet gant P. Sanz Jordana : « Kalaikia, douar kelt e Bro-Spagn ». Plijet omp bet o lenn al linennou-mañ : « Hag e vin laouen ma 'z on deut a-benn da lakaat va lennerien, ha dreist-holl va breudeur vreizhat, da garout Kalaikia ».

Meuleudi da bennad Kongar « Diwar-benn un toullad skridoù nevez ». N'eo ket hemañ ur pismiger, met ur buruteller leun a skiant hag a anavez e vicher.

■ PREDER, Kaier 72-73 :

En e raskrid, Abanna a bed al lennerien da brederiañ war « Breizh hag ar bed ». Diouzh e venoz, ec'h anavezer tri luskad : luskad an droerion (« e penn emañ R. Hemon pa zegasas d'ar brezhoneg pinvidigezhioù eus holl sevenadurioù ar bed, eilet hag heuliet e voe gant gwellañ lennegourien hor bro ») — luskad ar veizourion — luskad ar brederourion. Klozañ a ra Abanna e raskrid o lavarout ez eo ret « gouzout pelec'h sankañ ar gontell etre bev ha marv ha reiñ frankiz d'ar bev ».

En ur pennad all e komz Abanna eus ampegadoù ur geleñnadurezh politikel « ne c'hell bezañ nemet digor... Ur Breizhad oc'h adkavout Breizh a ro deomp ur skouer a geleñnadurezh o tigoraaat ».

Y. Olier a zo e bal diskouez ez eus « un darempred bennak etre gouennelouriezh ha broadelouriezh ».

Herve ar Me a gomz a-zivout dispac'h Kuba. « Ne gred ket Guevara, ha zoken ne seblant ket hetiñ e c'hall ur vro sujet ober he dispac'h hep brezel ».

Loeiz Lemoine a zo bet dedennet gant « Marv Sokrates ». Skrivañ a ra : « Ar brederouriezh zo ur gudenn hon eus kejet outi en hor stourm... Ar brederouriezh a vo evidomp un arnod : ar vroad hag ar prederour a genvevo pe a genvarvo ».

Ne gomzan ket eus ar pennadoù all, talvoudus-tre koulskoude : « Ur brederouriezh Vroadel » ha « Keal ar Gwirvoud en Emsav » (Abanna), nag hini Y. Olier : « Petra eo al labour vallusañ ». Re hir e vefe. Evit klozañ e roin deoc'h da lenn ar frazenn-mañ tennet diouzh skrid Olier : « Ma ne zeuomp ket a-benn adal bremañ da lakaat menoz an dud da gompren gwir elfennoù kudenn ar brezhoneg ne c'hellomp ket aes da sevel hor yezh warc'hoazh goude ma vije diazezet ur stad broadel ».

JORD KLER.

NOUVELLES

● PAR VOIE DE CONSEQUENCE ?

— *Le Fonds de solidarité européen*, dont la langue officielle semble être le néerlandais, et qui a pour but « d'aider dans la mesure du possible tous ceux qui en Europe sont persécutés à cause de leurs idées pour la défense de leur peuple », organise une collecte pour Arvor, Cochet et Gachet, les trois prisonniers de Saint-Nazaire.

— Engin incendiaire portant le sigle F.L.B. (Front de libération breton) découvert à la perception de Saint-Brieuc.

— Mise en liberté provisoire des trois prisonniers.

● LE MONDE - 19 août 66.

« Mlle Christiane Etchalus, militante du mouvement autonomiste basque Enbata, qui a été libérée de la prison de Pampelune, a tenu à Biarritz une conférence de presse. »

De ses déclarations il semble bien résulter, comme le procès l'avait laissé supposer, que la jeune femme a été victime d'une machination. A l'origine de son arrestation : une petite cartouche de dynamite sans détonateur, pesant 60 grammes et de la dimension d'un tube de rouge à lèvres. Mlle Etchalus venait de la découvrir dans la boîte à gants de sa voiture, laissée en réparation dans un garage espagnol après un accident. La police trouva sur elle cette bombe miniature qu'elle avait machinalement empochée.

Après sa condamnation à vingt-huit mois de prison par le tribunal de Pampelune, les autorités lui laissèrent entendre qu'elle serait libérée dans les quinze jours grâce à des remises de peine légales et aux décrets d'amnistie qui devaient suivre. Mais elle ne le fut que trois mois plus tard. Le 25 juillet dernier elle commença une grève de la faim et reçut alors des assurances formelles quant à sa libération pour la mi-août. C'est sur la demande pressante de ses parents, qui voulaient éviter tout retard à la libération de leur fille, que nous n'avons pas signalé cette grève de la faim.

Elle a signalé que seules des détenues de droit commun se trouvaient à la prison de Pampelune. Il n'y a d'ailleurs pas de régime politique dans les pénitenciers puisque le gouvernement conteste qu'il y ait des condamnés politiques.

Mlle Etchalus a reconnu spontanément avoir bénéficié d'une réelle bienveillance de la part du directeur de la prison et du personnel. Lors de son arrestation et pendant sa détention elle n'a subi aucun sévice. »

● FETE NATIONALE DU 26 JUIN A BALLON.

En attendant le communiqué qui ne nous est pas encore parvenu,

nous donnons ces extraits du discours de Youenn Olier sur la leçon de Ballon :

« Kentel Vallon ez eo ivez penaos ne c'heller tizhout trec'hadenn ebet hep bezañ rakwelet anezhi a viskoazh ha bezañ prientet pep tra a sell dezhi. Ar mare a zo a-bouez moarvat. Hogen ar mare a c'hell tarzhañ trumm ha ne c'hellimp tennañ netra dioutañ ma n'hon eus ket aozet pep tra en a-raok evit pakañ pezh a ginnig.

Hogen Ballon ne oa ket awalc'h. Pep trec'h soudardel pe bolitikel ne vez nepred awalc'h dioutañ e unan. Ne c'hell bezañ nemet un diazez. Evidon-me e welan gwir labour Nevenoe er pezh a sevenas a c'houdevezh. Dieubiñ ar c'horf a zo ret ; dieubiñ ar spered, avat, a zo retoc'h c'hoazh. »

• COLLOQUE SUR LE SOUS-DEVELOPPEMENT.

Dimanche 26 juin 1966, 25, rue du Pré-Perché à Rennes, le KELC'H DEBAUVAIS organisait, en collaboration avec la revue *Preder*, un colloque sur le sous-développement. (Pourquoi le 26 juin, jour de Ballon ? N.D.L.R.)

Le Kelc'h Debauvais a été fondé cette année dans la capitale de la Bretagne pour y promouvoir l'étude de la langue, de la civilisation et de la société bretonnes. Créée en 1959, la revue *Preder*, dont les premiers cahiers furent consacrés à des études phénoménologiques et qui a depuis élargi son domaine à toutes les branches des études littéraires, philosophiques et scientifiques, édite régulièrement des cahiers de sociologie.

Dans un premier exposé intitulé *Isdiorreadur hag Armerzh* (sous-développement et économie), le Pr Pennec analyse la notion de sous-développement du point de vue de l'économiste. Il expose les doctrines de Sauvy, Lewis, Harvey et Libenstein qui chacune rendent compte d'un aspect du sous-développement et propose une définition générale qui permet d'englober l'ensemble des phénomènes dans leur évolution historique. Le sous-développement est un phénomène caractéristique de la société industrielle. Il naît dans des pays où un déséquilibre se crée dans la production économique et dans l'organisation sociale. Dans les pays d'Amérique du Sud une forte natalité (3 % par an), qui double la population en 20 ans alors que la production agricole et industrielle ne suit pas un rythme d'expansion correspondant, crée un déséquilibre qui se traduit par la paupérisation, la famine, l'émigration, etc. Cette situation est en partie le résultat d'une sujétion économique et partant d'une sujétion politique qui détermine la structure économique des pays sous-développés. Une condition nécessaire, mais non suffisante, d'un développement cohérent est l'indépendance politique qui donne aux pays sous-développés les moyens politiques qui seuls permettent de normaliser les relations de type colonial qui les lient à un ensemble économique prospère et d'adapter leur structure économique aux besoins de la population.

Le Dr Etienne, dans un second exposé intitulé *Isdiorreadur ha Bredoniezh* (sous-développement et psychologie), étudie les incidences psychologiques du sous-développement. Il démonte le système d'alléation (arallekadur) tel qu'on l'observe dans les pays sous-développés.

Dans un troisième exposé intitulé *Isdiorreadur hag Istor* (sous-développement et histoire), G. Dubourg montre que le sous-développement apporte une cassure dans l'histoire des pays qui en sont victimes. La dépendance économique est nécessairement une dépendance politique dont l'effet est de détruire, souvent brutalement, les structures économiques et sociales anciennes. Les peuples sous-développés en arrivent à perdre conscience d'eux-mêmes, à oublier leur histoire et lui substituent plus ou moins consciemment celle du conquérant.

Y. Olier, dans le dernier exposé intitulé *Isdiorreadur ha Sevenadurezh* (sous-développement et civilisation), analyse les rapports du sous-développement et de la culture et principalement le sous-développement et la langue. Prenant la Bretagne pour exemple, il étudie l'évolution historique et technique du langage (dialectalisation, appauvrissement du vocabulaire, invasion de termes étrangers, etc.). Il conclut en dégageant les méthodes propres à susciter un développement culturel véritable.

Le texte des divers exposés et des interventions sera publié par la revue *Preder*, 30, Place des Lices, 35-Rennes.

(Communiqué.)

• MORT D'UN « BRETON INTELLIGENT » : LE PERE LEBRET - Fondateur d' " Economie et humanisme ".

Le Père Louis-Joseph Lebreton est mort le mercredi 20 juillet à Paris, à l'âge de soixante-neuf ans. Né en 1897 au Minihic-sur-Rance (Ille-et-Vilaine), le Père Lebreton avait été d'abord officier de marine. Entré à l'Ecole navale en 1915, il était enseignant de vaisseau quand il quitta le service en 1923 pour entrer dans les ordres. Dominicain, il s'occupa de l'organisation professionnelle des pêcheurs bretons jusque vers 1935. Puis son activité se porta tout entière sur l'aide aux pays sous-développés. Il fonda, en 1940, « Economie et humanisme » à Lyon, où le siège de l'association se trouve toujours. Puis il poursuivit son action à l'échelon mondial. Il commença par l'Amérique latine. Etant allé donner un cours d'introduction à l'économie humaine à Sao-Paulo, il prit conscience de l'importance du problème présenté sous sa forme concrète en parcourant le reste du Brésil, l'Uruguay, l'Argentine, le Chili. En 1952 il fut appelé par le Gouverneur de l'Etat de Sao-Paulo pour étudier les besoins de la population et ses possibilités de développement, étude qu'il mena jusqu'en 1954. Entre temps il dirigeait la même enquête en Colombie et en trois Etats du sud du Brésil. Fondateur et directeur de l'I.R.F.E.D. (Centre International de formation et de recherche en vue du développement harmonisé), il expose les résultats de ses études à la Conférence des Nations Unies (1953) ; fait des cours à l'Université de Montréal (1955) ; enquête en Asie, au Vietnam, puis en Afrique, au Sénégal et, en collaboration avec Léopold Senghor, établit le plan de développement de ce pays. De retour à Paris, le P. Lebreton participe aux travaux de l'O.N.U. A Genève, en 1964, il prend part à la Conférence sur l'application des sciences et techniques aux pays en voie de développement, et représente le Saint-Siège à la Conférence mondiale du commerce. Expert au Concile de Vatican II, il collabore à l'élaboration du schéma XIII (l'Eglise dans le monde). Il

fait ensuite partie des commissions post-conciliaires. Il se trouvait encore au moins de Juin à Rome, mais il était atteint depuis plus d'un an du mal qui devait l'emporter.

● **CERTIFICAT DE GRAMMAIRE ET PHILOLOGIE CELTIQUES.**

Le nombre des étudiants reçus au Certificat de grammaire et philologie celtiques, délivré par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Rennes, s'est sensiblement accru cette année, du fait de la création de ce certificat au Collège littéraire universitaire de Brest. On compte cette année 9 certifiés. Ce sont :

— à Brest : Joseph Le Gad (mention Eien) ; Jean Bozec (A. B.) ; François Broudic (A. B.) ; Yves Guénégan (A. B.) ; Christiane Madec ; Marie Briand.

— à Rennes : Emile Briand (A. B.) ; Marie-Renée Laurent (A. B.) ; Yves Le Berre (A. B.).

Nous leur offrons un abonnement d'honneur à AR VRO.

● **OFERENN SUL FASK E PLIJDID.**

Ce grand 35 T est une réalisation de l'atelier *Art Technique Sonore*, de Brest : il fait honneur à la compétence technique des artisans de cet atelier, à leur esprit d'entreprise et à leur amour de la Bretagne.

Cette messe de Pâques a été chantée à Plésidy, dans les Côtes-du-Nord : la liturgie n'est pas en breton, mais en latin ; en breton, il y a les cantiques, les lectures sacrées et le sermon. A lui seul, ce sermon donnerait de la valeur au disque : Pâques, fête de la résurrection, doit faire penser à la résurrection de la Bretagne ; c'est ce que le « sarmoner » exprime avec ardeur, dans une très belle langue.

L'audition de ce disque, avec le cantique « Da feiz hon tadoù kozh » qui termine l'office sur une note de défi à tout un monde, permet de comprendre le rôle que la religion a joué dans les campagnes bretonnes, où le dimanche faisait sortir un peu le paysan des dures réalités quotidiennes.

En rendant hommage à l'abbé Lec'hvien qui a permis l'édition de ce disque, puis-je exprimer le souhait que l'on nous donne bientôt l'enregistrement d'un office à liturgie non plus latine mais bretonne, comme celui qui a été célébré à Loguivy-Plougras sur l'initiative de l'Union Spirituelle Bretonne : un tel disque intéresserait croyants et incroyants.

Le disque *Oferenn Sul Fask* existe en quantité très limitée, au prix de 20 francs, le commander à l'abbé Lec'hvien, recteur de Plésidy, 22.

● **SIGNE DES TEMPS.**

En réponse à notre respectueuse demande d'information, les préfets du Finistère et de la Loire-Atlantique nous ont fait savoir que leur non interdiction du macaron BZH n'était pas une raison suffisante de les soupçonner de crypto-autonomisme.

● **SKOURR BREIZH AR C'HENDALC'H KELTIEK (18).**

Teñzorier : J. Quelle, 47, rue Notre-Dame, 22 Guingamp — C.C.P. 1730-04 Rennes.

Sekretour : Jord Kler, Ar Park Lann, 56 Allaire. — Sk. 10,00 lur.

RENTAN-KONT (III).

Ar sonadeg roet e Dulenn evit ar Republikaned, da geñver lidoù Pask, a oa un dra sebezus : ral a wech am eus gwelet ur seurt aergelc'h a fromadur hag a vrogarantez. Da gregiñ, e oa bodet an holl ganourien ha sonerien war al leurenn, a-dreñv bannieloù triliñ ha skoedoù ar rannvroioù, evit ar c'han broadel : trawalc'h da lakaat tredan er sal ha da aweniñ an dud gant soñjoù kadarn. Kredañ a ra din n'eo ket bet dister levezon ar c'hanaouennoù — levezon ar « rebel songs » — war istor modern Iwerzhon. Ha moarvat eo bet evel-se a-hed an amzer : d'ar pleg-se a zo enno, ar pleg da fromañ ouzh kened ar son hag ar ger, eo e tle pobl Iwerzhon, evit ul lodenn vat, bezañ bet gouest da dreuzvefañ kement a verzhertioù. Ha ma vefen da eñvorif un dra hepken eus ar sonadeg-se, er sulvezh Fask-hont, ar pezh a eñvorfen a vefe kan Maevé Mulvany. Ar plac'h kenedus-se, azezet difiñv war he skabell uhel, ken glan ha ken meurdezus, na oa mui anezhi nemet ur vouezh treantus o sevel don-don eus he c'horzallhenn hag ouzh ho strilhañ betek mel hoc'h eskern : kanaouennoù « klasel » an emsavadegoù a zeue ganti, met ivez kanaouennoù republikan ar brezel-diabarzh koulz ha kanaouennoù an IRA nevez. O selaou ouzh Maevé Mulvany e komprenner ez ay, a-benn an diwezh, an trec'h gant Iwerzhon.

E-pad ma oa al lidoù o vont en-dro, a bep tu, e oa un dornadig tud yaouank hag a eñvore deiz-ha-bloaz an emsavadeg en o doare o-unan : tud yaouank « Misneach », hag a zo chomet hep kemer tamm boued ebet eus al Lun d'ar Sadorn — an amzer m'he deus padet emsavadeg 1916. Meur a abeg a oa ganto o yunif evel-se. Evit lod, o oa ret sachañ evezh an dud war ar stad mantrus m'emañ c'hoazh ar sevenadur gonezelek enni goude ouzhpenn 40 vloaz frankiz. Evit lod all e oa ret, dreist-holl, bezañ e kumuniezh gant ar re a varvas evit o bro, dre c'houzañv evelto d'ar mare end-eun m'o doa gouzañvet. Ha kalet eo bet o sizhunvezhiad-yun d'ar baotred ha d'ar plac'h yaouank-se — rak ur plac'h yaouank a oa ivez. Ouzhpenn chom hep debriñ, ez aent, meur a wech bemdez, dindan ar glav hag en avel yen-skorn a zo bet lodenn bemdeziek Dulenn er sizhunvezh-se, da ziskouez o skritelloù a-hed ar ruioù pe dirak ar Parlamant : saveteit ar Gaeltacht, saveteit ar yezh ! E gwirionez, sachet o deus an evezh evel m'o doa c'hoant, ha diskouezet d' an dud hegredek e tle Iwerzhon dieub bezañ estreget ul lodenn emren eus ar bed saoznek : o skouer a aweno ar yaouankizoù hag a iso ar renerien d'ober muioc'h c'hoazh evit ar yezh vroadel.

N'emañ ket berr Iwerzhon gant ar spered emabertz, hag eno emañ he chañs brasañ. Re yaouank « Misneach » a stourm evit ar sevenadur. Re yaouank all a stourm, en un doare dafijerusoc'h c'hoazh, evit ar frankiz politikel : e Glasnevin, e-lec'h ma oa an Arme Republikan o lidañ an emsavadeg a-dal d'ar garrezenn republikan, e c'helle bezañ gwelet ar vicherourien ha labourerien-

douar yaouank a ra diazez an IRA nevez : gouestlet da uhelvennad ar frankiz evel ma oa gouestlet o zadoù misionerien da uhelvennad ar gristeniezh, ha prest, evelto, da aberzañ pep tra evitañ : petra lavaran : aberzet pep tra ganto evitañ.

En ur bed intret gant an talvoudegezhioù materiel, ez eo Iwerzhon evel un andon a vuhez, evel ur brouenn a c'heller kaout feiz en dazont, er vuhez — evel ur brouenn e teuo un deiz, evidomp Keited, ar gwir hag ar reizhded. Daoust d' ar merkoù a baourentez — rouesoc'h, gwir eo, kalz rouesoc'h — a weler c'hoazh e Dulenn, e kav din ez eo Iwerzhon kalz pinvidikoc'h eget meur a vro pinvidik : he zefizor a zo spered emro, spered emabertz he bugale. Diwarni e savo un dazont a vo skedus hag evurus.

P. D.

NOTES DE LA DIRECTION

I. — *Ar Vro, ou la revue des Bretons intelligents* : à prévoir, une progression constante des abonnements, dont le prix reste fixé à 20 F par an. Toutefois, nous servirons des abonnements à 12 F à tous ceux qui, étudiants, militaires, ou autres, ne nous adresseront que cette somme, sans qu'ils aient du reste besoin de nous en donner la raison.

II. — *Les réabonnements ne seront plus réclamés par lettre ou circulaire, et le service de la revue continuera pendant trois numéros (avec rappel, sur la bande d'envoi, de la fin de l'abonnement) tant est grande notre confiance dans nos abonnés et dans l'intérêt des sujets que nous aborderons avec eux au cours de 1967 (et des années suivantes).*

III. — *Le prochain numéro sera un numéro double pour rattraper le retard de nos livraisons et pour donner une idée de ce que nous aimerions pouvoir offrir à nos lecteurs à chacune d'elles, l'idéal étant pour nous de réaliser en Bretagne la revue culturelle que nous nous souhaiterions si elle était indépendante.*

IV. — *Notre fierté héréditaire de pauvres nous interdisant toute mendicité, même sous forme de subventions d'un Etat breton éventuel, ou sous forme de souscriptions plus ou moins permanentes, nous remercions à l'avance tous ceux qui auraient l'intention de continuer à se montrer généreux envers Ar Vro, qui doit vivre de ses abonnements et des heures supplémentaires que s'imposeront ses rédacteurs et secrétaires dans le cadre de leurs diverses professions. Nous refusons et refuserons tout argent qui ne représente pas un ou des abonnements bien déterminés. Nous estimons d'une part que la mendicité habituelle des revues bretonnes est une désagréable imitation des quêtes cléricales qui ont fait tant de mal (au clergé, pour commencer) et que d'autre part, la seule façon de vérifier s'il existe un public susceptible de faire vivre une revue culturelle en Bretagne est de le chercher honnêtement, en lui offrant dans la mesure du possible ce que nous aimerions nous-mêmes lire.*

V. — *Si la générosité de nos lecteurs n'en meurt pas du coup, nous pensons qu'une des façons de réaliser dans le concret l'unité des Bretons intelligents pourrait consister dans l'institution d'une Caisse Noire (ou, pour rester dans le ton, Blanche et Noire ?) de solidarité, sous la haute direction d'un homme respectable et respecté (nous n'en manquons pas). Son rôle serait de recevoir l'argent qui lui serait adressé par les cœurs généreux (nous n'en manquons pas non plus) à charge d'aider ceux qui en auraient besoin — c'est ainsi qu'on ne verrait plus un prisonnier songer à mettre son*

dictionnaire en vente ou un vieux militant vivre de 41.900 anciens francs par trimestre. Tous les donateurs auraient naturellement la faculté de compulser à volonté les livres de comptes. Ainsi naîtrait et grandirait progressivement notre premier schéma de Sécurité sociale.

VI. — Nous offrons à tous nos abonnés un service gratuit de petites annonces (emplois, échanges, etc...), mais regrettons de devoir refuser les annonces de naissances, mariages, décès, à cause du caractère général de la revue. L'administration étudiera d'autre part avec plaisir toutes propositions de contrats de publicité.

VII. — Nous nous ferons un devoir de publier les critiques que nos lecteurs voudront bien nous adresser, en nous réservant de ne pas publier automatiquement les compliments que certains ont déjà eu la gentillesse de nous faire et en les remerciant du réconfort qu'ils ont été pour la rédaction.

VIII. — Toutes les publications bretonnes de Bretagne et de l'émigration avec lesquelles nous n'avons pas encore établi de service d'échange voudront bien nous en excuser et nous en avertir, car il ne pourrait s'agir là que d'un oubli ou d'une erreur.

IX. — Nous recherchons à Paris et dans toutes les villes de Bretagne des démarcheurs d'abonnements. Commission intéressante.

BOMBARDEZ LES RESPONSABLES

Offrez

un an d'**AR VRO**

à tout Breton intelligent

ou pas encore intelligent

assumant en Bretagne

quelque responsabilité

que ce soit :

les maires

les conseils municipaux et généraux

les militants syndicalistes

les enseignants

etc... etc...

"Editions La Baule"
Dépôt légal : 3^e Trimestre 1966
N^o inscription C. P. P. P. 36.528
Le Gérant : M^{lle} ANDOUARD

AR VRO
Revue Culturelle Indépendante Bimestrielle
Nouvelle Série

Direction : FANT ROZEG - MEAVENN

Rédaction : 84, Boulevard Richard-Lenoir - PARIS-XI^e

Administration : J. DESBORDES, B. P. 48 - 29 N - BREST
C. C. P. 1493-79 Nantes

Vente en librairie : CH. LE GOFF, B. P. 48 - 29 N - BREST

ABONNEMENTS ANNUELS

ordinaire : 20 F. — de propagande : 12 F. — de luxe : 30 F.

Le numéro : 4 F.

Les manuscrits non insérés ne sont pas retournés aux auteurs.
Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.